FEB 2 1924

g^e Année. N° 1. 1er Janvier 1924.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
nte de Fels. .	*De Belleville à Moscou*	5
ul Morand. . .	*Lewis et Irène* (fin)	22
uste Isaac. .	*Quelques réflexions sur le Problème de la Natalité.*	56
nte Molé . . .	*Souvenirs.* — II	67
Blasco Ibañez.	*Mare Nostrum.* — II	88
Lacour-Gayet.	*La Princesse Pauline de Metternich*	130
ul Heuzé . . .	*L'Énigme métapsychique*	150
seph Aynard. .	*W. B. Yeats, lauréat du Prix Nobel*	176
Decamps . . .	La Vie économique : *Le Problème monétaire rhénan.*	190
nry Bidou. . .	Les Lettres : *Parmi les Livres*	204
bert Flament. .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	215
ndré Chaumeix.	La Politique : *Les Conversations avec l'Allemagne.*	231

Copyright 1924 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1924

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Il est peu de lycées ou de collèges qui ne possèdent leur histoire, tantôt une plaquette somma faite à l'occasion d'une distribution des prix, tantôt un travail plus important où des docume inédits ont été utilisés. Mais l'**Histoire du Lycée Louis-le-Grand** par **M. Dupont-Ferrier** a u tout autre ampleur. Par l'importance exceptionnelle prise dans la vie universitaire française dep le XVIe siècle par cet établissement, par le dépouillement complet de sources extrêmement rich mené à bien par l'auteur, cet ouvrage est en quelque sorte une histoire de l'enseignement seconda dans notre pays, de 1553 à nos jours. Le tome II, paru récemment (*Du collège de Clermont au Ly Louis-le-Grand, l'Organisation moderne*), nous mène de la fondation du Prytanée de 1800, pépinière d futurs lycées, jusqu'à l'année 1920. Comme les institutions universitaires n'ont pas en somme su de modifications brusques depuis l'Empire, mais que l'évolution s'y est faite insensiblement, petites retouches, par arrêtés, par circulaires, on ne trouvera pas dans ce livre l'histoire du ly découpée en périodes, mais le tableau complet de chacun des aspects de sa vie : l'histoire de s personnel (proviseurs, professeurs, maîtres et élèves), de sa vie matérielle, de sa vie intellectuelle, sa vie morale. On y suivra dans ses détails le très lent progrès du confort; on constatera la pers tance jusqu'en 1883 du cachot supprimé malgré l'avis des « compétences », — et jusqu'en 1890 la discipline strictement militaire. Et le maintien jusqu'à nos jours d'usages archaïques exp quera mieux le curieux esprit de fronde et de révolte latente qui subsiste encore chez les lycéens d'a jourd'hui, — et qui rend les établissements secondaires français si différents des gymnases ou d collèges scandinaves et anglo-saxons. — Des documents photographiques et des plans illustre le texte de ce beau livre, auquel viendra s'ajouter un volume spécial de pièces justificatives.

Le petit livre de **M. Henry Bordeaux, la Glorieuse misère des prêtres**, jette une vive lumiè sur un problème passionnant, qui n'a encore été envisagé dans son ensemble que par quelques espri pénétrants, et qui n'a fait l'objet d'aucune enquête précise, l'abaissement progressif de la foi cath lique dans notre pays et sa disparition graduelle de régions entières. Sans doute M. Bordeaux, en réd geant cet appel, n'a pas cherché à préciser par une étude objective l'ampleur du phénomène; il a peu être été porté à l'exagérer; mais les témoignages qu'il apporte ont une grande force et les quelqu chiffres qu'il donne semblent puisés à des sources sûres. L'éminent écrivain a surtout observé les com munes rurales, devenues si riches matériellement, en ces temps de vie chère et de politique prote tionniste, mais spirituellement si pauvres; alors que les cultivateurs ont tracteurs et camions aut mobiles, le prêtre doit vivre avec 3 000 francs par an, apprendre un métier. s'épuiser à desservir parfo 5 et 7 paroisses. Il se heurte non plus à l'anticléricalisme, mais, ce qui est plus grave, à l'indifférenc Le rendement du denier du culte devient insuffisant. La conséquence de cette situation apparaît dé dans le nombre des vocations. M. H. Bordeaux cherche à susciter l'initiative des fidèles; il suggère de remèdes, — il montre ce qui a été fait par l'œuvre des campagnes, pour l'aide de secours aux égliss dévastées et l'aide aux prêtres des régions envahies.

« Enrichissez-vous », répondait M. Guizot à ses adversaires du centre gauche qui lui demandaien l'abaissement du cens électoral. **Faisons fortune**, nous dit plus aimablement **M. Léonard Rosenthal** qui a prêché d'exemple. Il nous conte avec bonhomie l'expérience de sa vie, et ses récits s'égalent au meilleures pages de Zangwill. Ceux qui y chercheront une recette pour gagner de l'argent seron comme on pense, déçus. Ils apprendront seulement qu'il faut être travailleur, qu'il faut avoir l sens de la spéculation, de l'audace et de la prudence, qu'il faut préférer à toute autre les carrières com merciales, et surtout qu'il ne faut pas être fonctionnaire. Entre temps l'auteur nous fait connaître se vues sur l'avenir de la France, et il propose pour combattre la « dénatalité » le remède qui certaine ment serait le plus efficace et le plus rapide : l'organisation de l'immigration. Ce livre a l'agrément d'un longue causerie, variée, pleine d'aperçus ingénieux; nul doute que sa lecture ne soit d'un gran profit aux jeunes gens en quête d'une carrière.

Aux mois de février et de mars 1920, l'illustre romancier espagnol **Vicente Blasco Ibañez** se trou vait au Mexique. A son arrivée, tout paraissait tranquille. Carranza y était toujours le chef incontesté Mais peu après l'Etat de Sonora se soulevait, c'était le début de la fortune politique du général Obregon qui apprend en ce moment, à son tour, avec quelle rapidité irrésistible les révolutions se développen au Mexique. M. Blasco Ibanez donna à la presse des Etats-Unis, en une série d'articles, ses impressions traduits en français ils sont réunis sous ce titre : **la Révolution mexicaine et la dictature mili taire**. Ce sont des tableaux pleins d'humour, où les choses mexicaines, par des comparaisons fami lières et des anecdotes typiques, sont mises à la portée du public yankee; il en est qui se graven dans la mémoire par leur bouffonnerie ou leur tragique : les mésaventures du candidat Bonillas Fleur de thé, les trahisons de don Pablo Gonzalez, l'extraordinaire entourage de don Vausstian Carranza, les plaisirs de Pancho Villa. L'auteur apprécie avec une juste sévérité ce régime de géné raux d'aventure, qui a ruiné le pays et fait de Mexico une ville si triste, — de faux révolutionnaire qui ne savent que piller et détruire. L'avenir du Mexique lui semble très sombre, et ses pages écrites il y a près de quatre ans, ne se justifient que trop par la situation présente.

J. POIRIER

Gen.
Terg.

DE BELLEVILLE A MOSCOU

Dans le courant de l'année 1921, un groupement politique s'est créé, la *Ligue de la République*, qui s'est donné pour mission de restaurer dans l'après-guerre ce qu'on a appelé le « système combiste », c'est-à-dire la prépondérance d'une coalition de partis dans laquelle les collectivistes ou communistes marxistes seraient admis sur le pied de l'égalité.

Peu de temps après sa constitution, la *Ligue* faisait dire par ses porte-parole qualifiés qu'elle s'assignait pour fin essentielle de conduire à son entière réalisation le programme de 1869, le *Programme de Belleville.*

Cette affirmation n'a pas laissé de causer une certaine surprise en son temps, car l'idée, très vague, qu'on se faisait dans l'opinion courante du document précité était loin de concorder avec l'idée d'une marche au communisme. En général l'on croyait que le Programme de Belleville avait pris place, depuis longtemps, parmi les souvenirs historiques et les curiosités de Muséum. D'où sortait ce revenant? A quel propos une exhumation aussi inattendue?

Telle fut la question que les journaux se sont posée, sans trop savoir y répondre. Huit jours plus tard, sollicités par tant d'autres préoccupations apparemment plus actuelles, ils n'y pensaient plus.

Il nous paraît pourtant difficile d'admettre que la *Ligue de la République*, étant données la violence de son action, ses particulières compétence et autorité en la matière, ait

1er Janvier 1924.

ressuscité le programme de 1869 pour rien, pour un vain plaisir d'archaïsme. Les dirigeants de ce groupe n'ont pas coutume de s'attarder aux évocations du passé. C'est le présent qu'ils essaient de forger. Nous tenons donc pour impertinente l'opinion qu'ils aient vu une chose dénuée de conséquence et de portée dans l'inscription du mot Belleville sur leur drapeau. Première déduction qui en appelle une seconde. Le programme de 1869, contrairement au sentiment en crédit, n'est pas encore vidé de son contenu positif et de sa force pragmatique. Il est aussi valable qu'au premier jour. Il n'est pas descendu au-dessous de l'horizon. Il vit encore dans la conscience d'une fraction considérable du peuple français et de ses dirigeants et il y a toujours lieu de le considérer dans l'ordre politique et social comme un sommet d'où tout se détache et découle.

Ce n'est pas tout.

Si, dans le moment qu'elle se constituait par le moyen d'un traité d'alliance entre les radicaux et les communistes marxistes, la *Ligue de la République* agissait à bon escient, en se plaçant sous l'égide de Belleville — et le moyen, s'il vous plaît, de croire qu'elle n'agissait pas en parfaite connaissance de cause? — il s'ensuit, que de 1869 à 1914, ramenées à leur simplicité schématique, les annales politiques de la France se peuvent résumer :

1° Dans l'effort persévérant de l'école dirigeante mise en possession du pouvoir par la démission et par la chute du Second Empire pour faire prendre pied aux revendications de Belleville et les incorporer aux mœurs;

2° Dans la résistance tantôt avouée, tantôt sourde, opposée tant par les coutumes et les traditions françaises que par les événements extérieurs à l'accomplissement du Programme de 1869.

Toutes déductions, qu'il y a selon nous, en cet avent électoral, très grand intérêt à vérifier par les procédés de la politique expérimentale.

Mais, la première chose n'est-elle pas d'accorder les honneurs de la réimpression à un document plus célèbre que connu?

PROGRAMME DE BELLEVILLE

Au nom du suffrage universel, base de toute organisation politique et sociale, nous donnons mandat à notre député d'affirmer les principes de la démocratie radicale et de revendiquer énergiquement :

L'application plus radicale du suffrage universel tant pour l'élection des maires et des conseillers municipaux, sans distinction de localité, que pour l'élection des députés;

La répartition des circonscriptions effectuée sur le nombre des électeurs de droit et non sur le nombre des électeurs inscrits;

La liberté individuelle désormais placée sous l'égide des lois et non soumise au bon plaisir et à l'arbitraire administratif;

L'abrogation de la loi de sûreté générale;

La suppression de l'article 75 de la constitution de l'an VIII et la responsabilité directe de tous les fonctionnaires;

Les délits politiques de tout ordre déférés au jury;

La liberté de la presse dans toute sa plénitude débarrassée du timbre et du cautionnement;

La suppression des brevets d'imprimerie et de librairie;

La liberté de réunion sans entraves et sans pièges avec la faculté de discuter toute matière religieuse, philosophique, politique et sociale;

L'abrogation de l'article 291 du Code pénal;

La liberté d'association pleine et entière;

La suppression du budget des cultes et la séparation des Églises et de l'État;

L'instruction primaire, laïque, gratuite et obligatoire avec concours entre les intelligences d'élite pour l'admission au cours supérieur également gratuit;

La suppression des octrois, la suppression des gros traitements et des cumuls et la modification de notre système d'impôts;

La nomination de tous les fonctionnaires publics par l'élection;

La suppression des armées permanentes, cause de ruine pour les finances et les affaires de la Nation, source de haine entre les peuples et de défiance à l'intérieur;

L'abolition des privilèges et des monopoles que nous définissons par ces mots : primes à l'oisiveté;

Les réformes économiques qui touchent au problème social

dont la solution quoique subordonnée à la transformation politique doit être constamment étudiée et recherchée au nom du principe de Justice et d'Egalité sociale. Ce principe généralisé et appliqué peut seul, en effet, faire disparaître l'antagonisme social et réaliser notre formule :

Liberté, Égalité, Fraternité.

Le Comité Électoral de Belleville,

Le Président : CARTIGNY — *Le Secrétaire :* A. TOURNEUR

L'épreuve de la première lecture n'est peut-être pas très favorable au programme de Belleville.

Elle inspire un certain étonnement de la brillante fortune obtenue par ces nouvelles tables de la loi que deux citoyens quelconques, rentrés dans leur obscurité presque aussitôt qu'ils en sortaient, ont rédigées, il y a cinquante-quatre ans, sur le Sinaï de Belleville.

Rappelons-nous leur genèse :

1869 a été dans toute la force du terme l'année climatérique du Second Empire.

C'est alors que le gouvernement impérial achève de poser, en politique intérieure ou extérieure, les prémisses dont les conséquences vont se dérouler avec une rapidité foudroyante, entraîner sa chute et précipiter la France dans le cataclysme de 1870-1871. Dans son histoire du Second Empire M. Pierre de la Gorce a magistralement fixé « ce moment ». Après vingt ans d'éclipse plus ou moins résignée, les doctrines de Quarante-huit ont repris crédit en ce sens qu'elles ont quitté le domaine du rêve et de la spéculation et qu'elles savent les moyens de se réaliser. L'acte de naissance de *l'Internationale* vient d'être dressé. Au Congrès de Lausanne le pacifisme unilatéral s'est affirmé et le 12 juillet 1869, par voie de message au Corps Législatif, l'Empire autoritaire donne virtuellement sa démission en faveur du parlementarisme et de l'école dirigeante actuelle, telle que nous l'avons reconnue, définie dans nos précédents travaux, telle aussi qu'elle s'est perpétuée au pouvoir, jusqu'à nos jours sauf la brève intermission

du Mac-Mahonnat. Le détail importe peu. L'histoire qui ne s'arrête qu'aux grandes lignes et qui procède par larges touches, n'en retiendra pas davantage.

C'est dans ces conjonctures, la période électorale étant ouverte, que quinze cents électeurs de la première circonscription de la Seine, celle de Belleville, demandèrent à Gambetta de faire sien et de confesser « le programme démocratique radical, glorieux héritage de la Révolution française ». Gambetta dans sa réponse invita les honorables citoyens à lui faire parvenir un texte. Les Bellevillois ne se firent point prier. Ils revinrent quelques jours après avec le « cahier de revendications » qu'on vient de lire et auquel le tribun ne se contenta pas de souscrire, car il jura solennellement et par écrit de l'accomplir.

Dix-huit articles forment le programme de Belleville.

Il convient de les passer au crible d'une minutieuse analyse.

Deux articles sont de pure circonstance. Ce sont : une meilleure répartition des circonscriptions électorales, et l'abrogation de la loi de sûreté générale. Ils visaient exclusivement l'établissement impérial. Ils ne retiendront pas notre attention.

Neuf articles sont communs aux Républicains et aux royalistes libéraux, associés dans l'opposition qu'ils faisaient, de compte à demi, à « l'homme de décembre » et à son gouvernement. Une histoire, même sommaire, des idées politiques en France excéderait, de beaucoup, le cadre de cette modeste étude. Toutefois, il est indispensable que nous renvoyions nos lecteurs à ce que nous avons écrit dans notre *Essai de Politique Expérimentale* sur les deux courants de la pensée révolutionnaire : le rousseauiste et le dantonien. Ces deux courants, l'un de liberté, l'autre d'autorité, mêlent et brassent leurs eaux contradictoires dans les tables de Belleville. Nous y trouvons la liberté de l'individu revendiquée jusqu'à l'anarchie, aussi bien que la souveraineté du peuple revendiquée jusqu'à l'absolutisme. On ne démêlerait pas grand'chose au *Programme de* 1869 si l'on ne se souvenait qu'à l'époque de son éclosion s'élaborait le *Programme de Nancy*, qui, lui aussi, eut son heure de célébrité en invitant le gouvernement impérial à favoriser la vie locale aux dépens de la centralisation

administrative. Vers la même époque, Jules Simon écrivait sa *Politique Radicale*, toute fleurie d'idéologie, hymne de quatre cents pages en l'honneur de la liberté en soi, du libre-échange considéré comme le secret de la paix universelle et concluant au strict minimum de gouvernement. Ainsi, s'explique-t-on que l'on trouve du bon et même du meilleur, dans le papier de Belleville. La liberté individuelle garantie, la responsabilité des fonctionnaires organisée, la connaissance exclusive des délits politiques donnée au jury, la liberté de la presse et de l'imprimerie accordée dans sa plénitude, la liberté de réunion, la suppression de l'article 291 du Code pénal, la liberté d'association pleine et entière, ne souffrent guère d'objection. Ce n'est point là que réside l'originalité du programme de Belleville, qui, s'il se fût borné à ces neuf articles, eût obtenu, après le seing de Gambetta, le contre-seing du duc de Broglie.

L'article relatif à la suppression des armées permanentes vaut d'être envisagé à part. Personne, si l'on excepte une minorité négligeable de bellicistes, ne se risquerait à plaider la cause du militarisme en soi. C'est une question d'opportunité. La formule, si les controverses politiques n'excluaient trop souvent la bonne foi, ne devrait pas prêter à l'équivoque. Malheureusement, elle masquait en 1869, la candide illusion d'une démocratie aveugle aux desseins de la Prusse et, de nos jours, elle affirme l'utopie insensée des pacifistes unilatéraux toujours prêts à « déclarer la paix au monde », avant que celui-ci ait désarmé.

A la décantation, les Tables de Belleville, en ce qu'elles ont de spécial, laissent donc un simple résidu de six articles.

Deux tendent à la subversion de la constitution administrative. Ils n'en laissent même rien subsister.

Ce sont : 1° L'application la plus radicale du suffrage universel tant pour l'élection des maires et des conseillers municipaux, *sans distinction de localité*, que pour l'élection des députés;

2° La nomination de tous les fonctionnaires publics par l'élection.

Deux autres se réfèrent au pouvoir spirituel, qu'il s'agit de transférer des Églises à l'État.

Ce sont : 1° La suppression du budget des cultes et la séparation des Églises et de l'État;

2° L'instruction primaire laïque, gratuite et obligatoire avec le concours entre les intelligences d'élite, pour l'admission aux cours supérieurs également gratuits.

Deux autres enfin concernent la question fiscale et la question sociale, modification du système fiscal, abolition des privilèges et monopoles.

Dans quel esprit?

Une déclaration dogmatique, mise en manière de conclusion, nous le dira.

Il s'agit, *à mesure que la transformation politique le permettra,* de parvenir à l'*égalité sociale.*

Il faut avouer que si poussée qu'elle soit, l'analyse du document qui nous occupe éprouve quelque peine à y décomposer des idéologies insaisissables. Cela donne au total comme dans l'apologue du fabuliste l'impression d'une lanterne mal éclairée et qu'on a peut-être très volontairement négligé d'éclairer. Un autre soupçon vient aussi à l'esprit des observateurs rompus à la pratique de la méthode expérimentale. Serions-nous en présence d'une transposition, en plus nébuleux, *pour l'usage externe,* de projets qu'on aurait jugé imprudent de divulguer sous leur forme concrète et momentanément secrète.

Que conclure de telles impressions et de tels soupçons, sinon que la consistance n'est venue au *programme de Belleville* que du fait d'un autre programme latéral et confortatif. Quand on confronte le texte aux applications et aux résultats auxquels il a donné lieu depuis son origine, on est amené, au spectacle des déviations et des aggravations qu'il a reçues, à conjecturer l'existence d'un autre programme aussi sûrement que les perturbations de la planète Uranus révélaient à Leverrier l'existence de la planète Neptune. La découverte de cet autre programme n'exige pas de longues investigations. Il n'est pas moins que le fameux manifeste de Karl Marx et Engels, l'évangile même du collectivisme et du communisme, annoncé au monde dans les premiers mois de 1849.

PROGRAMME COLLECTIVISTE OU COMMUNISTE

La première étape dans la révolution ouvrière est la constitution du prolétariat en classe régnante, la conquête du pouvoir public par la démocratie.

Le prolétariat se servira de sa suprématie politique pour arracher petit à petit tout capital à la bourgeoisie, pour centraliser tous les instruments de production dans les mains de l'État, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe régnante, et pour augmenter au plus vite les masses des forces productives et disponibles.

Ceci naturellement ne pourra s'accomplir au début, que par une violation despotique des droits de propriété et des rapports de production bourgeoise, c'est-à-dire par la prise de mesures qui, au point de vue économique, paraîtront insuffisantes et insoutenables mais qui, au cours du mouvement, se dépassent elles-mêmes et sont indispensables comme moyen de révolutionner le mode de production tout entier.

Ces mesures, bien entendu, seront différentes dans les différents pays.

Cependant, pour les pays les plus avancés, les mesures suivantes pourront assez généralement être applicables :

1° *Expropriation de la propriété foncière et confiscation de la rente foncière au profit de l'État.*

2° *Impôt fortement progressif.*

3° *Abolition de l'héritage.*

4° *Confiscation de la propriété de tous les émigrants et de tous les rebelles.*

5° *Centralisation du crédit dans les mains de l'État, au moyen d'une banque nationale avec capital de l'État et avec monopole exclusif.*

6° *Centralisation dans les mains de l'État de tous les moyens de transport.*

7° *Augmentation des manufactures nationales et des instruments de production, défrichement des terrains incultes et amélioration des terres cultivées par un système général.*

8° *Travail obligatoire pour tous, organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture.*

9° *Combinaison du travail agricole et industriel, mesure*

tendant à faire disparaître la distinction entre villes et campagnes.

10° *Éducation physique et gratuite de tous les enfants, abolition du travail des enfants dans les fabriques tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Combinaison de l'éducation avec la production matérielle,* etc., etc.

Des chercheurs ont essayé de prendre une opinion du collectivisme dans l'obscur et volumineux travail de son inventeur allemand : *le Capital,* par Karl Marx. Ils n'y ont pas compris grand'chose. C'est le galimatias triple. En revanche, rien de plus clair que l'abrégé du marxisme pratique ci-dessus transcrit. Si la théorie est hermétique, le programme d'action positive sait à merveille ce qu'il veut et où il va.

On peut juxtaposer article par article les Tables de Belleville avec les Tables de Berlin. Ou nous nous trompons fort ou cette comparaison prouve que les secondes sont comme le revers d'une médaille dont les premières constitueraient l'avers, ou, si l'on aime mieux, qu'elles sont les unes aux autres comme les deux côtés d'une tapisserie : le dessin et le coloris apparents, la trame épaisse et solide soigneusement dissimulée.

Quand Belleville écrivait, en toute simplicité : *Modification des lois fiscales,* formule vague et inoffensive, n'était-ce pas afin de permettre à Marx de préciser, la minute venue : *Impôt fortement progressif, Abolition de l'héritage, Confiscation de la rente foncière?*

Quand Belleville écrivait : Destruction de la centralisation administrative, Affaiblissement de l'État politique, n'était-ce pas en vue de préparer sourdement les voies à la Centralisation, autrement nocive, annoncée par Karl Marx du *Crédit et des Moyens de Transport* aux mains des oligarchies que la Révolution russe devait baptiser Soviets?

Quand Belleville écrivait : *Abolition des privilèges et des monopoles* en se gardant avec soin de s'expliquer, n'était-ce pas pour justifier Marx d'avoir écrit de son côté : *Augmentation des manufactures nationales et organisation des armées industrielles?*

A l'article de l'instruction publique, l'origine marxiste de l'inspiration bellevilloise ne prend même plus la peine de se voiler. C'est en des termes presque identiques impliquant

le communisme spirituel et l'attribution du monopole de l'enseignement à l'État, que se rencontrent Belleville et Berlin. Et il faut admirer que les libéraux de 1869 ne s'en soient point aperçus.

On objectera peut-être que l'héroïque décentralisation, préconisée par Belleville, contredit diamétralement le renforcement d'étatisme prévu par Berlin. Cette opposition n'est que de surface. Sous son apparence ultra-libérale, la revendication en faveur de l'élection des fonctionnaires et des maires — y compris le maire de Paris — dissimule admirablement la marche vers une centralisation et une dictature nouvelle, exclusive de tout corps intermédiaire et de toute franchise locale. L'illusion n'est pas permise sur ce point.

Peut-être aussi éprouvera-t-on quelque difficulté à admettre que, dès 1869, la pensée de Berlin pût s'imposer aussi victorieusement à la pensée de Belleville.

Ne faisons-nous pas violence à l'histoire en essayant de devancer les temps?

Nous ne le pensons pas.

Certes, nous sommes très disposés à ajouter foi à la parfaite innocence des citoyens Cartigny et Tourneur, mais non à celle des politiciens dissimulés derrière eux. En 1869, l'invasion intellectuelle allemande est déjà très avancée. Les fourriers de la Prusse ont déjà pris position sur le sol français. Ne savons-nous pas, à la lumière de nombreux précédents historiques, que dans toutes nos crises, il faut chercher la Prusse, sa main cachée et l'influence occulte de ses sociétés secrètes? En coulisse de Belleville, il y avait des gens très avancés dans la connaissance de Karl Marx et du marxisme. Non, il n'y a aucune témérité à affirmer que le programme de Belleville n'est que le programme de Berlin en suspens et en arrachement.

Les événements de 1870-1871 n'ont fait que précipiter l'incorporation du marxisme aux idéologies du radicalisme français, mais le phénomène préexistait à nos désastres. Avant cette époque, seuls les initiés s'étaient pénétrés de philosophie et de sociologie allemandes. Celles-ci se sont répandues dans la masse en vertu de ce principe que l'hégémonie intellectuelle marche de pair avec la victoire matérielle. La consé-

quence de notre défaite a été que le socialisme français, tout fécond qu'il eût été en techniciens puissants et en écrivains populaires, a dû céder définitivement le pas au socialisme allemand et que les Tables de Belleville et celles de Berlin ont fini par se confondre jusqu'à l'entière identification.

Donc, notre école dirigeante s'était assigné, jusqu'au jour où elle est venue buter contre la guerre de 1914 et les suites de celle-ci, la réalisation d'un programme mâtiné de socialisme allemand.

La marche de cette réalisation est jalonnée par les lois suivantes :

1871. Loi réorganisant les conseils généraux. Ce sont les parties libérales du programme de 1869 qu'on met tout d'abord en chantier. Les conseils généraux sont réorganisés dans le sens de la décentralisation. Mais les droits supérieurs de l'État sont réservés. On ne décentralise pas avec l'héroïsme qu'on s'était promis. Ce timide essai de décentralisation ne peut être considéré que comme une concession aux libéraux associés dans la lutte contre l'Empire napoléonien.

En 1881, après l'éviction des conservateurs, c'est encore l'orthodoxie de Belleville qui l'emporte. Le premier mouvement des républicains vainqueurs est pour la liberté de la presse et la liberté de réunion généreusement concédées. L'obligation, la gratuité et la laïcité de l'enseignement primaire viennent ensuite. Trois lois, celles de 1881, 1882 et 1886, ont organisé notre Instruction publique. Elles procèdent d'une inspiration jacobine dont on ne peut dire, au surplus, qu'elle déborde le cadre bellevillois.

L'année 1884 voit éclore la loi municipale rédigée par des radicaux qui se souviennent encore d'avoir été libéraux sous l'Empire. Mais il s'en faut de beaucoup, à l'égard des communes comme à celui des départements, que les engagements de Belleville soient tenus. Les maires ne seront plus désormais à la nomination du pouvoir exécutif, mais Paris continuera à subir un régime d'exception et en ce qu'elle a d'essentiel la centralisation administrative, telle qu'elle résulte de l'an VIII, sera maintenue. La loi sur les syndicats date de la même année. C'est un premier pas vers la liberté d'association qui, pendant quinze ans, sera le privilège des travailleurs

manuels. De 1895 à la fin du siècle, période de stagnation. L'opportunisme et le radicalisme entrés en conflit se neutralisent. Si bien que l'exécution du programme cesse d'avancer. Dans son livre sur la *Politique radicale* M. Ferdinand Buisson a très bien indiqué la nature du malentendu générateur du conflit. Dans la pensée des modérés, qui florissaient vers les années quatre-vingt-dix, contemporaines du ralliement, l'opportunisme prenait la forme d'un arrêt final. Or celui-ci n'était admis par les radicaux qu'à titre d'arrêt temporaire. Les radicaux acceptaient à la rigueur de passer, avec toute la lenteur que les circonstances exigeaient, par toutes les étapes successives qu'il fallait franchir, mais à la condition que de chacune d'elles on ne prétendît pas faire un point d'arrivée.

C'est en 1900 que le conflit se dénoue au profit des radicaux. A dater de ce millésime le radicalisme devient maître incontesté du gouvernement et dès lors de plus en plus il subit l'ascendant et l'emprise du socialisme. Le programme de Belleville un peu délaissé est repris à la fin d'accomplissement, mais on peut prévoir que désormais, sous l'influence croissante des collectivistes, la préférence sera donnée aux impératifs marxistes qui tous les ans s'y incorporent davantage. L'année 1901 assiste à la promulgation de la loi qui semble n'avoir accordé aux Français la liberté d'association que pour en faire le véhicule d'une loi d'exclusion contre les congrégations religieuses. A partir de ce moment l'exécution se précipite. Les socialistes conduits par Jaurès ne laissent au parti radical aucune trêve. Ils l'aiguillonnent sans merci. Ils ne font point d'ailleurs mystère de leurs intentions : ce qu'ils veulent, c'est contraindre la majorité radicale à épuiser toute la partie du programme relative au monopole de l'enseignement et à la question religieuse de manière que nul obstacle, nul procédé dilatoire ne puisse désormais empêcher ou ralentir la marche à l'étoile marxiste. Il faut déblayer le terrain. C'est le mot d'ordre... De 1902 à 1904 diverses mesures législatives abolissent les derniers vestiges de la fameuse loi Falloux dont il ne subsiste plus finalement que le principe de la liberté de l'enseignement presque annulé par les exceptions. La séparation des Églises et de l'État est prononcée à la fin de 1905.

La période marxiste est enfin ouverte. La lutte en faveur de la fiscalité personnelle, inquisitoriale et progressive commence. Dès 1908 les taxes successorales reçoivent un accroissement formidable.

Le rachat de l'Ouest est imposé, presque de vive force, aux résistances du Sénat et fait entrer dans l'appartenance de l'État, en attendant mieux, des richesses considérables et subordonnent à la démagogie tout le domaine ferroviaire national.

L'impôt sur le revenu voté, mais non appliqué en 1914 triomphe en 1915 c'est-à-dire en pleine guerre. En pleine guerre, s'accomplit une véritable révolution fiscale qui introduit, l'inquisition et la progression, telles que les a rêvées le génie allemand.

Voilà où nous en sommes.

La *Ligue de la République* a remis au jour le programme de Belleville.

Pourquoi?

Il nous semble que l'historique, auquel nous venons de nous livrer, fournit la réponse.

Deux faits doivent entrer ici en ligne de compte.

Les Tables de Belleville ressuscitent, après l'accalmie d'union sacrée inaugurée en août 1914. Une tentative de grève générale et de révolution violente s'est produite en 1920. Elle a échoué moins peut-être devant l'énergie de la répression gouvernementale que devant la volonté de résistance manifestée par la Nation. D'où la nécessité, l'attaque de front ayant manqué son effet, de reprendre la marche à couvert, sous des étendards idéologiques.

D'autre part, étant donné que la *Ligue de la République* comprend une forte proportion, sinon une majorité, de collectivistes et de communistes, l'appel aux Tables de Belleville s'explique naturellement par le désir de masquer aux yeux de bourgeois radicaux, fourvoyés chez elle, le but essentiel qu'il s'agit d'atteindre, c'est-à-dire l'entière réalisation des Tables de Berlin.

Nous nous adressons donc aux républicains de bonne foi, en leur soumettant le présent historique et en leur faisant part des rapprochements et des réflexions qu'il nous a suggérés.

Et nous leur posons cette question :

Oui ou non, avez-vous été entraînés plus loin que vous ne le pensiez?

Oui ou non, voulez-vous précipiter l'œuvre de destruction dont Karl Marx a tracé le plan et à laquelle vous avez inconsciemment collaboré?

Oui ou non, considérez-vous que le collectivisme et le communisme — car c'est tout un, car il est impossible de distinguer l'un de l'autre, car Jaurès employait indifféremment les deux mots l'un pour l'autre — soient le dernier et légitime aboutissant de la République parlementaire et que celle-ci doive s'épanouir en une dictature soviétique, sur les ruines de la famille, de la propriété individuelle et de l'héritage?

La *Ligue de la République* parle de conduire à leur parachèvement les Tables de Belleville qui sont aussi, dans notre opinion motivée, les Tables de Berlin.

Qu'est-ce à dire?

Que reste-t-il à exécuter pour que les deux programmes conjugués aient pris entièrement pied dans le domaine de la loi et de la réalité?

Rien qui ne déborde tout programme spécifiquement républicain ou même radical.

Nous avons essayé plus haut de rétablir le processus suivant lequel le programme de 1869 s'était petit à petit, au cours d'un demi-siècle, développé, sous l'égide de la Constitution de 1875. Les dispositions libérales et désirables passent en premier, grâce à l'influence des radicaux, parvenus à l'âge d'homme sous le Second Empire, et qui n'ont pas subi l'emprise du marxisme. Vers 1885, cette génération-là est descendue dans la tombe. Nous voyons apparaître les radicaux-socialistes, qui, pour commencer, s'opposent aux radicaux purs et simples et finissent par les dominer, ce qui amène une réaction modérée et une trêve. A partir de 1900, les radicaux-socialistes se voient infliger par les collectivistes en vertu d'une sorte de justice immanente le même traitement qu'ils ont appliqué aux opportunistes et aux radicaux. En 1919 nouvelle réaction et nouvelle trêve. Nous touchons à la phase suprême. C'est le communisme intransigeant et intégral qui fait valoir ses droits.

Avant la guerre les radicaux-socialistes ne restaient pas sans réponse, quand on les accusait de travailler au règne du collectivisme. On le fait, disaient-ils, plus noir qu'il n'est. Le collectivisme, ajoutaient-ils, n'est qu'un idéal lointain, un mythe à l'usage des foules. Les collectivistes, de même que les radicaux se soumettaient à la grande loi de l'Évolution en marche vers le Progrès. C'est cette parfaite conformité de méthode, cette commune soumission aux arrêts transcendants de l'Évolution qui rendaient si cordiale et si puissante l'alliance électorale entre les radicaux et les collectivistes. La guerre a fait bonne justice de cette phraséologie. Des sommets inaccessibles de l'Idéal, le collectivisme est descendu dans les régions basses de l'application. Il s'est fait et il est resté gouvernement en Russie. Il a essayé avec plus ou moins de succès, de le devenir chez beaucoup d'autres nations. Il s'est concrété. Il s'est incarné. Nos contemporains l'ont vu face à face et se sont détournés de lui avec horreur. Est-il encore permis, d'affirmer en 1924, que le collectivisme n'est qu'une utopie, perdue dans la brume d'un avenir incommensurable. Le collectivisme? Mais il est sur nous, mais il est à nos portes.

Que reste-t-il à exécuter des Tables Belleville-Berlin?

Tout juste ce qui ferait passer la France du régime républicain ou radical au régime collectiviste authentique.

L'abolition des armées permanentes? Tous, conservateurs, libéraux, radicaux, en France, sont prêts à y souscrire. Ce n'est point là ce qui peut faire difficulté. Mais on sait ce que les collectivistes entendent par là, c'est-à-dire un acte de confiance absolue dans le pacifisme de la sozial-démocratie allemande. Or, quel radical voudrait s'y résoudre, avant que le repentir présumé de celle-ci ait subi l'épreuve du temps?

L'élection des fonctionnaires, la destruction de la centralisation administrative? Les républicains radicaux pouvaient, quand ils étaient dans l'opposition, nourrir de tels desseins. Aujourd'hui qu'ils sont au pouvoir, pareille mesure destinée à laisser le champ libre au soviétisme contredit l'idée de l'État renforcé, chère à notre école dirigeante.

Aggravation de l'impôt personnel et des taxes successorales, institution d'un impôt de superposition sur le capital? Mais,

quel républicain pourrait méconnaître que notre fiscalité en est arrivée au point mort, passé lequel la propriété mobilière et immobilière périrait dans les confiscations?

L'école unique, c'est-à-dire le communisme spirituel et l'attribution du monopole de l'Enseignement à l'État? Mais en 1919 il y a eu unanimité des candidats à laisser subsister les suprêmes vestiges de la loi Falloux presque abrogée.

Après quoi tout est dit.

Il est clair que, seuls, les marxistes ont intérêt à exiger, pour prix de leur concours électoral donné au parti radical, l'aide de celui-ci pour le complet achèvement des Tables de Belleville. Mais que faire, car il faut bien faire quelque chose et proposer quelque chose aux électeurs, en présence d'une situation financière dont les chiffres quasi astronomiques confondent l'imagination et ne pousse que trop, en raison de son anomalie même, aux solutions communistes d'utopie et de désespoir? Il est vraisemblable que le parti radical se pose cette question.

Voici notre réponse :

Faire de la politique expérimentale, après avoir évité le piège communiste en repoussant le programme qui conduirait la France de Belleville à Moscou.

Cette politique, nous l'avons définie dans nos précédents travaux et nous n'y reviendrons pas. Mais, il résulte des constatations obtenues par le recours à ses méthodes que le pire danger dont la France soit menacée, à l'intérieur, réside dans le développement excessif de l'étatisme. L'étatisme qui ne saurait procurer, suivant la rude expression de P.-J. Proudhon, que « l'égalité dans la misère ».

L'étatisme, voilà l'ennemi!

Ou notre école dirigeante, repentante ou renouvelée, se donnera pour mission de raffermir l'État ébranlé en lui ôtant les fonctions usurpées qui alourdissent son activité légitime et minent nos finances, ou nous sombrerons dans un « essai loyal » de collectivisme.

La restauration de nos finances ne peut être obtenue que par la mise en valeur des richesses de l'État. Ce doit être tout le programme de la prochaine législature. Quatre ans d'un labeur acharné et exclusif ne seront pas de trop pour ce gigan-

tesque apurement. Le salut public exige qu'il soit mis un terme aux dépenses sans mesure et aux dettes sans fin. Comment n'avoir pas l'impression d'un gouffre insondable où tout va s'engloutir quand le Ministre des Finances n'entrevoyant aucune limite aux besoins de sa Trésorerie demande à l'Emprunt et à l'Impôt de leur fournir sans arrêt des ressources dont il a renoncé depuis longtemps à évaluer le montant?

Ou revenir en deçà du programme de Belleville, en nous repliant sur les solutions vraiment libérales et républicaines qu'il contient, ou nous porter en deçà jusqu'au marxisme inclusivement défini par le programme de Berlin et réalisé à Moscou.

Tels sont les deux termes de l'alternative.

Notre sensibilité démocratique doit-elle faire pencher la France, quoi qu'il doive advenir, du côté de la solution berlinoise?

Tout ce que nous avons en nous de patriotisme et de bon sens se cabre à cette pensée.

Loin de maintenir l'ouvrier à l'état de révolté perpétuel contre la société, la politique expérimentale, nous l'avons déjà démontré, fournit à la nation le moyen d'incorporer ce prolétaire à la société en faisant de lui *un citoyen complet.* L'Inventaire des richesses de l'État ne nous a-t-il pas fourni la preuve qu'il était facile de rendre l'ouvrier propriétaire en lui concédant gratuitement les lisières des Forêts de l'État, domaine actuellement improductif? Sans qu'il en coûte rien au contribuable une portion bien minime du domaine de l'État peut être allotie et donnée à la classe déshéritée de la nation pour y construire des habitations ouvrières. Une telle politique ne craint donc pas, sur le terrain des réalisations démocratiques, les mirages du programme de Belleville.

Et d'avoir prouvé que celui-ci, dans ses parties contestables, n'est que le programme de Berlin, à peine démarqué, doit suffire à émanciper les radicaux de la servitude communiste. Est-il possible que notre victoire militaire ne nous ait pas libérés du joug intellectuel prussien et n'ait pas exorcisé le fantôme marxiste qui se dresse sur les hauteurs de Belleville?

FELS

LEWIS ET IRÈNE[1]

TROISIÈME PARTIE

I

— Irène, j'ai un cadeau pour vous, — dit Lewis.

— Faites.

— Je vous offre ma liberté. J'abandonne la Franco-Africaine. Serez-vous étonnée, comme le sont les autres? On ne peut bien faire deux choses à la fois et j'ai décidé de vous aimer à la perfection. Cela va me prendre tout entier.

— Voilà pour moi un avenir de dangers, — répondit Irène. — Mesurez mon inquiétude.

— Puisque vous êtes ma femme...

— Pour un si long voyage, vous partez trop vite. Soyez politique.

— Non. Pour une fois que vous tombez sur un Français qui n'est pas prudent et qui agit sans penser au lendemain, vous ne l'encouragez guère. N'admirez pas Irène, ce n'est pas un sacrifice. Nous sommes à une époque où les choses se détachent de nous plus vite encore que nous ne nous détachons d'elles. Je sais bien quand j'aurai assez d'être heureux, mais je ne sais pas quand le bonheur en aura assez de rester avec moi; il me surprend : je le retiens. Je peux très bien vivre sans rien faire : j'ai reçu une éducation anglaise. Pourquoi, chez nous, croit-on toujours, quand un homme politique n'est pas au pouvoir ou un financier à son bureau, qu'ils vont mourir? D'ailleurs je ne me retire pas dans un

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1923.

désert, au contraire; vous savez bien qu'enfin je sors de la solitude.

— Préparation à l'ennui.

— Non, préparation à la béatitude. J'étais, malgré les apparences, un homme seul, c'est-à-dire un homme des cavernes, égoïste, cherchant tous les jours sa nourriture et rien que pour lui. Je me repens. J'ai écrit une lettre très gentille à mon Conseil d'administration et j'ai obtenu un congé d'un an. A la Compagnie, j'ai demandé la permission de me retirer dans vos bras. D'ailleurs qu'est-ce que j'abandonne?

— Ne brisez rien, Lewis, croyez-moi. Vivez sans secousses. Bientôt vous regretterez votre travail et même vos amis.

— J'ai passé l'âge d'avoir des amis. Tous ont maintenant rencontré la femme qu'ils devaient rencontrer. L'amitié entre hommes, vous savez ce que les femmes en pensent : ça fait de l'ombre sur leurs robes. Quant au travail... je n'ai jamais travaillé. Les affaires modernes, ce n'est pas du travail, c'est du pillage. J'allais tout droit à la vieillesse, avec cet excès d'agitation et ce défaut d'activité, qui sont bien de l'heure présente. Loin de les voir diminuées, voilà que s'augmentent mes ressources, depuis que je vous ai. J'apprends à être humain. Mon premier besoin est de vous adorer.

— Moi, c'est de me soumettre à vous, — répondit Irène, — bien que vous soyez distrait et léger... mais je n'ai plus à regretter ma folie. J'ai besoin de vous également depuis que j'ai tout quitté. Vous êtes mon plus proche parent.

Dès le moment qu'Irène avait accepté d'épouser un étranger, de ne plus habiter Trieste, elle avait, elle aussi, rompu les liens qui l'attachaient à sa banque, sa vie d'affaires n'étant qu'un prolongement de sa vie de famille; sans l'une, l'autre n'était plus possible. Il n'y a pas de place pour la fantaisie dans ces foyers-comptoirs de banquiers grecs. L'affection secrète, l'admiration professionnelle, la fraternelle passion que lui portaient, derrière le granit de la maison triestine, en cette étrange atmosphère de coffre-fort et de sérail, ses deux cousins Apostolatos rendaient précaires tous les compromis auxquels d'ailleurs elle-même savait qu'elle ne pouvait s'arrêter. S'étant refait une vie libre, elle se jugeait

en droit (sans trop s'apercevoir de son impatience) de se la refuser à nouveau.

Ils étaient là tous deux, heureux, inutiles, en proie à un bonheur public, dépendant l'un de l'autre comme l'offre de la demande. Ils demeuraient suspendus par un lien unique, au-dessus du vide par eux préparé, et goûtaient avec ravissement ce péril.

Maintenant que faire de leur victoire? Sauf l'heure où ils se lavaient (et le vagabondage spécial des rêves), ils ne connaissaient plus la solitude. Entre eux, plus rien de fortuit, d'enchanté, d'ombrageux. Ils s'appartenaient dans la lumière la plus dure : celle du bonheur.

Comme si cela ne suffisait pas, ils choisirent de quitter l'Occident et de se rendre en Grèce.

II

— Je suis de L..., une des Sporades du Nord, — avait dit Irène. Non; c'est trop petit. Vous ne trouverez cela que sur les atlas allemands. J'ai là-bas une cabane de marbre. N'ayez pas peur, elle est abandonnée, il n'y aura pas de visites de famille.

Descendant du train, ils s'étaient embarqués la veille au pont de Galata. Un paysage sinistre, enchaîné par la pluie. Les coupoles des mosquées comme de grands aérostats alourdis par l'eau, impuissants à s'enlever; chaque année plus nombreux, les gratte-ciel de Péra ajoutant à ces infortunes; les bateaux-mouches crachaient ce charbon d'Héraclée qui craque sous la dent et de tristes brumes scythes exportées du Pont-Euxin passaient dans le Bosphore livide. L'averse en biais trempait les maisons de Scutari faisant tourner au noir leur bois gris argent.

— En Turquie, — dit Irène, — il pleut toujours.

— Si les Grecs étaient entrés à Constantinople, nous aurions évidemment un autre temps.

Lewis la taquinait, mais elle n'admettait pas la plaisanterie, condensant en elle cette haine inexpiable des Grecs pour les Turcs.

— Vos amours littéraires avec les Turcs, votre aveuglement de maris trompés, vous autres Français, c'est intolérable. N'avez-vous pas compris la leçon de la guerre?

Et Irène montra du doigt le *Gœben*, galère fatiguée, démaquillée, mais toujours vivante, une fois de plus, devant le vieux Sérail.

— Mais je ne défends pas les Turcs, — répondit Lewis.

— Si.

— Non.

Irène poussa « un de ces soupirs grecs qui, dit Byron, font trembler le Bosphore ».

Leur bateau ne devait partir qu'après déjeuner. Ils montèrent à Sainte-Sophie; à la porte de la mosquée, un factionnaire, avant de les laisser entrer, leur demanda s'ils n'étaient ni Grecs ni Arméniens.

— Sujette hellène! — répondit Irène fièrement.

Le Turc croisa le fer avec férocité et Lewis dut montrer le nouveau passeport français d'Irène.

— Dire que nous avons été si près de revenir, nous les gardiens de la chrétienté en Orient, et qu'une fois encore voilà ici ces Turcs fanatiques, abrutis, concussionnaires, qui, jamais n'ont su que massacrer. Ils ne veulent plus de Grecs à Constantinople! Ils veulent avoir un commerce turc, des banques turques! C'est comique! [1].

Lewis, comme un skieur, traînant ses pieds chaussés d'immenses babouches, suivait Irène, s'efforçant de la faire taire, à travers les tapis de prière et les dallages byzantins de Sainte-Sophie. Jamais il n'avait vu pareille expression de mépris en Occident; cela ne ressemblait en rien à l'hostilité des Français et des Allemands par exemple, qui dans les moments les plus affreux restait humaine. Cinq siècles d'une haine de belle qualité brillaient dans les yeux d'Irène. Elle, toujours si calme, ne pouvait adoucir sa rage. Comment un être si proche de lui se laissait-il ainsi, en un instant, dévaster par un sentiment qu'il n'arrivait pas à se représenter? Pour la première fois, Lewis sentit qu'il avait lié

1. N. B. — L'auteur n'est aucunement responsable des propos tenus par ses personnages.

sa vie à quelqu'un d'une race inconnue. Dans la cour, près d'une fontaine rococo de marbre et d'or, qui ruisselait d'eau lustrale, les ogres paisibles, coiffés du nouveau fez d'astrakan, fumaient leur tuyau gainé de velours bleu, parmi l'envol des pigeons.

Le bateau ayant quitté Constantinople avait fait escale, à la fin du jour, à Moudania, sur la côte d'Asie. Un moment, ils étaient descendus à terre. A peine débarqués, dans un bois d'oliviers, ils rencontrèrent un parc automobile grec, abandonné pendant la fuite de l'été 1922. Au milieu des mauves, du safran, des asphodèles, du vert tabac, ces cadavres de camions fournis par les Anglais, gisaient les roues en l'air. Des inscriptions et des numéros de corps d'armée sur leurs flancs se lisaient encore.

— Une division grecque tout entière s'est rendue ici, — expliquait le guide.

— Allons-nous-en. Je rentre à bord, — fit Irène.

Elle avait les larmes aux yeux.

Quand Lewis se réveilla le lendemain, le vapeur sortait des Dardanelles. Il faisait chaud. Le ciel était devenu vertical; des mouettes flottaient, posées sur les vagues comme sur une forêt molle, sous un soleil auquel aucun nuage n'attentait plus. A gauche, Kum-Kalé protégé par des batteries turques, Troie avec ses lézards et le rivage d'Asie; à droite Sedul-Bahr, fertile en ossements. A la surface émergeaient des mâts, des cheminées d'anciens transports anglais coulés; un croiseur français achevait de pourrir. La végétation tout d'un coup avait disparu, anéantie par l'extrême cuisson. Sans intermédiaire, la terre et le ciel mêlaient leurs affaires. A l'infini se perdait l'inflexion pure des côtes, une mer tissée de métal. Entrée harmonieuse dans un monde de héros et de dieux, qui font l'amour dans les creux des platanes. Lewis redescendit et pénétra dans la cabine d'Irène.

— Montez vite, — dit-il. — Voilà la Méditerranée, Madame votre mer.

Quand ils furent sur le pont, on voyait déjà Mytilène affaissée en son milieu, comme une femme couchée.

III

Pendu à un massif rocheux, chaud et roux comme la croûte du pain, balafré de longues cicatrices, sans une once de terre végétale, se trouvait l'unique village de l'île. Par des escaliers empierrés, on descendait vers un petit port décoré de quelques barques pervenche et de six tonneaux vides. Des maisons en briques de terre crue, fendues par l'heure de midi, quelques palmiers, lauriers, cactus, blancs de poussière, dans une réverbération de glaciers. Au-dessus la maison des Apostolatos, cernée de bleu aux embrasures, toute de marbre blanc à l'intérieur et fraîche comme un verre d'eau. Ses maîtres s'étaient enfuis en 1818 (les femmes avec des pièces d'or cachées dans leurs cheveux) pour aller commercer à Odessa, puis à Trieste, tandis qu'une branche cadette se fixait à Bombay. Depuis, la demeure avait été remise à neuf par les deux tantes d'Irène qui avaient passé là presque toute leur vie dans l'intimité, puis l'avaient abandonnée après s'être brouillées sans retour : l'une, Héra, était vénizeliste, l'autre, Calliope, constantinienne. Dans ce salon meublé en Boulle Second Empire, Irène avait joué; dans la chambre que Lewis occupait, sa mère était morte.

Lewis s'assit sur ses valises. Il regarda autour de lui. Aux murs, il y avait une lithographie du roi Othon et une grande composition romantique tournant au noir et qui représentait le massacre de Souli, où des femmes grecques jettent leurs enfants dans un précipice plutôt que de les abandonner aux Turcs. Il dénombra les meubles : un lit, une chaise, une icone fendue, un pot à eau, un réchaud avec des noyaux de fruit trempés dans la résine. Il regarda ses pieds blancs de poussière, et tout à coup, la fatigue d'une semaine de route tomba sur lui. Paris lui apparut arrosé, propre, lointain. Une fois de plus il était puni de son goût des voyages. Ce saut dans le farouche, le romanesque, l'inhabité l'accabla. Cet accablement le conduisit au sommeil.

Quand il se réveilla, il était reposé, c'est-à-dire consolé;

la nuit approchait. Irène était près de lui, sur la terrasse, devant la fenêtre, les yeux attachés à la crête d'une colline où se hérissait un mur de léproserie mauve.

— Irène, à quoi pensiez-vous? — fit Lewis.

Elle tressaillit, se leva, vint s'agenouiller près de lui.

— Je regardais cette mer sans hausse ni baisse (cette femme d'affaires voulait dire sans marée). Il me semble être, comme elle, étale. Je suis si heureuse que je me demande si je ne devrais pas cesser de vivre. La sagesse serait de vendre à temps, avec tout son bénéfice.

Sous le soir, les cigales menaient un bruit d'enfer. De la montagne descendit la grande odeur sacrée du bouc, que suivit le parfum d'une menthe si chaude, si aromatique qu'on l'eût crue portée toute une nuit contre la poitrine.

IV

Depuis six semaines, Lewis vivait sur cet îlot, dont Irène était la seule verdure. Le matin, il mettait à la voile et allait pêcher, ainsi que Childe Harold,

> Se chauffant au soleil comme toute autre mouche.

A son retour, Irène l'attendait au port, entourée d'enfants à tête bleue rasée, de mendiants de haute époque, noirs, luisants, ridés comme l'olive. Elle avait été visiter les réfugiés d'Asie Mineure : devant le lazaret, à l'extérieur de leurs tentes maintenues debout par de grosses pierres contre les vents oiseleurs, — ces vents longs qui ramènent du Sud les chaleurs et les oiseaux, — ils campaient depuis des mois; des femmes qui portaient encore l'ample pantalon filaient la quenouille; des hommes accroupis faisaient cuire du mouton sur des brochettes de bois. Les repas de Lewis et d'Irène n'étaient pas moins sauvages. Les dorades qu'il avait pêchées étaient cuites avec quelques gouttes d'huile. Des piments doux. Des fruits. De l'eau. Lewis regrettait les bécassines à la fine champagne et souhaitait dire adieu à leur petite table au profit d'une grande. Irène s'excusait, citant le proverbe grec : « Un sou d'olives, deux sous de lumière. »

Ensuite, pendant ces heures vides de midi, où la rue déserte frémit sous les tourbillons de poussière quand la brise de terre se heurte à celle de mer, dans une sorte de minuit solaire, Lewis faisait la sieste. Vers cinq heures, il se mettait au balcon. En face de lui était la douane, avec son Parthénon en réduction encastré dans une caserne ocre, au-dessus de laquelle flottait, comme de l'azur découpé en bandes, le drapeau hellène. Sous l'unique eucalyptus, le propriétaire de l'unique Ford de louage, (ΦΟΡΔ), invitait ses amis à s'asseoir sur la moleskine trouée et ils faisaient ainsi une longue excursion immobile. Les ânes revenaient des champs, si chargés que seules leurs oreilles et leurs pattes apparaissaient hors de deux bottes de feuillage d'olivier. Au-dessus de la léproserie une lune plate, à motifs bleus, se levait.

Comment les Grecs ont-ils pu vivre sur ces radeaux rocheux? Est-ce pour ces pêcheurs obscurs et mornes, pour cette Irlande du Sud, que toute l'Europe romantique a versé son sang et son encre? se demandait Lewis.

Deux fois par semaine, il descendait au café pour y lire *le Journal d'Athènes*, rédigé en français. Il y rencontrait des fonctionnaires en toile blanche et lunettes noires qui se laissaient pousser des ongles d'une lieue par dédain du travail manuel, le gardien du phare qui prêtait volontiers sa longue-vue au bout de laquelle il vissait un panorama marin, un marchand de melons d'eau, le pope avec son ombrelle d'alpaga, sa barbe jusque dans les yeux, son chignon plein d'huile, et qui n'avait jamais converti, disait-on, que des piastres en drachmes.

On prenait un café amer, dans de petites tasses de métal qui brûlaient les doigts et un verre d'eau si pure que le pope, remerciant le ciel bleu, faisait au-dessus le signe de la croix grecque.

Seuls en Orient, les Grecs semblent avoir trouvé un moyen terme entre la nonchalance et le fanatisme. C'est un tour de force. Lewis ne le réussissait pas. Secrètement, pour qu'Irène n'en sût rien, assis devant cette mer piquée de voiles pointues, Lewis se dissolvait dans un ennui total. Il succombait à l'anémie méditerranéenne, avait opté pour

la mollesse et se laissait vivre dans un engourdissement semblable à un confortable décès. Il lui arrivait vraiment de croire qu'il était mort.

Un matin, Lewis remarqua que la place publique fermentait. Deux hommes étaient montés sur des chaises et lançaient des doigts noirs. L'assistance hurlait et leur répondait à mains levées, sollicitant leur attention; Lewis apprit que l'on débattait le taux des primes d'assurances et que l'on jouait ainsi sur les premiers cours de la récolte, encore sur pied, des raisins dits de Corinthe. Il se mit à jouer aussi. Cela lui rappela quelque chose... Soudain apparut dans un halo de conte pour étrennes, un autre temple grec plein lui aussi de divinités à énigmes. Midi et demie : à 2 500 kilomètres d'ici, la Bourse de Paris allait s'ouvrir. Déjà, on cotait en coulisse les premiers cours. Immobiles comme les piliers carrés, noircis de chiffres, de coups de crayon, de caricatures, des groupes de remisiers, calcinés d'inquiétude, attendaient. Dans leurs boxes de chêne, derrière les rideaux verts, les représentants des banques prenaient, par fil spécial, les derniers ordres. Puis la cloche sonnait, et rien ne réprimait plus une clameur folle... En deux sens, le flot s'organisait, gagnait les corbeilles où les ordres se perdaient, humés, absorbés par la contre-partie, pendant que dans le ciel vitré et verdâtre, on affichait déjà les valeurs en vedette. Quel beau jouet!

Avec mélancolie, Lewis regretta l'Occident, les toits en pente, les rivières pleines d'eau, le beurre dur, les lointains enveloppés, le lait sans odeur, les balayeurs, son vieux Martial, son appartement si propre, Elsie Magnac, ses autres amies chaudes ou froides et jusqu'à Waldeck, avec sa lavallière et son sautillement de côté (il a l'air d'un perdreau raté, disait Proust). La Méditerranée lui apparut affreuse, avec ses colères volcaniques, ses montagnes convulsées, ses terres maigres habitées de peuples gras, ses plaines brûlées comme un talus de voie ferrée, ses couleurs dures et sous un soleil vulgaire, le monotone débit de torrents du répertoire classique. Que n'eût-il donné pour du gazon? Alors il comprenait de quelle nostalgie romantique devait souffrir la reine Sophie de Grèce, quand

elle demanda au roi Constantin, son époux, l'autorisation de faire pousser du lierre sur l'Acropole.

Mais voilà qu'Irène arrivait à lui, et de loin, avec inquiétude :

— Vous semblez abattu, — dit-elle. — N'êtes-vous pas heureux?

Cette question était si inhabile, si naïve, que Lewis ne put faire qu'un geste désespéré, sans oser lever les yeux.

— Profondément heureux, — fit-il.

— Je vous demande la vérité.

— C'est-à-dire que..., si vous m'aimez, nous rentrerons à Paris... rien que pour huit jours. Je sens que je vais devenir fou si je ne peux pas voir un nuage, vous comprenez?

V

Ils rentrèrent. L'été était venu. Paris ressembla à la Grèce : la Madeleine visitée par des Américains, les Champs-Élysées déserts, brûlés, habités par des chèvres. Il n'y avait plus d'eau. Le Grand Prix avait été gagné par un Grec.

Lewis et Irène vivaient derrière les persiennes fermées une vie orientale. Mais tout de même ce n'était plus une île, et il restait dans les rues vides un peu de l'agrément chaud, impur, des mois précédents et une fois qu'avaient disparu les auto-cars des touristes, il demeurait dans l'air quelque chose de cinglant, d'adroit et de précieux que Paris conservera toujours, même quand il n'y aura plus de Français pour l'habiter.

Ils ne virent personne. Les gens déplaisaient à Irène. Elle ne leur adressait pas la parole. « A Paris disait-elle, on a toujours l'air d'attendre de vous des surprises. Moi, je n'ai rien à offrir. Je n'attends rien que vous. Dès que je suis seule avec vous, Lewis, je suis heureuse. J'aime le peuple, les enfants, les animaux : mais ici les enfants ont mauvaise mine, on rudoie les animaux et les ouvriers ne sont que des bourgeois avides. »

Ils restaient couchés le matin. Lewis avait gardé quelques chevaux de course. Il téléphonait de son lit dans l'Orne ou

dans le Calvados pour avoir des nouvelles de leurs sabots, de leurs dents, de leurs tendons. Les journées passaient absolument semblables. Le soir, ils vidaient des bouteilles de champagne hors Paris, dans des moulins en carton avec des buffets anciens.

— Nous dépensons sans compter, — disait Irène, — et nous ne gagnons rien. Il faut penser à cela aussi. Criez : *A l'Économie ménagère*, si vous voulez.

— Bah ! — répondait Lewis, — c'est déjà bien assez ennuyeux de ne pas avoir d'argent ; s'il fallait en plus se priver !

Ils ne sortaient pas dans le monde. Le mariage de Lewis y avait été accueilli par un silence bruyant. Il en prenait son parti avec philosophie.

— Notre union n'est guère bénie ; nous ne pouvons pas espérer faire plaisir aux gens. De votre côté et du mien, cela dérange quelques personnes, mais laisse le plus grand nombre indifférent. Il ne reste que cette hostilité naturelle que provoque un couple heureux et dont on doit s'accommoder. Si un jour nous voulons revoir du monde, il nous faudra nous prévaloir de quelques-unes de ces infortunes qui rendent l'atmosphère respirable à des amis, voilà tout.

L'oisiveté est la mère de tous les vices, mais le vice est le père de tous les arts. Ils allèrent dans les musées. Celui qu'Irène préférait, c'était le musée de la Marine, à cause des voiliers. Elle n'avait aucune idée de ce qu'était l'art. Elle vivait volontiers parmi les choses laides. Elle ne connaissait de notre peinture que ce qu'en connaît l'Orient : Ziem, Diaz, Meissonier, Detaille. Lewis, qui avait travaillé ses guerres du Péloponèse pour aller en Grèce, voulut lui expliquer l'histoire de France. Mais il s'aperçut qu'elle savait les dates de la naissance et de la mort de tous nos rois. Irène avait de la France cette image un peu fanée, ridicule et fragile, mais somme toute exacte et touchante, qu'on enseigne dans les écoles du Levant. En cuisine, elle n'aimait que les courgettes farcies, les tomates au pilaff avec des raisins de Corinthe, les vins doux. Lewis lui dévoila les dessous de la vie française, qui sont l'amour et la cuisine revenue dans le beurre.

Ils ne se séparaient jamais. Ils ignoraient sept heures du matin, sept heures du soir, ces lames de fer qui coupent les plus doux engagements au fond des chambres chaudes.

En amour, Irène était, comme toutes les femmes d'Orient, d'une très grande frugalité et de goûts simples. Le grand lit de Lewis la faisait rougir. Elle acceptait avec effroi ses caresses, n'en rendait aucune. Quand Lewis la surprenait au bain, comme aux temps des Dieux elle cachait sa bouche.

— Vous ne pouvez vous imaginer ce que vous me faites peur, — disait-elle, et quand il s'approchait, elle tendait la nuque.

Lewis, par habitude, essayait de la rallier au plaisir.

— En amour, il ne faut pas déchaîner tout ce qui dort dans une femme, — objectait-elle; — après, personne n'en est plus maître. Voyez l'apprenti sorcier, dans les contes allemands.

Comme tous ceux pour qui la débauche est une vieille compagne, Lewis était sensible à cette retenue. Cela lui rendait Irène irrésistible; tant de passion dans les traits et même certains indices de goûts sauvages. Cependant qui s'y risquait, ne trouvait que la sagesse, la fraîcheur du marbre.

Lewis déploya son expérience, sa finesse et une certaine perfidie. Il n'eut d'abord que des résultats abrégés. Puis il renouvela ses expériences. Il avait trouvé Irène étonnée; il ne la vit plus qu'incertaine. Il prenait chaque jour plus d'influence et il la sentait céder. Enfin, il dut bien s'avouer que, peut-être par déférence, elle faisait des progrès, Il n'hésita pas à l'utiliser pour son plaisir, sans voir qu'il risquait de la gâter ou de la perdre.

— Qu'appelle-t-on au juste « faire des folies »? — demandait Irène.

— Que vous dire? C'est d'aller lancer des serpentins au lieu de dormir, de prendre des drogues et du plaisir, ou de se réunir en groupes pittoresques, comme c'est la mode.

— Qu'entendez-vous par là?

— Rien. Pour la plupart des gens l'amour est devenu une chose si ennuyeuse...

— Je ne comprends pas, — dit Irène, étonnée.

VI

Lewis surprit Irène devant la glace.

— J'engraisse, — dit-elle, — vous faites de moi une femme turque.

— Pourquoi ce tourment?

— Tout m'est tourment. Je ne suis pas comme vous sceptique, j'ai un sens effroyable des responsabilités.

— Moi, — répondit Lewis, — je suis « à responsabilité limitée », et même je n'en accepte aucune, par pessimisme.

— C'est très pratique. Vous êtes pessimiste, Lewis, sans avoir réfléchi, parce que c'est plus commode. On n'a pas d'ennuis, si l'on se dit que ce monde n'a aucun sens. Vous vous irritez parce que je n'aime pas aller chez les couturiers, parce que je refuse ce collier de perles en esclavage, que je ne prête pas attention, dites-vous, quand vous m'enseignez les bonnes années de champagne; c'est parce que j'ai honte de profiter de tout cela, maintenant que je ne travaille pas. Plus je réfléchis, plus je crois que le monde est un tout harmonieux, fini. Le désordre où nous le voyons n'est que passager et il est mal d'y ajouter.

— Vous êtes une optimiste triste et moi un pessimiste gai, — répondit Lewis; — depuis longtemps, j'ai décidé de m'en tirer comme je pourrai, avec mon plaisir; j'entends vivre et mourir en sa compagnie, sans me soucier des autres.

— Non, Lewis, il ne s'agit pas d'être habile. Il faut laisser cela aux boutiquiers.

— Les choses s'arrangent toujours.

— Oui, mais autrement.

— Alors, pourquoi travailler?

— Remarquez que nous ne travaillons plus ni l'un ni l'autre. Croyez-vous que j'agissais par rapacité? c'était par besoin d'abord, ensuite pour mon pays, enfin, parce qu'en étant au monde, j'ai le sentiment de faire partie d'une association humaine, d'une mutualité rigoureuse créée pour la production et l'économie.

— Quel dommage de ne pouvoir écrire tout ce que vous dites!

— Ne vous moquez pas. Il me serait insupportable de recevoir sans donner, d'être un objet de luxe, comme toutes vos femmes, hier coûteux, nuisible aujourd'hui.

Lewis la considéra avec un étonnement satirique. Il était un vrai Parisien, d'un égoïsme et d'une serviabilité à toute épreuve. Vivant en force, sans inquiétude, dans un monde d'après guerre où tout est brocante et spéculation, il ne s'était jamais posé pareils problèmes. Ce que disait Irène était nouveau; il n'avait jamais pensé que cela pût s'appliquer à lui; à plus forte raison à elle. Il croyait qu'il lui suffisait, pour n'être pas un parasite, de payer l'impôt, d'avoir été soldat. Il admirait Irène. Il la sentait en proie à cette probité parfaite, à ce « démon de la probité » dont parlent les anciens, qui préside à la construction de tout édifice grec et lui permet de durer : sa vie, comme l'antiquité, était pénétrée d'une notion de loi, qui ne l'abandonnait jamais. Cela ne l'empêchait pas plus d'être femme que son cosmopolitisme ne l'empêchait d'être la plus ardente patriote. Lewis s'étonnait naïvement qu'on pût avoir des sentiments simples, anciens et ne pas être vulgaire. Il croyait que l'élégance est le privilège exclusif des natures corrompues. Victime de préjugés semblables, on a vu qu'il avait versé avec entêtement dans une sorte de jansénisme des mauvaises mœurs. La présence d'Irène pouvait l'en tirer. Malheureusement, de longues années de pouvoir absolu, tant sur lui-même que sur les autres, l'empêchaient de croire ou d'obéir, comme elles lui interdisaient de se corriger; il ne changea rien à sa conduite. Il ne faisait aucun effort pour qu'Irène l'estimât, sachant bien qu'on est surtout aimé pour ses défauts. Ainsi continua-t-il de mal administrer son bonheur. Mais ce perfectionnement matériel, cette pratique de la vie qu'il avait portés avant son mariage à un très haut point commençaient à lui manquer. Il devint chaque jour moins hardi, moins fort. Des manies enfantines, des tics héréditaires commençaient à réapparaître. Il menait une vie infirme.

Un soir, après dîner, Lewis bâilla.

— C'est demain la course de côte de Gaillon, — dit-il. — Venez-vous?

— Notre existence est absurde, — répondit simplement Irène.

QUATRIÈME PARTIE

I

Les semaines qui suivirent, Irène mit un peu plus de rire sur ses lèvres. Elle sortait tous les jours de bonne heure et ne rentrait que pour déjeuner. Son courrier devint chaque matin plus important. Elle ne se plaignait plus de se mal porter, d'engraisser. On l'appelait au téléphone : « Madame peut-elle venir au *téléfon*? » disait une voix étrangère. Puis la conversation s'engageait. Lewis, soucieux de sa propre liberté, s'efforçait de paraître respecter celle d'Irène; il évitait de la questionner. S'agissait-il d'affaires de famille, d'enfantillages, de péripéties galantes? Il avait peine à le croire. Il ne laissait pas d'en être « ennuyé » (mot qui prend un sens si tragique dans la bouche des indifférents).

Un matin Lewis aperçut sa voiture arrêtée rue Cambon. Il chercha à découvrir l'adresse de quelque masseuse ou modiste, pensant qu'Irène s'y trouvait; rien. Une maison morne, sorte de steppe perpendiculaire, avec des vitraux d'église pour l'ascenseur, doublé de l'escalier en serpent. Que pouvait-elle bien faire là-dedans? Si longtemps? A midi et demie, des ouvriers électriciens rentrèrent travailler. Lewis examina la cour. Il trouva à l'entresol un air inconvenant. Au cinquième, des rideaux roses. Il eut honte d'épier. Comme il se moquait des pressentiments, il en découvrit.

Inquiet, mal à son aise, il continue d'attendre, assis sur les marches de l'escalier. A une heure Irène sort, une grande enveloppe sous le bras. Elle rentre pour le déjeuner, avec un retard de cinq minutes, — un retard d'homme, pas un de ces retards absurdes de femme. Quand elle le voit, elle s'arrête, interdite. Elle entre dans la voiture (qu'elle conduisait elle-même) mais ne démarre pas. Elle se tourne vers lui et là, au milieu de la rue, dans cette boîte close, sans plus attendre, elle s'explique :

— Pardonnez-moi, Lewis... Je n'ai pas osé vous avouer... bien que cela m'ait coûté affreusement d'avoir à vous cacher quelque chose. Mais ce n'est que pour quelques jours que je viens ici... oui, pour une quinzaine seulement. Notre banque ouvre à Paris une succursale. Deux étages dans cette maison. La plaque n'est pas encore sous la voûte. On pose en ce moment l'électricité... Je vous assure que ce sont les circonstances qui l'ont voulu. J'ai appris ces temps derniers qu'un consortium hellène allait émettre en France un emprunt drachmes auquel nous sommes sérieusement intéressés. Notre fondé de pouvoirs est un imbécile. Un jour, se trouvant dans l'embarras, il m'a téléphoné pour me demander conseil. Je l'ai tiré d'affaire. Le lendemain, je suis retournée à la Banque et depuis j'y travaille tous les jours.

— Pas tous les jours, — fit Lewis. — Il vous arrive de ne pas sortir. Avant-hier, cette migraine...

— Je n'avais pas la migraine (si vous saviez ce que c'est bon de ne plus mentir)! J'avais emporté à la maison de la comptabilité, et je m'étais enfermée pour la mettre au net à votre insu.

Lewis demeura silencieux, puis il se mit à rire :

— Moi qui croyais aux cures de désintoxication!

Le soir, après dîner (pluie au dehors, premier jour de chauffage), Lewis allume sa pipe :

— Je réfléchis à mon aventure de ce matin... C'est plus sérieux que vous ne pensez, Irène. Le moins drôle, dans cette découverte de mari trompé, c'est que vous allez me forcer à me remettre, moi aussi, au travail. Je n'en ai nulle envie : je ne peux vraiment pas être l'Oriental qui va au café pendant que sa femme est aux champs, ou, comme on dit dans les milieux mondains de la rue d'Alésia « la laisser descendre au business ».

— Il ne s'agit que d'une quinzaine de jours...

— Il s'agit de toute votre vie, Irène. Jamais vous ne renoncerez à travailler; sinon vous mourrez. Ne voyez-vous pas que vous êtes une autre femme depuis que vous retournez à cette banque?

Irène vint s'asseoir à ses genoux.

— C'est vrai. J'ai moins de regrets que tu ne crois. Pour toi aussi, ce sera bon de travailler... Vois-tu, il faut être utile. Il ne faut pas qu'il y ait deux Europes, l'une qui vit propre et qui boit frais, l'autre qui couche dans les poux et qui mange l'écorce des bouleaux...

— J'ai épousé le *Progrès civique*!

— Sois généreux. N'attends pas que les événements nous prouvent qu'il faut s'aimer les uns les autres. Tu paierais cher cette leçon de choses.

Elle regardait dans l'ombre les traits énergiques de Lewis qui commençaient à s'arrondir, à perdre leur caractère depuis qu'il n'avait plus de métier.

— Je me disais que toi-même, tu devais peut-être avoir envie de reprendre en mains ta maison, mais que tu n'osais pas, à cause de moi.

Lewis se hâta de n'être pas sincère.

— Nullement. J'étais bien décidé à ne plus toucher à une affaire. Que n'as-tu endormi en moi?

— Je suis inquiète. Que fais-tu aujourd'hui de ces passions, de ces chances, de toutes ces lignes de force qui autrefois traversaient ta vie? Cela dort-il, pour se réveiller contre moi?

— Ne crains rien. J'oublie vite.

— Te rappelles-tu? Tu disais que la Bourse, c'était ta cour de récréation.

— J'ai grandi. Je n'ai plus besoin de m'amuser.

— Dis-moi la vérité. Il ne t'est jamais arrivé d'entreprendre une affaire depuis notre mariage?

Lewis tourna la vis du siphon d'eau chaude, geste qui correspond à l'ancienne poésie du feu tisonné :

— ... Non, — répondit-il.

Dehors le vent psalmodiait et désarticulait les toits. Lewis se rapporcha d'Irène.

— Au fait, voyons...; c'est-à-dire... une fois en Grèce... je ne te l'avais jamais avoué, je crois..., j'ai joué à terme toute la récolte des raisins secs de ton île.

II

Peu après, le principal établissement de la Banque Apostolatos pour la France passa de Marseille à Paris. Irène accepta d'être nommée fondée de pouvoirs. De plus en plus la firme grecque renonçait aux opérations d'affrêtement, aux avances sur marchandises, se consacrait aux grandes affaires industrielles, se lançait dans les placements de fonds d'État. C'est grâce à cette politique nouvelle et à des alliances heureuses avec des capitaux étrangers que ses filiales, la *Compagnie des produits chimiques de l'Olympe* et la *Société Spartiate d'électricité* (pour l'exploitation des procédés Simpson dans le Péloponèse), avaient vu leurs actions doubler en quelques mois. Le nom d'Apostolatos était désormais « avantageusement connu » à Paris et l'emprunt à lots, drachmes papier, commençait à trouver sa place sur le marché français. La seule ombre sur ce bilan : des incidents italo-grecs, survenus récemment à la suite de la saisie d'un vapeur hellène dans l'Adriatique, et qui risquaient de tourner mal.

A la Franco-Africaine, la situation était différente. Lewis reprit difficilement son poste. Il avait laissé une maison dans le désordre. Afin de la mener sans contrôle, en maître orgueilleux, il avait eu soin, pendant ses années de gestion, de ne mettre personne au courant des services, de ne former aucun sous-ordre, ne classant aucun papier, négociant sans traces écrites, emportant chez lui les dossiers qui l'intéressaient et ne les rendant pas; dès qu'il manqua, des entreprises hardies qu'il ne soutenait que par sa chaleur ou son audace, chancelèrent. On ne se fit pas faute de le discréditer. Ses trouvailles devinrent des erreurs, ses élans des folies. Quand il réapparut, l'esprit de la direction avait changé; toute une hiérarchie d'administrateurs bas de plafonds, de prélats craintifs avait repris le dessus et traitait les affaires par leur petit côté, les expédiant administrativement au jour le jour, avec mollesse et somnolence. Lewis errait parmi eux comme un fauve au milieu de ruminants. Il dut user de toute sa violence retrouvée pour s'imposer à nouveau.

En ami véritable, le travail revint : Irène mettant le comble à sa prospérité, Lewis redressant sa situation, ils ne doutaient pas qu'il ne les unît bientôt aussi parfaitement que l'amour.

Des occupations différentes, leurs levers brusqués, leurs repas interrompus allaient donner plus de prix aux heures passées ensemble; les plaisirs devenir des équipées, les ennuis s'abréger. Des prises de bénéfice arrêtaient de tendres regards; des dégagements pressants déconcertaient la fougue qui les engageait l'un à l'autre. Ils useraient ainsi autrement ce besoin de perfection qui épuise les plus belles affections. Tout le merveilleux d'une existence d'affaires, ses jeux dangereux, les risques de plans financiers nouveaux, l'instabilité des changes, le pathétique des liquidations ou des reports devaient mieux que la vie, la plus commune, la plus mesurée, établir entre leurs cœurs quiétude, abondance, durée.

III

Il n'en fut pas ainsi. Ces deux êtres qui avaient de s'aimer des raisons si amples, si naturelles, virent chaque jour leur bonheur se perdre. Lewis en fut la cause et la première victime L'on sait qu'il avait l'âme moins haute qu'Irène.

Souvent, il arrivait à l'un d'ouvrir des lettres destinées à l'autre. Irène s'en excusait dès la première ligne. Lewis ne pouvait s'empêcher, même après s'être aperçu qu'il s'agissait d'une affaire concernant les Apostolatos, de lire jusqu'au bout.

Irène travaillait sans aide, faisait des opérations mentales tout en s'habillant; Lewis ne pouvait se passer de secrétaire. La tête de Martial réapparut sur l'écran quotidien.

Comme beaucoup d'hommes d'affaires, Lewis ignorait l'arithmétique, perdu comme un enfant dans une règle de trois.

Irène se moquait de lui :

— Vous finirez comme l'oncle Priam, — disait-elle. — Un soir, il fit ses comptes et découvrit un déficit énorme. Il prit un pistolet et se tua. Le lendemain on constata qu'il n'y avait qu'une erreur de calcul. Il laissait 6 millions à ma tante Clytemnestre.

Le téléphone sonnait. Lewis décrochait le récepteur, la figure immobile, mais le regard durci.

— C'est pour vous, chérie, — disait-il.

Il prit ombrage de l'habileté professionnelle d'Irène. Il se demandait comment elle pouvait se suffire à elle-même. Elle n'était jamais en retard, recevait des visites, dressait des fiches, répondait aux lettres, dictait des rapports, sans qu'il parût jamais lui en coûter. Le bureau d'Irène était toujours net, nettoyé à la fin de chaque matinée. Celui de Lewis encombré de factures, de notes, de lettres qui attendaient en vain un avis, une réponse. Irène était extrêmement large en affaires (— laissant filer de la corde —, disait-elle) surtout lorsqu'il s'agissait de traiter avec des Grecs. On sentait qu'entre Grecs on était tout de suite en confiance, que certaines trahisons n'étaient pas possibles. Lui, devait cheminer seul, la main sur ses armes, l'œil ouvert, toujours en alerte, dans ces milieux d'affaires occidentaux où règne la méfiance.

Irène était d'une lignée de banquiers-orfèvres, marchands de lingots. Lewis était de la génération qui ne croit qu'aux placements industriels, n'a jamais vu d'or, méprisant les banques de dépôts et les dépôts eux-mêmes, qu'il ne se faisait pas scrupule de remployer à sa fantaisie, au besoin contre le gré de ses clients. Irène suivait la tradition, considérait l'épargne comme sacrée, revenait aux obligations, aux fonds d'État, se donnait la peine d'acheter des parlementaires et des journaux. « Être banquier, disait-elle, c'est observer mille lois étroites, c'est agir sans témérité ».

Lewis, avec l'orgueil féodal d'après-guerre, répugnait à ces méthodes lentes : il avait tort. L'accouplement de la politique et de la finance donne des enfants laids mais qui ont la vie dure.

— Irène, — disait-il, — vous êtes le monopole et la concussion.

— Vous, — répliquait-elle, — l'agiotage et la spéculation.

Il arrivait que Lewis refusât une affaire qui l'ennuyait à traiter. On a vu qu'il était à cet égard comme une femme. Irène ne laissait rien au hasard; tout lui était bon. Elle n'ou-

bliait pas que le crédit moderne a pour grand'mère l'usure. Elle utilisait les déchets. Elle avait soin de ne pas chasser sur le terrain de Lewis (des entreprises semblables en Méditerranée faisaient que leurs intérêts chevauchaient souvent). Mais si Lewis lui passait l'affaire pour voir comme elle s'en tirerait, Irène s'appliquait et bientôt des résultats favorables apparaissaient. Alors Lewis avait des regrets. Bien qu'il le dissimulât avec orgueil, Irène s'en apercevait et avec sa franchise lui offrait de ne pas continuer. Mais Lewis, ombrageux, n'acceptait pas cette leçon; il pardonnait difficilement.

Certes, l'admiration qu'il avait eu pour Irène ne cessa pas; il lui arriva cependant de penser à elle durement.

Il se le reprocha, mais les images qu'il avait voulu chasser n'en devinrent que plus fréquentes.

Un matin, Lewis dit à Irène :

— Je ne rentrerai pas. J'ai un déjeuner d'affaires.

Il fut sur le point de la mettre au courant et de lui expliquer qu'il s'agissait pour lui d'examiner des offres très avantageuses d'un consortium américain, en vue de fonder des stations radio-télégraphiques en Asie Mineure et jusqu'en Perse. Peut-être pour intriguer Irène, — la croyant sa sœur en jalousie —, peut-être, bien qu'elle fût la discrétion même, pour que l'affaire ne s'ébruitât pas, Lewis ne lui en dit pas davantage.

Le soir, pris de remords, il revint sur ce chemin parcouru le matin :

— Je n'ai pas eu le temps de vous expliquer. J'avais invité à déjeuner deux banquiers américains, qui arrivent de Londres...

— Ne s'agirait-il pas des radios en Asie Mineure? — interrompit Irène. — Méfiez-vous : vos gens n'ont pas du tout, comme ils le prétendent, le groupe Marconi avec eux. Ils sont venus nous apporter l'affaire il y a huit jours et j'ai pris des renseignements : ce n'est pas sérieux.

En moins de temps qu'on ne pourrait croire, il s'établit entre eux des rapports sans sincérité. De la part d'Irène,

parce qu'elle sentait que son mari s'éloignait d'elle. De la part de Lewis parce qu'il trouvait à chaque instant son maître. Il avait l'impression de continuer la lutte contre cet adversaire intime, adroit, qui dès le premier engagement lui avait fait mordre la poussière. Cette entreprise des mines de San Lucido, qui en les séparant les avait unis, à laquelle quelques mois plus tôt Lewis ne pouvait songer sans émotion car elle avait été l'origine d'un bonheur, à mesure qu'elle devenait prospère, l'humiliait; il s'aperçut qu'il l'avait prise en aversion lorsqu'il lut qu'elle allait entrer dans son deuxième exercice, qu'il y avait déjà des bénéfices satisfaisants et qu'on envisageait même la possibilité de donner des dividendes.

Il se rappela à cette occasion que c'était bientôt l'anniversaire de leur rencontre en Sicile. Il se promit de rapporter à Irène de ces jasmins, acidulés et enivrants, d'un premier soir.

IV

L'après-midi où Lewis passa chez son fleuriste pour lui demander de lui procurer du jasmin, le hasard, notre pire ennemi, y conduisit madame Magnac (on n'a pas plusieurs années vécu avec quelqu'un « en haute amitié », sans qu'il en résulte un certain nombre de fournisseurs communs). Elsie! Elle redevint d'un coup la plénipotentiaire de tous les plaisirs, la femme à la fois auguste et comique, policée et bien au point qu'elle était jadis; et tout ce que Lewis eût désiré qu'Irène fût et qu'elle n'était pas. Il cessa de croire qu'une femme légitime suffit à consoler un homme de toutes ses maîtresses. Il sentit qu'Elsie lui était redevenue nécessaire. Entre eux, pas question de brouille, de séparation, de points d'honneur ou d'équité. Avec l'esprit du XVIe arrondissement, madame Magnac continuait obligeamment une conversation, par hasard, interrompue la veille.

— Surtout, ne venez pas à l'apéritif, si cela vous embête, mais on sera content de vous avoir... Des nouvelles? Marbot est au lit avec du petit plomb dans les fesses. C'est Harbedjan qui lui a mis cela il y a quinze jours, en Sologne. Si les Arméniens se mettent à massacrer...

La fleuriste les interrompit. Nulle part elle n'avait pu se procurer des jasmins.

— Tant pis, — dit Lewis avec humeur, — donnez-moi n'importe quoi; de la salade...

Lewis était depuis une heure rentré chez madame Magnac, étendu sur un divan, qu'elle continuait, près de lui, du même ton léger :

— Tout le monde dit que tu as une femme ravissante, Lewis; une mosaïque de Ravenne... Alors, c'est voulu, je serai la dernière à la connaître? Je suis sûre que je l'aimerais beaucoup.

— C'est déjà trop.

— Allons, Lewis... D'ailleurs, il paraît que c'est un homme d'affaires prodigieux. Fais-la moi connaître.

— Plus tard.

Elle lui parla à l'oreille, riant :

— Après tout, ce serait peut-être un moyen d'arranger les choses?

V

Lewis quitta madame Magnac et rentra à pied pour dissiper divers parfums qui lui étaient entrés dans la peau. Il arriva assez tard pour dîner. Irène était étendue devant le feu, la tête dens ses mains. Lewis crut qu'elle pleurait et lui prit les doigts. Non, Irène ne versait jamais une larme, mais on voyait qu'elle barricadait son tourment.

— Quand je rentre, — dit Lewis, avec la férocité enfantine, — j'aime que vous soyez gaie. Vous avez l'air d'un chèque sans provision. Pourquoi êtes-vous triste?

— Je suis restée longtemps seule ce soir et j'ai compris combien j'avais eu tort de me remettre aux affaires. Maintenant il n'est plus temps d'y renoncer. Ce n'est pas un jeu qu'on est libre de prendre ou de quitter. La paresse c'est un art d'agrément, et elle rend plus léger. Le travail c'est une lourde loi, avec des conséquences graves que je n'entrevois qu'aujourd'hui...

Lewis fit un geste impatient, pour prévenir le sermon.

— Tout ce qui arrive c'est ma faute, — continua Irène, — avoir accepté de t'épouser, c'est encore ma faute; et l'on me dit volontaire! Moi-même je croyais... Je vais t'expliquer ce que tu n'oses m'avouer : que tu t'es marié pour être heureux, tranquille et non pour que ta maison devienne un comptoir, une banque, que dis-je? deux banques. Aujourd'hui, je suis pour toi une concurrente; et demain? Peut-être même en m'épousant ne cherchais-tu qu'une revanche, après quoi, tu ne demandais qu'à vivre en paix : au fond, Lewis, tu tiens à moi beaucoup moins que tu ne crois. Malheureusement, c'est moi, maintenant, qui t'aime... (elle l'empêcha de l'interrompre), mais cela ne regarde que moi. Renoncer à travailler? tu as vu, j'ai essayé, je ne puis pas rester sans rien faire. Je suis une Grecque et pour moi toute rêverie, toute pensée, doit prendre forme. Mes ancêtres des îles ont vécu pendant des siècles au milieu des carnages ou des proscriptions, dans cette même île, où tu ne peux vivre. Moi-même, je suis une île, quelque chose de simple, d'isolé, où tu ne peux pas vivre. Je déteste tout ce qui est plaisant, puéril. Les vices, qu'ils soient brillants ou commodes, ne m'attirent pas. J'ai derrière moi des siècles de négoce, de liberté, d'émigration... A mon tour, laisse-moi m'en aller...

Lewis prit dans ses mains les cheveux d'Irène, fins comme des fils de magnéto.

— Tu partirais ainsi... sans préavis? Irène nous sommes des amis.

— Non, pas des amis. Je n'ai pas le temps d'attendre l'âge des vieilles affections. Ne t'embrouille pas. Tu n'es pas un Russe, pour aller, titubant, à travers tes sentiments, en t'écriant : « Je confonds tout! » Ne tourne pas le dos à la vérité. La devise de l'humanité devrait être : « Voilà la vérité, sauve qui peut! » Les Grecs seuls ont fait exception. Que sommes nous tous deux? Le jour, nous sommes des adversaires. Pouvons-nous continuer de vivre ainsi ces deux vies? Cela va devenir un arrachement. Nous voilà sur le chemin de quelles misères! Toi, tel que tu es : policé, nerveux, peu rassurant parfois; moi, pleine de mouvements sauvages, passionnée...

Lewis ne répondit rien. Cette enfant lui tenait bien profondément au cœur. Il la prit dans ses bras, passa sa main entre sa robe et son corps.

— Irène, votre nom veut bien dire Paix, n'est-ce pas?

Irène, resta sans force, la tête sur les genoux de Lewis, comme une petite cité grecque, ivre de son tyran.

VI

Ainsi Lewis sut qu'Irène, avec tout son orgueil, ne lui résistait pas. Il pensait : on dit qu'à notre époque, les femmes ne trouvent plus d'hommes; elles en trouveront toujours assez pour être aimées, mais ce qui leur manquera de plus en plus, c'est un homme qui ait le temps de s'asseoir près d'elles, de leur mettre le bras autour du cou et de leur dire : « Pourquoi êtes-vous triste? »

Ce qui l'étonnait le plus, c'est que cet entretien mélancolique et ce commencement d'insurrection eussent eu lieu à l'heure même, et sans qu'elle l'eût soupçonné, où pour la première fois il s'était éloigné d'elle. Lorsque nous vivons très près de quelqu'un, un être plus subtil que notre conscience nous renseigne sur lui, et nos actes, alors qu'ils nous paraissent inexplicables, sont la conséquence d'une occulte logique.

Irène et Lewis reprirent leur vie commune, mais un différend ardent et chaque jour plus grave, croissait en eux, et à leur insu.

Irène se surveillait mal :

— Je crois que nous n'arriverons jamais à être heureux.

Lewis s'irritait :

— Si j'étais aussi franc que vous, depuis longtemps nous ne le serions plus; nous serons heureux, il le faut.

Puis il lui prenait les mains, la consolait.

— Patientez. Ne vivez pas sur le capital précieux de vos nerfs. La vie serait bien mauvaise sans le chagrin. Voulez-vous fréquenter des tiers? Désirez-vous que je vous emmène dans le monde? Il y a là des choses toutes neuves à faire, des spectacles risibles ou splendides, auxquels vous vous êtes toujours refusée. Tous les gens sont en masse ennuyeux,

mais dans le détail cela est moins vrai. Il est certain que vous êtes peu « liante », diront les vieilles dames; vous n'avez pas besoin d'en voir de vieilles. Voulez-vous essayer des plaisirs?

Lewis remarqua avec satisfaction, mais non sans ressentiment, que jamais il ne s'était donné tant de mal pour une femme. C'est-à-dire qu'il avait de ces petites attentions qui ne sont que des habitudes de l'esprit et qu'il prenait pour des élans du cœur.

Ils visitèrent des maisons noires de la rive gauche, des maisons blanches de la rive droite, des hôtels, des théâtres, des concerts. Ils sortirent des bals à des heures où, dans les rues vides, l'on crie les noms de l'histoire de France. Pour la première fois, depuis leur mariage, Lewis et Irène, à l'entrée de l'hiver, firent le tour de l'honorable société.

Irène eut beaucoup de succès. Paris ne manquait pas de femmes d'affaires, mais c'était des couturières douées, des actrices chanceuses, des concierges géniales, des courtières de publicité; toutes opéraient lourdement, ne faisant qu'utiliser avec talent les recettes avec lesquelles nos cuisinières font les confitures, ne cherchant qu'à réaliser des gains, à s'établir, à être reçues, à traiter des hommes célèbres, montrant par là la limite de leurs ambitions.

Irène plut par sa grâce, son absence de technique financière, ses façons directes, son esprit simple et impérieux. On la courtisa. Lewis n'était pas jaloux. Des personnages considérables, se firent présenter. Parmi eux, le Chargé d'affaires d'Italie, friand de jolies femmes, mais qui le regretta car on était au lendemain du conflit greco-italien, et Irène lui tourna le dos.

Irène n'était pas sensible à son succès. Ce qu'elle préférait, c'était rester chez elle, recevoir quelques Grecs dans l'intimité. Quand Lewis rentrait, il entendait dans le salon une conversation épaisse, coupée de gazouillements : réunion d'un Comité de bienfaisance philhellène. Il ne comprenait rien, les souvenirs des racines grecques lui étaient inutiles. L'Olympe faisait un bruit de canards. Il s'enfuyait après avoir entrevu quatre ou cinq personnes, dont la tante Clytem-

nestre, très noires, très riches, avec de bleus sourcils, des yeux en caramel et sur les doigts des dalles d'émeraude et des solitaires, comme un amas de glace pilée.

Il s'enfermait dans son bureau, mettait les pieds sur sa table et pensait à Irène, cherchant comment il pourrait à la fois lui témoigner sa tendresse et prendre quelque revanche sur elle.

VII

Intérêts.	Précéd. clôture.	DÉSIGNATION DES VALEURS	Premier cours.	Dernier cours.
70	1 065	Banque Apostolatos.	1 080	1 106
	540	Franco-Américaine (la) . . .	535	510

VIII

Trois semaines après l'émission, l'emprunt grec avait été couvert deux fois, rien qu'aux guichets de la Banque Apostolatos. Un soir, Irène et Lewis résolurent de fêter ce succès et de renoncer à leur solitude.

C'est joyeusement qu'ils entraient dans ce dénouement.

Irène était habillée d'un métal blanc qui noircissait sa figure, renforçant son teint chaud d'Orient : noir et argent, comme ses icônes.

— La voilà parfaite, pensa Lewis quand il vint la chercher dans sa chambre, contemplant sous la robe serrée un corps assoupli, annelé.

Ils dînèrent avec excès, au milieu des danses, des épaules courbes, des smokings mécaniques. Ces astres de la rue de la Paix, ces rires, ces surcharges de fards, ces cinq nègres qui, de la pointe du pied soulevée battaient la mesure, débrayage musical, remuant une tête d'astrakan où la raie était tracée au couteau, l'angoisse du sifflet à eau, l'harmonie fêlée du saxophone bourré de papier, quelle différence avec

Trieste la nuit, ses deux cinémas et les promenades d'officiers drapés devant le café du Venete, pensait Irène. Toute la soirée, ils se balancèrent d'un cabaret à un autre, de la rue Caumartin à Montmartre. Là haut, Lewis rencontra des amis.

Tandis que, pris dans le fuseau d'un projecteur, un danseur emportait au milieu des bravos la danseuse autour de son cou, comme un chevreuil, Irène se trouva présentée à une belle personne, très sûre d'elle-même, un peu fanée, avec une bouche géranium, des yeux sournois, qui fit des frais pour elle.

Dès qu'elle le put, elle demanda son nom à Lewis.

— Mais, c'est Elsie Magnac.

Lewis lui avait souvent parlé d'elle. Sans la connaître, Irène l'avait en aversion.

— Cela me dérange de penser qu'elle existe, avait-elle dit un jour à Lewis.

Comme on peut se faire des idées fausses sur les gens! Elsie Magnac était charmante. Elles furent deux amies. On ne se quitta pas. On but ensemble.

Vers une heure, ils se retrouvèrent tous trois place Pigalle. Le grand air les assomma. Les voitures s'étaient assoupies; les affiches lumineuses tombées en léthargie.

— Nous n'allons pas rentrer, — fit Lewis.

— Voulez-vous venir prendre un « drink » chez moi, en camarades, — dit madame Magnac.

— Tu veux?

Irène ployait, s'abandonnait. Elle se sentait tourner comme un derviche. Lewis de toutes parts l'investissait. Elle n'avait plus la force de résister à une contrainte, à une suite d'événements qui se déroulaient nécessairement.

Le froid, la brume le long de la Seine que la voiture trouait sans bruit, à une vitesse folle. Une drôle de maison très obscure, des objets rares et méchants; des bouddahs; des poupées; des feux avec des parfums dedans. Encore des verres avec des bouteilles de plusieurs couleurs.

Irène ne voyait plus rien que des reliures dans l'ombre et des peaux de panthères à yeux noirs comme des papillons. Elle défaillit, fut sur le point de perdre connaissance.

Lewis et madame Magnac riaient. Ils installèrent Irène

entre eux dans un désordre de coussins lamés qui glaçaient la peau.

— Je vous remercie, ce n'est qu'un malaise, — dit-elle, — ce n'est pas la peine de me déshabiller.

IX

« Ne leur est-il donc jamais arrivé de jouer des tours à qui ils aiment? » pensait Lewis, répondant à des contradicteurs imaginaires, en descendant, tout seul, les Champs-Élysées. Le soir était profond comme du marc de café, mais il n'y lisait aucun avenir.

Il était sorti le matin alors qu'Irène dormait encore, et à la nuit, il rentrait chez lui assez inquiet, mais content. Ce qu'il aimait chez Irène, c'était sa pureté; il avait adoré cette pureté jusqu'à ne plus pouvoir la supporter. Vraiment, elle mettait Irène, injustement, à l'abri de tout; à l'abri des soupçons, des dangers; l'autorisait à rester elle-même; à ne jamais faire un effort pour le servir, le comprendre; elle couchait tout habillée dans cette cuirasse... N'y a-t-il donc pas de moyen terme entre les femmes à vocatif et les femmes à impératif? Continuer à vivre à Paris après l'âge de trente ans, c'est accepter de n'être entouré que de complices. Sinon, s'en aller. Puisque Irène avait consenti à revenir en France, il fallait bien que, tôt ou tard, elle « y mît du sien ».

Lewis avait pensé que certaines inconduites auxquelles il s'était cru obligé avec des femmes qui, seulement, lui plaisaient, deviendraient caduques lorsque vraiment il aimerait. Il avait compté sans ce goût de nous surpasser qui nous domine et qui n'est peut-être que l'habitude, mieux parée.

Non, il ne compliquait pas sa vie, il la simplifiait.

X

Il la simplifiait plus encore qu'il ne croyait, car, en arrivant chez lui, il trouva la maison vide. Il attendit deux jours. Puis, possédé par un remords, un désespoir dont on ne le

croira pas capable, en quarante-deux heures il visita Paris, Londres, Trieste. Sans résultats. Aucune trace d'Irène.

Le huitième jour, il reçut d'elle un télégramme. Elle lui demandait de venir la retrouver à Corfou.

Pardonnait-elle? Il était prêt à tous les pèlerinages pour qu'elle lui remît sa peine. Difficilement il obtint un laisser-passer, car la situation restait tendue entre l'Italie et la Grèce. Enfin, il réussit à s'embarquer à Brindisi sur un navire italien, chargé de troupes.

Le lendemain, au coucher du soleil, Corfou apparut, fixe dans la mer houleuse. Du pavillon, on salua dans le canal livide le *Comte Cavour*, *Jules César*, *Saint-Marc*, *Léopardi*, et toutes sortes de célébrités italiennes peintes en gris fer, armées de canons démuselés, pointés sur la vieille citadelle défendue par ses vignes entrelacées. Les principaux édifices se prévalaient du drapeau blanc. Toute la ville, pacifiquement, lessivait. Les Italiens venaient de déclarer le blocus de l'île.

A l'hôtel de la Belle Venise, Lewis apprit que les bateaux grecs avec leurs passagers étaient consignés au sud, dans la baie de Khalikiopoulo. Il s'y rendit, à la tombée de la nuit.

Il pleuvait. Pêle-mêle, sous le vent d'ouest s'entrepoussaient des contre-torpilleurs grecs, portant des noms de financiers, avec des mâts métalliques au travers desquels on voyait le ciel comme un vin décuvé, des transports, des cargos venus de Patras qui n'avaient pu continuer leur route, et même des felouques chargées de farine, d'asphalte, arrêtées dans leur cabotage d'île à île, surveillés au projecteur par des « hydrovolants » italiens.

Comme un marin attardé qui regagne son bord, Lewis dans une barque à deux rameurs sur des flots bilieux cherchait avec une lampe de poche le *Basileus II*, à bord duquel se trouvait Irène. Dans l'obscurité, il errait entre les pétales des hélices, sous les dames de proue raidies, parmi les câbles; on entendait des accordéons, des chants d'équipages, craquer les mâts, aboyer des chiens veilleurs sur les voiliers. Un soutier vida sur lui un seau de mâchefer. Des passagers inoccupés, pour tromper leur quarantaine le regardaient du haut de leurs murailles noires et l'injuriaient en grec.

Enfin un projecteur fit basculer la nuit et le mot *Basileus II* apparut sur une poupe, en lettres d'or.

XI

Il la surprit dans sa cabine. Une couchette à cadre de bois le hublot vissé, du linge lavé dans la cuvette, des valises ouvertes. Un ventilateur remuait un air usé et l'on défaillait.

— Irène!

— N'approchez pas!

— Vous m'avez appelé...

— Je le sais... Ne perdons pas notre temps. J'ai des choses importantes à vous dire. Montons sur le pont.

Sur le pont ils eurent peine à se tenir debout, car le vent s'emparait d'eux de vive force; le bateau chassait sur ses ancres. Au loin, un feu rouge et un feu vert, intermittents. Au-dessus d'eux des barques de sauvetage suspendues comme des dirigeables noirs, dans le vide du ciel étoilé; la mer faisait autour du navire son bruit de noix roulées.

— Pourquoi êtes-vous ici?

— Nous avons été arrêtés par les Italiens. Je m'étais embarquée à Marseille, j'allais à Athènes...

— Pour fuir.

— Certainement.

— Irène, pardonne-moi.

— N'avez-vous pas compris que je ne suis plus votre femme : je ne vous ai pas fait venir ici, par cette nuit de janvier pour constater qu'un compte entre nous est clos à jamais. Encore une fois, ne perdons pas notre temps. Voici les télégrammes, que nous avons reçus de Trieste. Ils confirment des informations parvenues ces jours derniers. Vous êtes au courant des incidents politiques. Vous savez que les Italiens ont été déboutés de leur demande d'indemnité contre nous. Aujourd'hui, ils se vengent. C'est dans leur manière. Ils vont mettre l'embargo sur tous les biens grecs en Italie. Nous allons être obligés de vendre San Lucido au moment où l'affaire devenait excellente. C'est d'ailleurs ce que le gouvernement italien ne nous pardonne pas. Nous avons acheté cette mine à une époque où l'Italie était à demi communiste,

victime d'une monnaie dépréciée. Aujourd'hui, c'est une Italie nationaliste, xénophobe, ivre de ses droits, que nous avons en face de nous. *Le Credito Milanese*, avec qui nous sommes en bons rapports et dont vous savez les attaches avec les fascistes, nous fait des propositions officieuses d'achat, sous lesquelles des menaces se dissimulent mal.

— Ne pouvez-vous envisager un transfert fictif d'actions et exploiter par personnes interposées, en attendant que la crise soit résolue? — demanda Lewis.

— Non, ce qu'ils veulent, c'est que l'affaire ne soit plus entre les mains de Grecs. C'est une politique qu'ils étendent à toute la Méditerranée orientale. Nous n'avons pas le choix. Voyez les télégrammes : il faut vendre au mieux, immédiatement.

— Quelles conditions vous fait le *Credito Milanese?*

— Elles sont médiocres. En tout cas les meilleures que nous puissions avoir. Mais jamais, entendez-vous, nous ne vendrons à des Italiens. Je vais au fait. Ce que je vous propose, c'est ceci : êtes-vous disposé à reprendre l'affaire?

« Quelle mouvante aventure..., pensa Lewis...

Cette entreprise de San Lucido venait et revenait depuis un an dans sa vie comme un motif poétique, d'un romanesque absurde. Il revit la mer écumeuse, sondée par une jeune femme aux bras bruns. Il revit le profil pur des collines siciliennes et le ciel d'un bleu tremblant. Il jeta un cri, le premier de sa vie :

— Irène, ne pars pas!

— Allons. Vous savez ce que je vous ai dit. Réfléchissez. Que vos mots soient à la mesure d'un dernier entretien. Calculez. Vous êtes ici pour cela. Pour moi seule il est onéreux de vous avoir demandé de venir, il sera coûteux d'avoir à vous être peut-être redevable...

— Ne continuez pas. J'ai déjà eu raison de votre orgueil.

Irène se sentit à son tour gagnée par l'ivresse des paroles méchantes. Mais elle se maîtrisa :

— Demeurons à distance égale de l'insolence et de l'affliction, voulez-vous?

Des pensées plus lisses se glissèrent entre eux, après cette phrase.

— Nous voici, — reprit-elle, — rentrés dans la vie, en combattants isolés. Prenons-en notre parti. Faisons-nous une bonne guerre.

— Irène, je vous...

— Je vous arrête, de peur que vous n'alliez prononcer un mot qui ferait tomber le ciel sur nos têtes. L'amour n'est fait ni pour vous ni pour moi. J'ai accepté un moment d'être sur terre pour autre chose que pour peiner : la punition devait venir. Oui ou non voulez-vous la mine? Répondez-moi.

— Je vais examiner cela, — fit Lewis. — En tout cas, nous ne pourrons reprendre vos actions dédoublées en juin dernier qu'au pair; quant aux prélèvements de prévoyance; ils ne sauraient entrer en ligne de compte...

Et il s'écroula dans les sanglots.

A travers le gréement, l'on vit sortir des nuages une lune huileuse.

— Le chagrin ne l'égare pas, pensa Irène. Ses conditions sont plus dures encore que celles des Italiens.

XII

La Banque Apostolatos vendit les mines de San Lucido. La Franco-Africaine les racheta au plus bas prix et avec le consentement tacite du Gouvernement italien (à qui, par ailleurs, elle ne refusa pas un important concours financier en Asie Mineure). Pendant tout le temps que durèrent les négociations, qui furent longues, les deux établissements n'échangèrent qu'une correspondance impersonnelle; puis Irène, ensuite Lewis, rédigèrent et signèrent l'un pour l'autre diverses notes et des mémoires qui les mirent en rapports fréquents. Dans ces conversations à distance, établies peu à peu, sans heurts, sans passion, leurs vues sur une politique d'affaires méditerranéenne se trouvèrent en bien des points semblables. Leurs intérêts s'accordèrent. Les résultats furent fructueux comme si le sort qui s'était appliqué à les séparer, à leur défendre d'être heureux, s'empressait de bénir cette union financière et de leur bâtir des fortunes dès qu'ils eurent accepté de ne se donner qu'à une vie ordinaire. Tout ce qui les avait

tourmenté les rapprocha. Le hasard flexible les servit. Ils s'étonnaient parfois de n'avoir pas toujours travaillé ensemble et, toute gêne disparaissant, ils allèrent jusqu'à avouer que s'ils avaient dû s'aimer parfaitement, ils seraient peut-être aujourd'hui tous les deux au milieu des ruines. Car l'amour a tôt fait de désoler des vies où il n'est pas attendu.

Depuis Corfou, Lewis et Irène ne se sont jamais revus, mais ils s'écrivent tous les jours.

XIII

CE QUE L'ON DIT EN BOURSE

« *Chacun sait qu'il est, depuis quelque temps question d'une fusion entre la Banque Apostolatos de Trieste et la grande firme francaise, la Franco-Africaine; nous croyons savoir que ce sera bientôt chose faite. La Société prendrait le titre d'*Omnium Méditerranéen. *Au cours de l'Assemblée extraordinaire qui aura lieu le mois prochain il sera décidé, si nos informations sont exactes, que les actionnaires auront droit à une action nouvelle pour deux anciennes, en ce qui concerne la Banque Apostolatos et à une action nouvelle pour quatre anciennes, pour la Franco-Africaine. Peu après l'admission à la cote, qui est annoncée pour janvier, il est vraisemblable que le nouveau groupement connaîtra des cours qui le feront rechercher comme le type de la valeur du portefeuille.* »

(L'Information financière.)

PAUL MORAND

FIN

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LE PROBLÈME DE LA NATALITÉ

Le Congrès de la Natalité, qui s'est tenu à Marseille du 26 au 30 septembre, était le cinquième du même genre. Il avait été précédé de ceux de Nancy en 1919, Rouen en 1920, Bordeaux en 1921, Tours en 1922. On remarquera que toutes ces villes sont le siège d'importantes Chambres de Commerce. C'est en effet de ces compagnies qu'est parti le mouvement, à la suite d'une proposition faite en 1917 à l'Assemblée des Présidents par le Président de Nancy. Il s'agissait d'attirer l'attention du public sur l'insuffisance du nombre de nos naissances en regard des exigences de notre programme national d'expansion économique. Il était dès lors évident que, suivie de la victoire ou de la défaite, la grande guerre devait se terminer par une effrayante diminution du nombre des vies humaines et particulièrement à l'âge où les hommes transmettent la vie le plus largement. La richesse du pays serait à refaire, son outillage économique, d'une puissance insuffisante avant la guerre serait à compléter; ses champs, ses mines, toutes ses ressources naturelles connues ou inconnues devraient être exploités sur une plus large échelle. Où trouverait-on les bras nécessaires? Et alors apparaissaient dans toute leur laideur les conséquences de la parcimonie nationale dans le domaine de la transmission de la vie. Nous avons coutume de nous flatter d'être économes; les étrangers en conviennent, mais ce que nous prenons pour une qualité, ils ne se gênent pas

pour en faire un défaut en disant que nous sommes non seulement économes, mais pingres. Il faut avouer qu'en ce qui concerne la première de toutes les productions, celle des hommes, ils ne se trompent pas beaucoup.

Quand on suit la marche progressive de ces Congrès de la natalité, car chacun d'eux depuis 1919 a marqué une sensible augmentation du nombre des adhérents sur le précédent, on est frappé de l'importance du rôle qu'ils avaient à remplir.

Il fallait d'abord éclairer nos concitoyens sur des faits complètement ignorés de la masse. Si les économistes et les statisticiens, si les administrateurs et les hommes politiques n'ignoraient pas l'état stationnaire de notre population et avaient senti passer le frisson de la décadence quand ils avaient constaté en 1890, 1891, 1892, 1900, 1911, l'insuffisance du nombre des naissaces pour compenser celui des décès, la très grande majorité de la nation restait indifférente à ces phénomènes économiques. On avait beau lui dire qu'en face de nous une grande nation comme l'Allemagne gagnait chaque année près d'un million d'hommes et menaçait de nous submerger, elle considérait le danger comme une hypothèse dont on se servait dans les états-majors pour obtenir de nouveaux crédits et le maintien d'un service militaire antipathique. Et puis, se hâtait-on d'ajouter, il n'y aura plus de guerre, nous sommes maintenant trop civilisés. N'insistons pas sur ces illusions, elles n'ont pas encore disparu de nos conversations courantes.

Ce qu'on semblait ignorer aussi, c'est qu'un homme n'est pas seulement un combattant, il est surtout un travailleur, un producteur, un consommateur, un contribuable, et chaque vie humaine qui disparaît sans être remplacée, est une parcelle de la richesse commune qui s'en va. Combien de nos concitoyens savent-ils qu'un homme dans la plénitude de l'âge vaut au moins 17 000 francs-or, c'est-à-dire près de 60 000 francs de notre monnaie actuelle? Détruire un homme ou le laisser périr sans le remplacer, équivaut à démolir une maison de belle dimension ou à incendier jusqu'à la racine plusieurs hectares de forêts.

Les congrès et les controverses qu'ils provoquèrent éveil-

lèrent l'attention pendant quelques jours. On donna rapidement un assentiment platonique aux vœux qu'ils formulaient, mais cette approbation ne tarda pas à être suivie des réflexions coutumières sur la cherté de la vie, la crise des logements et celle des domestiques. Comment voulez-vous que l'on ait des enfants dans de telles conditions? Et chacun de s'endormir en comptant sur le voisin pour résoudre le problème.

Mais il est des sujets de réflexion qui reparaissent de temps en temps comme des remords devant la pensée inquiète. Aux excuses déjà connues, on en ajoute de nouvelles, celle-ci par exemple : il y a incompatibilité entre la civilisation et la population. Les peuples primitifs seuls sont prolifiques; plus on s'avance dans la voie du progrès, moins on a d'enfants. C'est donc une marque de supériorité que de ne pas se reproduire. Loi fatale contre laquelle une nation qui a conscience de sa valeur ne saurait lutter.

Et de nouveau l'on est consolé!

Mais s'il arrivait que, civilisés ou non, des groupements humains se permissent de se multiplier au point de devenir inquiétants pour la tranquillité de leurs voisins, la seule constatation de notre supériorité suffira-t-elle pour nous rassurer?

A quoi l'on répond que la marche du progrès a précisément produit les organismes nécessaires au maintien de la paix. N'y a-t-il pas une Société des Nations? N'a-t-elle pas les moyens de désarmer les peuples et de tenir en respect les turbulents et les prolifiques?

Quand une agglomération d'hommes est poussée par le besoin, il n'y a pas d'aréopage au monde qui puisse l'empêcher de se jeter sur ses voisins. Même sans armes et sans argent, elle les envahira et le petit nombre subira la loi du plus fort.

L'histoire ne nous a-t-elle pas montré des colonies étrangères s'infiltrant petit à petit au milieu des peuples les plus puissants qui, après les avoir appelées comme auxiliaires, en vue des travaux de la paix ou de la guerre, se trouvaient un jour paralysés par leur présence et réduits à composer avec elles? Les derniers siècles de l'Empire romain ne sont-ils pas remplis de pareils événements?

Mais que nous importent après tout, nous dit-on encore, les

leçons d'une histoire qui ne connaissait pas les grandes lois de la fraternité des peuples et du communisme universel? L'homme affranchi par la Révolution libératrice ne connaîtra plus de frontières ni d'États. Personne ne menacera plus le bien de personne quand la propriété privée aura cessé d'exister et d'entretenir des germes de division entre les particuliers comme entre les peuples. Cessons donc de nous inquiéter de l'avenir et ne nous donnons pas la peine d'élever des enfants pour défendre un état social qui disparaîtra de lui-même.

Et cependant l'anxiété des hommes ne s'apaise pas. Ils songent à l'avenir et ne détachent point leur pensée de l'éternel problème : être ou ne pas être.

***

Mais pensez-vous, nous dit-on, que l'on ait des enfants par patriotisme ou en considération de l'intérêt général?

Nous ne croyons pas en vérité que beaucoup d'hommes doivent la vie à ce genre de préoccupations. Mais l'homme d'État qui s'en inspire peut et doit prendre des mesures pour que son pays ait le nombre de naissances indispensable à sa conservation ou à sa mise en valeur. Comment peut-il le faire? En favorisant les familles qui ont des enfants nombreux, en rendant leur sort moins précaire, en les défendant contre la concurrence sociale des sans-enfants qui profitent de leur indépendance pour accaparer les meilleures situations.

L'État dispose d'un nombre considérable de places et Paul Leroy-Baulieu, dans son livre sur la population, avait déjà signalé ce moyen d'action. Le nombre des solliciteurs pour des emplois publics est considérable; l'État, les Départements et les Communes ainsi que les services publics peuvent dicter leurs conditions. Ils exigent des titres universitaires, des références, des diplômes; ils imposent des examens. Chaque candidat a son dossier où figurent quantité de détails permettant d'apprécier ses aptitudes ou ses répondants. Mais sur la situation de famille, il n'y a rien ou presque rien. Pourquoi donc ne tiendrait-on pas compte du nombre des frères et sœurs des candidats, autrement dit des services rendus par ses parents à l'État? Et quand il s'agit non plus

de l'admission d'un débutant, mais de l'élévation d'un fonctionnaire déjà ancien à un grade supérieur, pourquoi ne lui tiendrait-on pas compte, à mérite égal, du nombre d'enfants qu'il élève? Nous l'avons souvent réclamé, on nous l'a souvent promis, mais, dans la pratique, les chefs de service, qui sont en trop grand nombre des célibataires ou des partisans de la famille restreinte, font peu de cas des instructions qu'ils reçoivent, si tant est qu'on leur en donne. En vérité, c'est l'air de la maison qu'il faut changer, et les véritables hommes d'État devraient l'imposer d'autorité. On pourrait citer, au contraire, des fonctionnaires d'un rang déjà élevé qui ont perdu leur situation parce qu'ils avaient trop d'enfants et que leurs charges de famille leur rendaient impossibles certains déplacements.

***

Si le patriotisme contribue rarement à provoquer des naissances, quels sont donc les sentiments qui entrent en jeu pour assurer l'essor de la famille, ou plus exactement pour en empêcher la restriction? Il faut bien convenir que, dans la grande majorité des cas et exception faite pour le premier, l'enfant est plutôt accepté que recherché. Diverses considérations atténuent l'appréhension qu'inspire sa venue : la facilité de son éducation et de son placement, les avantages qu'il peut rapporter à la famille quand il commence à travailler sont les principales. Dans les pays miniers, par exemple, où les salaires sont assez élevés et où le gamin peut assez tôt trouver un emploi, on a remarqué que les naissances se faisaient moins rares qu'ailleurs; la même remarque a été faite dans les modestes milieux agricoles, à l'exception toutefois des familles de paysans-propriétaires où la perspective du partage reste toujours la grande cause de la dénatalité.

Malheureusement l'affaiblissement des sentiments de respect filial et le besoin d'indépendance et de plaisirs vulgaires qui vont en augmentant dans les milieux populaires, diminuent l'intérêt que peuvent avoir les parents à élever de nombreux enfants, car ceux-ci s'empressent de quitter le foyer paternel dès que leurs gains leur permettent de vivre

à part sans rendre compte à personne de l'usage qu'ils en font. Et dès lors commence à paraître l'influence morale qui tient une si grande place dans la question de la natalité et qui permet à tant de personnes d'affirmer qu'elle est avant tout d'ordre moral. La famille stable, sérieuse, unie, cimentée par toutes les vertus qui ont de tout temps porté le nom de vertus familiales, l'amour conjugal, la patience, l'abnégation, l'esprit de sacrifice à l'intérêt commun, est seule capable de fournir un contingent d'enfants suffisant à la conservation de la race. Par contre, les ménages où dominent l'égoïsme et la répugnance au sacrifice sont de médiocres reproducteurs. On a déjà écrit des volumes sur le problème conjugal et personne n'ignore plus ses difficultés et ses épreuves. N'est-on pas autorisé à en conclure que c'est la vertu tout court qui est la source la plus sûre de la fécondité?

Certains prétendent, au contraire, que l'inconscience est sa meilleure garantie et que l'intempérance, une insouciance incorrigible font naître plus d'enfants que toutes les vertus du monde.

En ces matières, les statistiques feront toujours défaut qui permettraient de choisir entre ces deux hypothèses; mais nous croyons que l'on peut en tout cas accorder toute sa sympathie à la première. Il est infiniment désirable que la population se compose des enfants de ménages vertueux, ou des moins imparfaits, si l'on tient à ne se pas faire d'illusions sur la vertu en général. N'est-il pas alors permis de se demander d'où viennent les qualités dont l'ensemble assure la solidité de la famille? N'est-ce point là au premier chef une question d'éducation et quels sont les éléments essentiels de toute éducation? Il est facile de répondre : la famille, l'école, la société.

La part de la famille dans l'éducation n'a pas besoin d'être démontrée; elle est faite surtout de l'exemple et de la conversation. Des parents qui donnent de bons exemples et utilisent toutes les causeries du foyer à pénétrer l'esprit de leurs enfants de notions justes et utiles, n'ont pas de peine à les diriger dans la bonne voie. Le rôle de l'école est plus complexe; il y a le maître, les programmes, les livres et les camarades. Le maître est, en théorie, le représentant des parents, mais il ne

les remplace effectivement que s'il a les mêmes opinions et les mêmes vertus qu'eux. Les programmes sont admirables dans le texte, quoique incomplets sur certaines notions que les parents cherchent à inculquer à leurs enfants, comme la crainte de Dieu et le sentiment de la responsabilité immatérielle. Les livres sont quelconques, du moins dans l'enseignement primaire et ne peuvent devenir pernicieux que si le maître s'en sert pour souligner certaines opinions que les parents peuvent ne pas partager. Quant aux camarades, ils représentent assurément l'élément le plus douteux car ils apportent eux-mêmes à l'école les fruits de la première éducation qu'ils ont reçue dans leur famille. De là la tendance de certains parents à choisir les écoles beaucoup plus d'après ceux qui les fréquentent que d'après ceux qui les dirigent, et, soit dit en passant, cela est un obstacle insurmontable à la pratique de l'école unique rêvée par les idéalistes de la démocratie.

Reste la société tout entière qui est un des éléments principaux de la formation des hommes, et c'est elle, à notre avis, qui est aujourd'hui la grande coupable. Les enfants du peuple ne sortent pas tous de la famille et de l'école avec de mauvaises dispositions, mais trop souvent l'atelier les corrompt et, plus tard, le régiment achève l'œuvre de l'atelier. Ce n'est pas que certains officiers n'aient fait des efforts louables pour que le régiment corrige le mauvais effet de l'atelier, mais hélas! la vie en commun d'adolescents de vingt à vingt et un ans a toujours été pour la jeunesse un danger de démoralisation. Le service militaire obligatoire, entré dans nos lois et dans nos mœurs depuis les guerres de la fin du XVIIIe siècle, porte tout autant que la grande industrie la responsabilité d'une grande partie des misères physiques et morales qui aboutissent à l'affaiblissement de la race. La famille, et par voie de conséquence la nation, ont un immense intérêt à la réduction du service militaire.

Dans toutes les classes de la société, les idées et les mœurs subissent l'influence de la littérature et des arts. La littérature commence, pour le grand nombre, par le journal, se poursuit par le livre et par le théâtre. Les écrivains se défendent contre l'accusation d'immoralité en répondant qu'on ne

peut vendre que ce qui plaît au lecteur, et que celui-ci est donc responsable et non pas eux. A quoi il n'est pas difficile de répliquer que le mérite est mince qui consiste à suivre le goût du client plutôt que de le corriger et que la valeur littéraire consiste plus à faire accepter un genre nouveau qu'à exagérer les défauts de ses rivaux. Mais tout est dit sur ce sujet et ceux-là seuls ne le comprennent pas qui ont au fond d'eux-mêmes un penchant déplorable pour la perversité de l'imagination. Le théâtre accentue les défauts de la littérature et présente au public des spectacles qui, de chute en chute, aboutissent à de répugnantes exhibitions. Les arts, tous les arts, prennent part à cette décadence du goût sous prétexte de servir la vérité, et chacun se pique de braver la résistance des honnêtes gens et d'arriver à la réputation par le scandale.

On a supprimé toute censure parce qu'elle est d'un maniement trop difficile et que les excès devaient se corriger d'eux-mêmes; mais il faut reconnaître que la réaction salutaire, sur laquelle on comptait, se fait indéfiniment attendre.

Donc la société est la grande coupable; ce qu'on appelle le monde ne l'est pas moins et que dire de la mode qui est l'expression vivante du goût du jour? Entre cette société et la famille, il y a une opposition presque inconciliable. Où chercher la force supérieure qui pourrait mettre fin au conflit?

L'antiquité avait donné à la famille des lois qui, comme toutes celles de la cité antique, avaient un caractère religieux. Elles créaient des devoirs en même temps que des droits. C'était reconnaître que l'union de l'homme et de la femme suppose l'intervention d'une autorité morale supérieure et l'existence de sanctions rigoureuses contre ceux qui ne se soumettent pas aux préceptes nécessaires.

Le christianisme a relevé plus haut encore la dignité de cette union en en faisant un sacrement et, dès lors, la corruption des mœurs conjugales, dont les siècles de décadence avaient été témoins, s'était progressivement amendée. On pouvait parler de la sainteté du mariage et c'était dans les milieux où cette conception nouvelle était acceptée que l'on remarquait les familles les plus nombreuses. La vie des saints montre à chaque page qu'ils étaient le plus souvent enfants de ces familles. Il y a donc un lien étroit entre la

pureté des mœurs et la fécondité. Tout ce qui s'attaque à l'une compromet l'autre. La corruption des mœurs est elle-même la compagne ordinaire du dérèglement des idées, produit de l'orgueil et de l'imagination. C'est donc par la réforme des idées et des mœurs que s'obtiendra surtout le relèvement de la natalité française.

***

L'intervention des considérations de bien-être n'est certes pas négligeable, car c'est en vain que l'on réclamera des hommes la vertu si on les laisse végéter dans des conditions matérielles où elle est pratiquement impossible. Le devoir de la société est donc de veiller à ce que ceux qui assurent sa conservation ne soient pas écrasés par leurs charges en face de ceux qui, ne les ayant pas, peuvent vivre dans l'aisance.

Dans l'ensemble des ménages français, un tiers seulement, en chiffres ronds, participe à la conservation de la race; un cinquième n'a pas d'enfants du tout, le reste n'en a qu'un ou deux. Tout le monde sait que ce n'est qu'à partir de trois enfants qu'une famille assure le remplacement des unités qui la composent : les deux premiers remplacent le père et la mère, le troisième compense les risques de mort. Pour établir entre tous les ménages un régime de péréquation, il faudrait que tous ceux qui n'ont pas eu trois enfants avant un certain âge et quelle qu'en soit la cause, prennent à leur charge au moins une partie de l'éducation des enfants que les autres ont eus en surnombre.

On a essayé, dans les récentes lois fiscales, d'entrer dans cette voie en majorant l'impôt sur le revenu des célibataires et des gens mariés sans enfants. Mais l'expérience des premières années de l'application de la loi de 1920 montre qu'en moyenne la surtaxe imposée, qui est de 138 francs, pour le célibataire, et de 160 francs pour l'homme marié, n'atteint qu'un chiffre bien inférieur à ce que coûte l'entretien d'un enfant. Encore faut-il remarquer que seuls les assujettis à l'impôt sur le revenu, c'est-à-dire moins de 5 p. 100 du total des contribuables, sont atteints par cette majoration. Dans l'ensemble, se dispenser d'avoir des enfants est une excellente affaire. Par contre, les

pères de famille acquittent dès le premier enfant les droits de consommation de tout genre qui se montent au moins à 300 francs par tête, sans parler de la répercussion des impôts directs.

Le maintien de la population d'un territoire est une nécessité pour tous les habitants : chacun souffre de la disparition de ceux qui l'entourent et le font vivre parce que ce sont des clients, des collaborateurs, des copartageants dans la répartition des charges publiques. Est-il donc juste que ceux qui fournissent à la collectivité les forces humaines sans lesquelles elle disparaîtrait progressivement, ne reçoivent pas le prix des services qu'ils rendent?

La principale innovation que l'on doit aux Congrès de la Natalité a été la propagation du régime des allocations familiales payées par les groupements professionnels aux ouvriers de la corporation. Il existe actuellement 131 caisses de compensation comprenant 8 000 établissements qui occupent 920 000 ouvriers et répartissent des allocations entre 210 000 pères de famille ayant 370 000 enfants bénéficiaires. Le montant des allocations, pour 1923, est évalué à 100 millions. Si on ajoute, aux allocations versées par les Caisses, celles données par les Compagnies de chemins de fer, les sociétés minières et les industriels non adhérents aux Caisses, on obtient un chiffre global de 3 500 000 ouvriers, dont 700 000 pères de famille ayant 2 250 000 enfants et une somme totale d'allocations d'environ 350 millions par an. On peut donc dire qu'à l'heure actuelle la grande majorité des pères de famille salariés de la grande et de la moyenne industrie bénéficient des allocations familiales.

Mais ce régime, qui s'est si rapidement développé dans ces milieux, n'a pas encore pénétré dans le petit commerce, pas plus que dans les professions agricoles. Les professions libérales sont également restées en dehors du mouvement parce qu'elles ne sont point partagées en deux classes dont l'une pourrait donner des allocations à l'autre. Il reste donc à prévoir une combinaison plus vaste sous les auspices de l'État, par exemple la création d'une caisse autonome de la natalité qui permettrait de majorer les allocations prévues par la loi Delachenal et que le Sénat a cru devoir réduire à des chiffres insignifiants.

Nous ne nous dissimulons pas la difficulté du problème, mais nous ne désespérons pas de le voir un jour prochain abordé hardiment par des réformateurs épris de justice sociale. Si la Nation veut vivre, elle ne doit pas décourager ceux qui l'empêchent de mourir. Il faut, au contraire, qu'elle prenne de bonne grâce une part de leur fardeau.

Au surplus, les pères de famille ont cessé depuis quelque temps d'être le troupeau dispersé et humilié qu'ils étaient. Le besoin d'association s'est répandu parmi eux comme parmi tant d'autres catégories de citoyens. De même que l'union pour la défense des intérêts professionnels s'est fait sa place, et une large place, dans la société moderne depuis une quarantaine d'années, l'union pour la défense des intérêts de la famille est en train de faire la sienne depuis 1921. C'est à Bordeaux qu'elle s'est fondée sous le titre de Fédération Nationale des Associations de familles nombreuses. Elle réunit environ 170 000 familles comptant au minimum chacune cinq personnes. C'est donc une force de près d'un million de têtes. Son président l'a présentée tout récemment au Président de la République lui-même et celui-ci, qui est père de quatre enfants, n'a pas refusé le titre de Président d'honneur qui lui était offert.

N'est-ce pas là un signe des temps? Mais à cette armée en marche, une arme est nécessaire pour se faire respecter et écouter. C'est le suffrage familial qu'elle réclame en toute occasion, c'est-à-dire le droit, pour le père de famille, d'avoir dans les délibérations de la nation une place supérieure à celle de l'homme isolé qui n'a pas d'enfants, qui ne veut pas en avoir et se soucie fort peu de ce que deviendra la France après lui. Celui qui fonde une famille construit pour l'avenir. Peut-on lui refuser le droit de dire avec plus d'autorité qu'un autre comment il entend que la maison soit bâtie?

AUGUSTE ISAAC,
Député, ancien Ministre.

MÉMOIRES DU COMTE MOLÉ[1]

II

M. MOLÉ, MINISTRE DE LA MARINE. — PORTAL CHEZ LE NOUVEAU MINISTRE. — M. MOLÉ REÇU EN AUDIENCE PAR LES PRINCES ET PAR LOUIS XVIII. — IL PREND POSSESSION DE SON MINISTÈRE. — LE CHEVALIER DE PANAT. — PREMIER CONSEIL OÙ M. MOLÉ SIÈGE COMME MINISTRE. — LES ÉLECTIONS DE 1817. — LE PARTI LIBÉRAL. — LES PAMPHLETS. — BENJAMIN CONSTANT. — AFFAIRE DE L'ÉPINGLE NOIRE. — LA JOURNÉE MINISTÉRIELLE DE M. MOLÉ. — DISCUSSION SUR L'AMOUR. — UNE ENTREVUE PÉNIBLE. — SÉPARATION.

« Les principaux employés de la Marine, qui avaient su avant moi ma nomination[2], se firent écrire à ma porte dans la soirée, et le lendemain, à mon réveil, je vis entrer maître Portal chez moi; il dirigeait alors la division des colonies et, tel que je le connaissais, je ne doutai pas qu'il ne se proposât d'être le véritable ministre de la Marine sous mon nom.

» — C'est vous, me dit Portal en s'asseyant, que mes vœux n'ont cessé d'appeler au poste que vous allez remplir; dans quinze jours, si vous voulez m'écouter, vous ferez ce ministère de la Marine en vous jouant et vous pourrez réserver

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1923.
2. Le 10 septembre 1817.

votre haute capacité et votre temps pour les affaire générales dans lesquelles vos talents et la confiance de M. de Richelieu doivent vous donner tant d'influence. Quant à moi, je bénis le ciel de m'avoir fait différer jusqu'à ce jour de prendre ma retraite pour me trouver à portée d'aider vos premiers pas; mais, comme je l'ai annoncé à Decazes et comme je viens vous le déclarer, rien ne m'empêchera de quitter les fonctions publiques et de retourner à Bordeaux le premier juillet prochain; je suis dans une position tout à fait fausse et qu'il m'importe de faire cesser promptement : ma maison est une des plus considérables du commerce de Bordeaux, mes principales relations sont avec nos Antilles et l'on sait que je dirige la division des colonies! Il faut un caractère autant au-dessus du soupçon que le mien pour que la malignité n'ait pas déjà saisi ce rapprochement. »

» Tout en parlant, Portal me regardait avec inquiétude et semblait s'apercevoir, dès ce premier entretien, que je ne serais jamais sa dupe. Il se mit ensuite à me dérouler tout le ministère de la Marine, me traçant ce que j'avais à faire dans tous les détails, et l'opinion que je devais concevoir de chaque individu. Après qu'il eut fini, je le remerciai en lui rendant tendresse pour tendresse, et compliment pour compliment. Toutefois, j'étais moins capable d'attraper Portal que de m'en laisser attraper; il vit donc que je ferais par moi-même les affaires de mon département, que sous mon règne il perdrait plutôt qu'il ne prendrait de l'importance, et dès ce moment, sous les apparences du dévouement à ma personne, il ne cessa de travailler à me renverser.

» A midi je fus chez le duc de Richelieu qui me reçut comme si j'avais été toujours son collègue et me mena dans sa voiture prêter serment entre les mains du Roi. Le lendemain était un dimanche; j'y parus à la Cour pour la première fois comme ministre.

» Avant d'entrer chez le Roi, je me présentai chez les Princes. Monsieur en me faisant son compliment avait l'air de me dire : « Vous voilà à même de me faire revenir sur votre compte, mais vous ne ferez rien de ce qu'il faudra pour cela. »

» L'accueil de M. le duc d'Angoulême fut plein d'obligeance, mais l'obligeance de ce Prince compte peu, parce qu'on sait

qu'il a cru de sa politique de prendre pour devise : « Tout ce que le Roi fait est bien. » M. le duc de Berry, lorsque je parus devant lui, m'adressa ces propres paroles :

» — Eh bien! Monsieur Molé, vous voilà donc ministre! ce n'est assurément l'esprit ni le talent qui vous manquent.

» — Monseigneur ne pense sûrement pas que ce soit non plus le dévouement.

» Il vit que je l'avais compris et devint rouge comme son ruban en balbutiant quelques politesses.

» Je montai ensuite dans le Cabinet du Roi où se réunissent tous ceux qui ont leurs entrées, et j'assistai à cette réception du dimanche qui n'a pas varié ni ne variera un seul jour tant que Louis XVIII sera sur le trône. Le plus souvent le Roi entend la messe dans sa chambre, tandis que sa famille l'entend à la chapelle. La messe finie, les portes de sa chambre s'ouvrent et on le voit sortir dans son fauteuil roulant. En même temps sa famille revient de la chapelle et remplit le cabinet avec la foule des courtisans qui ont le droit d'y entrer. Alors le Roi adresse la parole aux mêmes personnes, dans le même ordre, et dans les mêmes termes; il commence par Monsieur, il l'appelle : « Mon Frère, » Monsieur s'approche, le Roi lui dit à l'oreille quelques paroles en souriant; puis : « Ma nièce, » c'est Madame qui s'approche de la même façon; « Mon neveu, » c'est M. le duc d'Angoulême qui à son tour reçoit quelques mots tout bas; « Duc de Berry » et enfin : « Ma nièce de Berry ». Les ministres obtiennent le même honneur; ils sont appelés par leur nom, le Roi leur parle à voix basse, mais moins basse qu'aux Princes et de manière à ce que ceux qui environnent son fauteuil puissent entendre ce qu'il leur dit. Le ministre favori, seul, est toujours appelé deux fois, et il n'est guère possible d'entendre les paroles qui lui sont adressées; ensuite les maréchaux, les ministres d'État et quelques courtisans sont apostrophés à haute voix et ils répondent de leur place; au maréchal Jourdan par exemple, c'est toujours : « Maréchal Jourdan, venez-vous du Coudray? » à M. Dubouchage : « Comment va l'estomac? » Si quelqu'un a déplu au Roi et surtout au favori, il s'en aperçoit à ce que la parole ne lui est plus jamais adressée et que le Roi affecte de ne pas le regarder. Le comble de la disgrâce était d'être

fixement regardé sans qu'il s'ensuivît aucune apostrophe.

» En sortant de l'audience, je fus chez Madame, qui me reçut mieux que je ne m'y attendais.

» Le reste de ma journée fut tout employé à préparer mon établissement à la Marine, et à remplir d'ennuyeux devoirs. Gouvion, que je remplaçais, avait été attendre dans ses terres près d'Orléans que la purée se démêlât. On lui avait dépêché un courrier, il arriva dans la nuit, et le lundi à 8 heures du matin, je fus au ministère, où je n'avais point voulu entrer qu'il ne fût de retour. Il me fallut attendre qu'il fût sorti du bain, après quoi il vint me trouver et nous commençâmes à parler d'affaires.

» L'esprit de ce maréchal est étroit et méthodique, il entend bien la distribution du travail, et il venait de donner une bonne organisation à ses bureaux que je me plus à maintenir. Il regrettait très sincèrement le ministère de la Marine parce qu'il croyait toucher au moment où, comme il me le dit lui-même, il n'aurait pas à y travailler plus d'une heure par jour. Il allait déléguer, quand il le quitta, aux quatre chefs de division la signature pour toutes les affaires courantes; il m'entretint ensuite d'un grand projet de refonte et de réforme du corps des officiers de la Marine.

» — Ce corps honorable et si utile à l'État, me dit Gouvion, a été bouleversé, découragé, anéanti par Dubouchage et ses prédécesseurs, qui, cédant à l'esprit de réaction ou au mépris des ordonnances et des lois, remirent en activité tous les officiers émigrés, qui, pour la plupart, n'ont pas vu la mer depuis trente ans. Vous trouverez réunis les éléments du travail que je préparais; il vous faudra du courage; la Cour, le pavillon de Marsan, l'émigration, Monsieur, le duc d'Angoulême lui-même, seront contre vous. Mais si vous ne tenez aucun compte de leurs cris et de leur résistance, la France vous devra de retrouver une marine, car elle n'en a plus. M. le duc de Feltre me laisse la même chose à faire dans l'armée, cela sera encore bien plus difficile; mais si vous commencez, je vous suivrai de près; ce que vous aurez fait me donnera à la fois de la force et du courage.

» — Soyez tranquille, répondis-je au maréchal, je saurai achever votre ouvrage; je n'ai jamais reculé devant une

difficulté de cette espèce, et le déchaînement de la Cour ou des salons ne peuvent m'effrayer.

» Nous nous séparâmes. Gouvion alla s'installer à la Guerre et je restai à recevoir les principaux employés. L'officieux Portal se chargea de les introduire auprès de moi et, à mesure qu'ils paraissaient sous mes yeux, il me faisait de chacun d'eux un éloge ampoulé; il semblait que ce fût ses propres bureaux bien plus que les miens qu'il me présentait.

» Cette vaste administration était composée de quatre grandes divisions :

» Celle du matériel qui avait pour chef Jurien, conseiller d'État, homme respectable, laborieux, plein de probité, et d'expérience.

» Celle du personnel ayant pour chef M. Carpentier, homme plein de désintéressement et d'honneur, de formes et d'un travail agréables, mais dont la santé empoisonnait l'existence, ce qui lui donnait quelques inconvénients.

» Celle des colonies, que dirigeait Portal en grand seigneur mais tout à son aise; et celle des fonds, dont le chef, Boursaim, était un enfant de la Révolution qui s'était formé lui-même, et qui joignait à une grande capacité une rudesse de manières qui le faisait détester de ses camarades et de la plupart de ceux qui avaient affaire à lui.

» Les vivres formaient un bureau séparé, dont le chef, un certain Lacroix, travaillait avec les ministres.

» Je reçus ensuite en grande cérémonie dans la magnifique galerie de la Marine le corps des officiers représenté par ceux qui se trouvaient à Paris, M. Carpentier se tenait près de moi pour me les nommer tous, et il m'avait mis préalablement au courant des faits de chacun d'eux. L'amiral Rasilly me complimenta comme M. Séguier l'avait fait en 1813 à la tête de la magistrature.

» J'aurais tort de passer entièrement sous silence un personnage que je trouvai établi à la Marine sur le pied de parasite de tous les ministres passés, présents, et à venir : il s'appelait le chevalier de Panat. Je l'avais rencontré autrefois chez madame Lindsay.

» Panat avait été l'admirateur, le complaisant de Rivarol à qui il servait de plastron; c'est de lui dont ce dernier disait

un jour « qu'il ferait tache dans la boue ». Une autre fois, Panat lui demande la permission de jeter sa redingote sur son lit : « Où jetterai-je ensuite mon lit? » lui répondit-il. Panat était en effet l'homme le plus lâche comme le plus corrompu que j'aie connu : sa figure, son âme, son accoutrement s'harmonisaient dans une laideur parfaite, formaient une seule et même ordure échappée au temps de la Régence et que le balai de la Révolution semble avoir oublié; esprit caustique et délié, d'une élocution facile et gracieuse, d'une conversation piquante, variée, semée de traits à retenir; plein de bon sens et de conseils dans tout ce qui tient à la conduite de la vie; du reste ignorant, paresseux et gourmand, il était celui que le plus pieux, le plus moral et le moins spirituel des princes, que le duc d'Angoulême s'était attaché comme secrétaire de l'Amirauté, et auquel il accordait une confiance toute particulière.

» On voit que, pour un ministre de la Marine, Panat était une puissance à ménager. Aussi tous les employés lui faisaient un peu la cour, quoique au fond il fût peu redoutable; sans autre ambition que celle de dîner, de causer agréablement, et de conserver son modeste traitement sans avoir rien à faire, Panat craignait trop l'embarras de la moindre inimitié pour être tenté de nuire à personne. Le duc d'Angoulême le consultait bien moins sur la Marine que sur les affaires générales, dont Panat savait l'entretenir avec finesse et prudence. Il écrivait au Prince des lettres que je n'ai point lues, mais qui devaient renfermer de sages directions; peu de gens ont su cette particularité : j'ai la certitude que Panat eut pendant quelque temps avec M. le duc d'Angoulême une correspondance dans le genre de celle de Fiévée avec Napoléon.

» Le maréchal Gouvion avait supprimé la place de secrétaire général de la Marine et en avait réuni les fonctions à celles de directeur du personnel dans la personne de M. Carpentier. Je rétablis la place et la donnai à mon fidèle Vauvilliers que j'avais amené des Ponts et Chaussées, et qui, à la Marine comme aux Ponts et Chaussées, comme à la Justice et à Dijon, remplit auprès de moi les fonctions de secrétaire intime. Lainé fit donner l'importante et agréable direction que je quittais à son sous-secrétaire d'État de l'Intérieur,

M. Becquey, un des hommes de France les moins capables de la remplir.

» Mon entrée dans le ministère ne pouvait rien m'apprendre sur ceux qui le composaient ni sur leurs rapports entre eux.

» Je savais qu'aux yeux du public j'allais encourir la responsabilité de tout ce qu'il ne serait en mon pouvoir ni de prévenir ni de réparer; je savais que mon influence sur M. de Richelieu et dans les affaires ne répondrait en rien à ce que ce même public s'en était promis; enfin que j'aurais à choisir, à mon tour, entre le rôle de complaisant, d'instrument de Decazes, ou de l'avoir pour adversaire et pour ennemi.

» Je débutai par un Conseil de cabinet chez M. de Richelieu pour le Concordat. C'était le troisième tenu sur cette même matière. Comme je n'approuvais ni le Concordat ni toute la conduite de cette importante affaire, je me gardai bien de prendre aucune part à la discussion, et je n'eus pas même à voter, car M. de Richelieu omit de prendre les voix. Du reste, le Conseil des ministres se réunissait trois fois dans la semaine, le lundi et le vendredi chez son président, le mercredi chez le Roi. Les gens du monde se figurent qu'il n'y a rien de si imposant ni de si grave qu'un Conseil de ministres, qu'une réunion des sept personnes qui, sous le nom du souverain en titre, gouvernent un pays comme la France. Eh bien, ils ont de la bonté de reste. Tout devient grave, ordonné, imposant quand une volonté forte et éclairée s'impose et règle à la fois le mouvement. Mais quand cette force de volonté et cette supériorité des lumières ne se rencontre nulle part, ni dans le monarque, ni dans le chef de son gouvernement, les ministres ne sont plus que des hommes comme les autres hommes, tous pétris d'inconsistance et de légèreté.

» L'heure du Conseil était une heure; nous étions assez exacts, excepté Decazes qui arrivait une heure et quelquefois deux heures plus tard, tenant sous son bras un portefeuille rouge, celui qu'il avait coutume d'envoyer chaque jour au Roi. On commençait par attendre Decazes une demi-heure ou trois quarts d'heure en comptant des historiettes. Alors M. de Richelieu s'impatientait, retournait brusquement son fauteuil du côté de la table et ouvrait la séance; chaque ministre portait au Conseil toutes les affaires et nominations

importantes qui ressortaient de son département. Le garde des Sceaux commençait; son travail était naturellement fort court. C'est pendant qu'il parlait que Decazes entrait d'un air préoccupé, nonchalant et distrait, sans faire aucune excuse, et prenait place auprès de moi. Decazes ouvrait ensuite son portefeuille, en tirait ses rapports de police qu'il passait à M. de Richelieu et se mettait à écrire ou à lire ses lettres sans écouter un seul mot de ce qui se disait; M. de Richelieu de son côté lisait les rapports de police et le ministre dont c'était le tour de travail avait l'agrément de parler dans le désert, jusqu'à ce que, voulant remporter cependant une décision du conseil, il suppliât d'un ton découragé le président et le favori de daigner lui prêter l'oreille un seul moment.

» Quand je fus bien sûr que cela se passait toujours ainsi, je fis comme les autres, je me mis aussi à n'écouter que quand cela m'intéressait. Je me promenais la plupart du temps par la chambre, Gouvion dormait, M. de Richelieu et Decazes lisaient ou écrivaient, Pasquier se chauffait, Laîné seul écoutait par pédanterie de conscience, mais en enrageant de s'y croire obligé, et Corvetto, qui avait connu, ainsi que moi, une autre manière de traiter les affaires, éprouvait une impatience qui se trahissait par les traits les plus fins et des regards qu'il m'adressait à la dérobée.

» Les partis ne cessent de se ruer sur la chose publique et de vouloir s'en emparer que quand il se trouve un gouvernement, c'est-à-dire un homme assez fort pour ne s'appuyer sur aucun d'eux. Au lieu de cela le ministère n'avait cessé de prodiguer les complaisances et les concessions au parti qui s'intitulait libéral, pour se le concilier et l'opposer au mouvement de réaction imprimé par le retour du Roi et favorisé par son frère.

» Ce parti, ressuscité à force de faiblesses, aspirait à renverser ce ministère auquel il devait l'existence ou du moins à lui dicter des lois.

» C'est dans les élections qu'il commença à jeter le masque et que Decazes vit paraître devant lui ce nouvel adversaire auquel il n'avait pas songé. Menacé tout à la fois par la droite et par la gauche, il donnait pour instruction aux préfets et à tous ses agents d'écarter avec le même soin les candidats

des deux côtés et de porter à la députation des hommes modérés ou du milieu, des hommes aimant le repos, ou recherchant la faveur du ministère. L'époque des élections était pour lui un temps de dictature. Il changeait à son gré les préfets, les sous-préfets, les généraux commandant les divisions militaires ou les départements. Vainement Laîné, quand il envahissait toutes les attributions, voulait-il lui opposer quelque résistance; Decazes allait trouver le Roi. « Je ne « réponds pas des élections dans tel département, lui disait-il, « si le préfet n'est pas changé. » M. de Richelieu ne trouvait pas plus que le Roi de réponse à cet argument, et le préfet soutenu par le ministre de l'Intérieur était destitué.

» Quant aux administrations financières dont les innombrables employés couvrent la France, le favori, sous le même prétexte, les bouleversait à son gré, et le pauvre Corvetto ne faisait qu'en pousser des gémissements étouffés.

» La Marine aurait pu se croire à l'abri du même sort, mais on verra la peine que j'eus à la défendre et à empêcher que le grade suprême de vice-amiral ne devînt la récompense de l'intrigue et de la bassesse.

» Les doctrinaires combattirent pour Decazes cette année et Guizot mit dans les *Annales politiques* des articles remarquables que les journaux ministériels répétèrent. Moi-même je le secondais de tous mes efforts; la ligne qu'il suivait était encore la mienne, seulement je présageais que son imprévoyance et son ambition ne tarderaient pas à l'en faire dévier, et je l'observais d'autant plus près que j'étais décidé à me séparer de lui le jour où il s'en écarterait.

» Gouvion, après quelques hésitations entre la faveur des Princes et la popularité, se décida pour cette dernière. Il organisa les bureaux de la Guerre comme il avait fait ceux de la Marine, et chassa le sous-secrétaire d'État Tabarié, si cher aux Ultras, pour mettre à sa place Alleut que nous lui indiquâmes.

» Cependant la fièvre électorale augmentait chaque jour. La présence des étrangers ne la rendait que plus ardente. La nation humiliée et revenue de son premier abattement se piquait d'élire au milieu de leurs baïonnettes des députés qui leur déplussent. Elle s'indignait en outre de la prétention

avouée par le gouvernement de lui dicter un choix. Le dictateur y mettait une rouerie et une imprudence qui blessaient les moins délicats; il croyait imiter ce qui se passait en Angleterre; jamais je n'ai pu lui persuader que dans ce pays la grande aristocratie exerçait en grande partie son influence au profit du ministère sans qu'il s'en mêlât et que dans les élections le gouvernement ne fait que soutenir l'un des deux candidats portés par l'opinion. Au lieu de cela Decazes prétendait créer des candidats et obtenir des électeurs une obéissance tellement servile qu'il les préférassent à ceux qui étaient en possession de toute leur confiance et de leur estime.

» La guerre des pamphlets était d'autant plus vive que les journaux étaient tous à la disposition du pouvoir; l'opposition n'avait que les pamphlets pour se défendre. Benjamin Constant, le plus habile des pamphlétaires, combattait avec d'autant plus d'acharnement qu'il aspirait pour son propre compte à la députation. Aussi, tous les écrivains ministériels le prenaient corps à corps et dirigeaient contre lui toute leur artillerie; on le repoussait comme étranger, on rappelait qu'il n'avait revendiqué la France pour sa patrie qu'à des époques funestes, que son nom était associé au 18 Fructidor et aux proscriptions qui l'avaient suivi, enfin on s'attaquait à son caractère privé, on rappelait la palinodie des Cent-Jours. Mais les efforts du gouvernement pour l'écarter, surtout la haine que l'on portait aux étrangers et à la famille qu'ils avaient ramenée, donnèrent plus de voix à Constant que toute sa vie mise au grand jour ne pouvait lui en ôter. Son nom parut un des premiers sur la liste des secrétaires et scrutateurs que les électeurs de Paris avaient choisis et y était précédé ou suivi des noms de Périer, Davilliers, Gal (?), Thiébaut, Chaptal fils, Laffitte, Manuel, Méchier, Vassal, Gilbert de Voisins, Tissot, Lanjuinais; c'est-à-dire des coryphées du libéralisme et du bonapartisme.

» Bellart, qui présidait le collège central de la capitale, après la stupide circulaire qu'il avait adressée aux électeurs, faisait à chaque instant de nouvelles gaucheries, quittait son fauteuil, venait prendre des instructions dans le cabinet de Decazes où était sans cesse établi nuit et jour le quartier général durant le combat.

» Le dimanche à minuit Bellart annonça aux électeurs que, le dépouillement du scrutin n'étant point terminé, on le continuerait le lundi, et que les élections demeuraient suspendues jusqu'au mardi matin. Ce n'était qu'un prétexte saisi par Decazes pour travailler les électeurs pendant la journée du lundi, en faire voter un plus grand nombre parmi ceux sur lesquels il comptait.

» Le *Moniteur* du 23 septembre publia le résultat des premiers tours de scrutin. Laffitte, premier candidat libéral, avait seul obtenu la majorité; après lui venaient : Bellart, Breton, Camer (?) et Labonardière, tous trois ministériels; le quatrième était Benjamin Constant. Nouvel avis de Bellart, annonçant que les élections seront encore suspendues le 24 pour être reprises le 25; l'alarme était au comble; le cabinet de Decazes offrait un spectacle vraiment curieux. Le favori, enfoncé dans son fauteuil, le visage abattu par la fatigue et l'insomnie, ne cessait d'écrire ou d'ouvrir des billets, de donner des ordres ou de recevoir de nouveaux avis. Tous les cabriolets de place étaient en campagne pour transporter gratuitement les électeurs de Sceaux et de Saint-Denis. Des ministres, des députés, des juges, des avocats, des banquiers, des marchands, des agents de police, des gendarmes se pressaient autour de Decazes et venaient faire preuve de zèle et de dévouement. Tout en souhaitant que Constant ne fût pas élu, je me demandais s'il n'y avait pas dans tout ce qui se passait sous mes yeux plus d'ardeur que d'habileté, et surtout si le candidat redouté ne tenait pas en très grande partie son importance des inconcevables efforts qu'on faisait pour le repousser.

» Quant à lui, il ne s'épargnait pas; non seulement il sollicitait ouvertement les suffrages, mais il faisait paraître après chaque tour de scrutin un nouveau pamphlet où il répondait aux accusations et attaques en tous genres de ses adversaires. Le dernier qu'il lança fut rédigé en partie contre moi; il commençait à s'apercevoir qu'il succomberait, et redoublait de venin pour se venger. « On m'a désigné, écrivait-il, comme » l'auteur de l'Acte additionnel... et un Acte additionnel » a été corrigé au Conseil d'État à côté de moi, sur le même » exemplaire, par M. le comte Molé, ministre aujourd'hui,

» et redevenu alors conseiller d'État le 13 mars, tandis que ma » nomination est du 20 avril. En citant ce fait, je n'inculpe » point M. Molé; je dirai même que, dans cette séance, il » s'est élevé, ainsi que tous ses collègues, contre le rétablis- » sement de la confiscation, courage d'autant plus méritoire » qu'il n'a fait d'ailleurs, contre aucun autre article de l'Acte » additionnel, aucune objection quelconque. Je ne le blâme » donc pas; mais si j'étais ministre et que le ministère eût » pris sur lui la responsabilité de tous les journaux, je m'oppo- » serais à ce que cette ignoble artillerie fût dirigée contre un » homme avec lequel j'aurais siégé, et chez lequel, ne le con- » naissant pas jusqu'alors, je serais venu deux jours après sa » nomination le féliciter d'être mon collègue. »

» C'était dire autant de mensonges que de paroles; pour s'en assurer, le lecteur n'a qu'à recourir au récit fidèle jusqu'au scrupule que j'ai fait des circonstances que Constant rappelait. La visite que je lui fis avait été de cinq minutes, froide et cérémonieuse, sans autre motif que de lui rendre celle qu'il m'avait faite.

» J'étais à travailler, tranquille dans mon cabinet, quand je reçus un billet de Decazes qui m'envoyait le libelle de Constant et me demandait si j'étais dans l'intention de répondre ou d'y faire répondre. Je pris aussitôt la plume et dans moins de deux heures je composai une petite brochure, qui aurait peut-être amusé le public aux dépens de mon adversaire, mais qui aurait prolongé une polémique que mes collègues voulaient à tout prix étouffer. Je la portai à M. de Richelieu qui cachait mal son inquiétude de l'effet que produiraient les mensonges de Constant au pavillon de Marsan. Decazes, tout en dissimulant avec moi, laissait voir à ses amis son regret que je fusse entré au ministère avant les élections. Il me demanda de permettre qu'un de ses journalistes répondît à Constant sur ce qui me concernait. « Non, lui répondis-je, je puis faire au ministère le sacrifice de ne pas répondre, mais non pas celui de laisser répondre pour moi, » et ce petit incident fut bientôt oublié.

» On apprit cependant que de Serre et d'Argenson avaient été nommés à Colmar, Dupont et Bignou à Évreux. Tronchon à Beauvais, Chauvelin à Dijon. Le second tour de scrutin

donna pour deuxième et troisième députés de Paris Delessert et Roy. Il fallut ensuite recourir au ballottage qui s'établit entre Bellart, Breton, Benjamin Constant, Gilbert de Voisins, Goupy, Lafayette, Manuel, Olivier, Pasquier et Casimir-Périer. Enfin ce Benjamin Constant, qu'on avait fait si terrible, succomba, et les noms de Goupy, Bellart, Breton, Pasquier et Casimir-Périer triomphèrent. Malgré quelques choix faits en haine de la Restauration, on peut dire que le Roi dut s'applaudir des élections et qu'elles nous promettaient une majorité imposante pour la session.

» Toutefois l'esprit qui s'était manifesté à leur occasion dans la capitale donnait lieu à d'amples et sérieuses réflexions. Les électeurs, formant toute la classe aisée des propriétaires ou artisans, s'étaient divisés par portions à peu près égales et celle qui avait opposé des candidats aux candidats ministériels les avaient tous choisis parmi les ennemis connus des Bourbons. Je vis avec surprise mes collègues s'ébahir comme si un grand secret venait de leur être tout à coup révélé, tant l'état de l'opinion leur était peu connu, tant ils avaient peu observé son progrès. Chargés de conduire le vaisseau, ils ne s'étaient pas plus aperçus qu'ils dérivaient qu'un pilote enfermé à fond de cale.

» Aussi la leçon fut-elle perdue, Decazes crut que tout le mal venait de ce qu'il n'était pas encore assez le maître, tandis que M. de Richelieu et Laîné commençaient à accuser la loi des élections et me reprochèrent de la leur avoir arrachée

» Au reste cette même opinion qui les effrayait, tant ils s'expliquaient si mal les véritables causes, se manifesta de nouveau sous leurs yeux dans le jugement de l'Épingle noire par la cour d'assises de Paris. Les accusés furent tous acquittés aux acclamations d'un public qui avait déjà applaudi avec transport leurs défenseurs, quand ils avaient insinué que cette conspiration était l'ouvrage de la police.

» Le fait est que si Decazes n'inventa pas ce prétendu complot, il mit une incroyable légèreté à le poursuivre. C'est une des fautes les plus funestes où il ait entraîné le ministère. De ce moment se propagea le préjugé qu'il ne pouvait y avoir d'autres complots que ceux inventés ou suggérés par les agents de la police; de ce moment les conspirateurs furent

plaints comme des victimes et ceux qui révélaient leurs desseins regardés comme les plus vils suppôts du pouvoir. L'Europe entière aurait le droit de citer Decazes à son tribunal pour lui demander compte de toutes les religions qu'il a laissé détruire. Depuis le commissaire de police jusqu'aux juges, depuis l'autorité du maire jusqu'au pouvoir royal, et jusqu'au Roi lui-même, il a tout avili et rendu le gouvernement presque impossible, en faisant tomber dans le même mépris tous ceux auxquels on obéit.

***

» Quoique ma santé continuât d'être toujours fort languissante, je m'occupais beaucoup de mon ministère; peut-être, même, me laissai-je trop aller à l'attrait qu'il avait pour moi, et lui donnai-je parfois des moments que j'aurais pu utilement employer aux affaires générales. Il me paraissait souvent bien tentant d'abandonner à Decazes le champ de l'intrigue et de l'ambition et de travailler sans bruit à doter la France de la seule espèce de marine qui lui convienne et à remplacer par des relations libres, mais bien profitables, la portion de tyrannie que nous exercions, avec le reste de l'Europe, sur le Nouveau Monde.

» La vie que je menais était à peu près celle-ci : je me levais au point du jour, et tout de suite après avoir avalé un bol de lait de chèvre, je courais faire le tour des Tuileries; je revenais m'habiller et, après avoir écrit quelques lettres dans ma chambre, je me rendais dans mon cabinet situé à l'autre bout du vaste édifice que j'habitais; je reprenais alors pour les examiner à loisir quelques affaires mises en réserve les jours précédents. Un peu avant le déjeuner, je montais chez mes filles, je m'informais de leur santé, de leurs petites études, et en sortant de table, c'est-à-dire vers onze heures, je rentrais dans mon cabinet. C'est alors que les chefs de division venaient travailler avec moi, que je recevais les personnes à qui j'avais promis des audiences; les pairs, les députés, les conseillers d'État, les membres du corps diplomatique et bien d'autres encore pouvaient à toute heure parvenir jusqu'à moi.

» C'est la partie la plus fastidieuse des fonctions publiques

que ces audiences à donner, ces visites à recevoir; elles énervent l'attention et l'esprit par l'ennui et la fatigue qui en sont inséparables, mais le vulgaire est tellement convaincu que les hommes en place ne voient rien de ce qu'on ne leur remet pas en mains propres, qu'il ne se lassera pas de leur dérober ainsi des moments précieux. D'ailleurs, il faut le dire, le gouvernement représentatif fait perdre plus de temps qu'aucun autre, il condamne les ministres à la popularité et les oblige à gagner leurs juges plus encore qu'à mériter le gain de leur procès. De là vient cette nécessité de se rendre accessible, agréable, même au prix de son temps et de ses plus grands devoirs; il faut, pour se maintenir au pouvoir, subjuguer ou séduire. Decazes, qui ne se sentait rien de ce qui subjugue, mais qui se croyait tout pour séduire, ne faisait que corrompre et l'on n'imagine pas la quantité de personnes qui traversaient son cabinet ou son salon dans les vingt-quatre heures.

» M. de Richelieu donnait à dîner et recevait le soir deux fois par semaine, ce qui était pour lui un véritable supplice. Chaque ministre avait son jour, j'avais pris le mardi. Decazes, qui pensait à tout, parce qu'il ne s'occupait sérieusement de rien, et qui se piquait de diriger ses collègues, s'avisa de me dire que, mes relations de famille et mes liaisons de société me mettant plus à portée qu'un autre de réunir la Cour et la noblesse dans mon salon, je devais m'en occuper d'une manière particulière. J'eus de la peine à ne pas lui rire au nez, en le voyant entrer dans les plus petits détails sur la façon dont je devais m'y prendre et la mesure que je devais garder; mais son infatuation me permit de le remercier tout à loisir, tant du département des ultras, comme il disait, dont il me faisait le ministre, que de ses instructions paternelles sans qu'il s'aperçût de mon persiflage.

***

» La nécessité où je suis de donner quelque suite à mes récits pourrait faire prendre le change sur la véritable situation de mon âme au temps dont il s'agit. Ce temps fut un des plus malheureux de ma vie. Ma nature est flexible mais point

mobile, elle est diverse quoique unitaire, c'est-à-dire que, susceptible de mille goûts différents, fruits de l'impressionnabilité la plus vive, tout vient pourtant se résoudre pour moi, dans un seul et même sentiment, l'amour. Il est tellement le principe ou la loi de mon existence, que, comme l'arbre exilé de son sol natal, sans lui mon âme ne produit plus rien.

» Je voudrais toutefois, pour me faire comprendre, trouver un autre mot que ce mot d'amour, à cause de l'usage que les hommes en ont fait; si le lecteur m'a bien connu, il sait que je ne puis vivre pour mon propre compte, que je ne sais valoir que ce que je peux consacrer; j'ai besoin surtout qu'à toute heure un harmonieux écho me répète, et que pas une pensée, profonde ou fugitive, ne s'élève dans mon âme sans qu'une autre âme, une autre intelligence ne s'y attache, ne la suive ou ne l'abandonne de la même ardeur ou du même caprice que moi. L'amour, c'est le bonheur des anges, c'est le concert des sphères de Platon, c'est ce qu'il y a de plus idéal et de plus réel, de plus haut et de plus commode, de plus grave et de plus délicieux.

» Une seule femme me l'avait fait connaître et m'avait intéressé à le définir; rien ne peut se comparer au vide de mon existence, au poids de mes journées, depuis que je l'avais perdue. Le commun des hommes, qui ne soupçonne ni ne pardonne qu'on ose ne pas lui ressembler, me croyait tout occupé de ce qu'il me voyait faire, et livré à l'ambition, parce qu'il est écrit qu'on n'est point ministre, si l'on n'est ambitieux. Au lieu de cela, je menais une vie à laquelle je ne me mêlais pas. Il me semblait que ce fût la vie d'un autre, dont je n'étais que le confident et le conseil. Le véritable moi ne regardait plus la terre que comme un lieu d'exil, où il n'aurait jamais que des tâches à remplir.

» Je savais à n'en pouvoir douter que A... était au désespoir; Lucas en revenant de Vichy me dit qu'elle était venue le trouver, pour se tordre de douleur en sa présence et s'adresser des reproches, qui ressemblaient à des remords. Il m'ajouta que sa santé, que son changement lui donnaient, comme médecin, de sérieuses inquiétudes. Il me sondait, je m'en aperçus et sa tentative m'irrita. Je repoussai cette main étrangère et profane qui osait soulever le voile dont je couvrais mes

blessures, et m'indignai de ce que A... ne savait pas renfermer en elle-même le secret de ses torts et de nos malheurs. Huit mois étaient écoulés; et plus je l'avais sue et plus je la savais malheureuse, plus je sentais qu'il ne nous restait qu'à pleurer, le reste de notre vie, ce que nous avions été l'un pour l'autre pendant quelques fugitifs instants. Qu'on n'appelle pas implacable ce que j'étais pour elle. En descendant dans mon cœur, je n'y trouvais ni violence, ni ressentiment; mais l'être idéal, la créature céleste, l'ange sur terre que j'avais aimé, s'était évanoui comme un songe et, à la place, je ne voyais qu'une faible femme usurper son nom.

» Depuis deux mois que A... était de retour à Paris, elle faisait des visites le matin à madame Molé dans l'espérance de m'y rencontrer. Une seule fois je n'avais pu l'éviter et, après quelques politesses échangées avec un trouble réciproque, je m'étais retiré. Elle m'écrivit plusieurs fois sous divers prétextes. La même force irrésistible l'entraînait, n'avait jamais cessé de l'entraîner vers moi. Elle mourait de chagrin et n'osait me le dire. Désespérant d'autant plus qu'elle me connaissait davantage, elle s'accusait d'avoir éteint sans retour cette exaltation ineffable et sans tache où je faisais consister l'amour. Devenue timide et tremblante, je la voyais sans cesse s'approcher du but, pour s'arrêter, glacée d'effroi. Enfin, elle se décida à m'écrire pour me redemander son portrait que j'avais toujours gardé; c'était, disait-elle, pour accomplir une promesse faite autrefois à sa belle-mère. Jamais elle n'avait fait encore une allusion aussi directe à notre rupture. Sa lettre semblait écrite du fond de la tombe et en larmes de sang. Je refusai le portrait sans y joindre un mot de reproche, ou de retour vers le passé, mais de l'accent d'un homme pour lequel tout était fini ici-bas.

» Il n'en fallait pas tant pour lui rendre une lueur d'espoir; si je gardais le portrait, refuserais-je une entrevue, une dernière entrevue? Elle me la demanda, non chez elle à cause de sa famille, mais quand il ferait nuit, sur le trottoir de la rue de Rivoli. Il s'éleva alors en moi une terrible lutte; à la fin la pitié l'emporta, du moins ce fut le seul sentiment que je m'avouasse, le seul auquel je reconnusse que j'avais cédé. Je consentis donc, en fermant les yeux sur les conséquences;

mais on était à la fin de décembre et, au lieu de la rue de Rivoli, je lui proposai mon cabinet où elle pourrait parvenir le dimanche sans être aperçue de qui que ce fût. Au jour et à l'heure indiqués, elle arriva la tête couverte d'un long voile et tomba sur le premier siège qui s'offrit, suffoquée par ses sanglots. Je me sentais aussi gagné par les larmes, mes genoux tremblaient sous moi, et, sans proférer une parole, je restais appuyé sur ma cheminée, le visage caché dans mes mains. Mon émotion croissait avec la sienne, je fis quelques pas vers elle. « A..., m'écriai-je, — Ah! répondit-elle, en se jetant à genoux, je ne demandais pas tant au ciel! Vous ne devez plus m'appeler ainsi, mais je me meurs et je mérite votre pitié. »

» Le courage me manque pour raconter en détails toute cette scène. On se doute bien que j'interrogeai A... sur le passé, je voulus connaître enfin ce qui l'avait arrachée de mes bras; elle hésita un peu, se recueillit, puis : « Vous allez tout savoir, me dit-elle, dussiez-vous me trouver encore plus indigne de vous que vous ne l'aviez cru. » — Ici, commence une succession, un enchaînement de fatalités dont on aura un jour l'explication, si je conduis ces mémoires jusqu'à leur terme. Chaque parole de A... y ouvrait une blessure et semblait y verser un nouveau poison, je la conjurai de s'arrêter, mais d'une voix bien plus attendrie qu'irritée, A... me laissait voir plus de passion, d'adoration qu'elle ne m'en avait jamais montré; au lieu d'un enfant et d'un ange, je trouvais en elle une femme tout entière mûrie et accomplie par la douleur. Hélas! pourquoi l'arrêter quand elle allait déchirer le voile qui couvrait encore ce passé si fatal, pourquoi l'empêcher de justifier ou du moins d'excuser son extrême jeunesse? Je voulus la ménager, le ciel le sait, je le fis par pitié pour elle; et il se trouva qu'au lieu de l'épargner, je l'accablai; rien dans ce moment ne m'eût coûté pour consoler celle qui avait tant souffert, mais il n'était pas en mon pouvoir de la rendre ce qu'elle n'était plus. Voilà ce qu'elle ne sut comprendre et si je commis une grande faute en ne la laissant pas m'ouvrir son âme, elle en commit une plus grande en acceptant, de la puissance du souvenir et de la pitié, ce qu'elle n'osait plus demander à l'amour.

» Lorsqu'elle fut partie et que je me trouvai vis-à-vis de moi-même, je me sentis plus misérable que je n'avais jamais été; l'idée que je m'étais faite jusqu'ici de moi me semblait évanouie avec celle de la femme que j'avais tant aimée; je venais de manquer à toute ma nature passionnée, exclusive et exaltée; je n'avais su ni oublier, ni me souvenir, ni faire jaillir de la justification ou des remords une source nouvelle, ni reconnaître qu'il y a des fautes ou des malheurs après lesquels l'enfer commence, c'est-à-dire après lesquels on n'espère plus. De son côté A... remporta une impression plus pénible encore. Le lendemain j'en reçus quelques lignes plus abattues, plus désolées que tout ce qu'elle m'avait écrit. L'hiver se passa ainsi; j'allais rarement dans le monde, mais quand j'y allais, A... se trouvait sur mes pas. Dans une promenade solitaire je la voyais de loin qui cherchait à m'apercevoir sans jamais m'approcher. Quelques occasions de nous retrouver seuls s'offrirent que je ne saisis point; mais au printemps, tous ceux qui habitaient l'hôtel de ... ayant été à la campagne, elle resta libre de me recevoir et j'allai de temps en temps y finir mes journées. Pour comprendre toute l'amertume de ces entrevues, il ne faut pas oublier que j'étais encore pour A... tout ce que j'avais été; j'étais plus encore, car ses fautes et ses douleurs lui avaient enseigné tout le prix des biens qui lui étaient échappés et elle ressentait un degré de passion dont l'expérience et le malheur rendent seuls capables; mais pour moi elle n'était plus que l'ombre de ma A..., le témoin de mon bonheur passé. Nous nous parlions comme si nous fussions sortis après dix ans du tombeau, ou que nous nous fussions retrouvés au séjour des âmes là où, peut-être, tout est si paisible parce qu'il n'y reste plus rien. Sa santé s'altérait de plus en plus et je la quittais quelquefois le cœur navré de son changement; ses traits si nobles et si purs, où naguère se retraçaient tant d'impressions variées, de sentiments divers, n'exprimaient plus que la résignation du désespoir. Madame de Broglie, sa meilleure amie, ne put résister une fois à son inquiétude et fut entraînée à m'en parler; je me suis bien souvent rappelé depuis ses mémorables et prophétiques paroles :

» — Soit qu'elle vive, soit qu'elle meure, me dit-elle, vous êtes

responsable de ce qu'elle deviendra. Il faut avoir vu comme moi ce qu'elle souffre depuis un an pour savoir ce que vous êtes pour elle! Je lui ai peut-être dit autrefois qu'elle était perdue si elle ne vous fuyait pas, je vous dis actuellement qu'elle est perdue si vous l'abandonnez. »

» Il faut avoir connu madame de Broglie et son angélique pureté pour comprendre toute la portée de ce langage et tout ce qu'il a dû me laisser de repentir.

» Mais une autre femme n'avait cessé aussi de me regretter, et, je dois le dire, de m'aimer, quoique le dépit, la colère, le vide affreux qui succède à l'amour, l'eussent précipitée dans d'autres engagements. Attentive à suivre le fil de ma destinée, elle crut le moment venu de chercher à me revoir. Dès le mois de décembre madame de X... était revenue à Paris; j'allais quelquefois chez elle, attiré que j'étais par une ancienne habitude et n'osant pour ainsi dire lui refuser cette faible réparation du mal que je lui avais fait. D'abord éloigné d'elle par les défauts de son caractère, j'avais fini par l'abandonner pour l'être que j'avais toujours cherché, le seul qui pût à jamais me fixer et me suffire. J'évitais avec grand soin de ne pas la trouver entourée, mais bientôt elle m'indiqua d'autres heures et me demanda même avec instance de me voir sans témoins; nous l'essayâmes, et ce fut pour elle une si pénible épreuve qu'il fallut y renoncer. Chaque fois que nous étions tête à tête, un sujet s'entamait qui faisait tellement couler ses larmes que, dans la crainte d'être surprise, elle me faisait signe de partir et courait se réfugier chez ses enfants. A Dieu ne plaise que A... ignorât ces visites, jamais, hélas! je ne l'ai trompée, mais que pouvait-elle craindre de plus que ce qui la faisait souffrir? Elle savait bien que l'amour tel qu'elle me l'avait inspiré ne se ressent pas pour deux créatures ici-bas, elle ne demandait qu'à mourir si je ne pouvais le lui rendre et ne pouvait ni se contrister ni devenir jalouse d'aucun autre sentiment.

» Vers la fin d'avril, elle m'annonça que son mari la pressait de se rendre auprès de lui. Tout en me le disant, elle cherchait avidement dans mes yeux si je ne ferais rien pour la retenir, puis, n'attendant pas ma réponse, elle se hâta de m'exposer toutes les raisons qu'elle pourrait donner pour ne pas partir

et me laissa en décider; je balançai quelque temps, et crus enfin qu'une absence apporterait plus de calme dans son âme ou laisserait dans la mienne un vide qui me ferait la retrouver ensuite avec plus de bonheur; nous convînmes du moyen d'entretenir une fréquente correspondance et qui nous présentât assez de sûreté pour nous y épancher librement. Parmi les nombreux individus auxquels elle avait fait tant de bien, il y avait une madame... [1] sur laquelle elle croyait pouvoir compter entièrement. Il fut arrêté que nous lui enverrions tous deux nos lettres et qu'elle nous les ferait ensuite parvenir sous une enveloppe dont l'adresse serait de son écriture. Tout étant ainsi réglé entre nous, nous nous dîmes un triste adieu que nos lèvres proférèrent à peine; rien ne donnera l'idée de la tristesse de ces adieux. A... partait le cœur brisé, humilié; elle se sentait, à vingt-deux ans, réunissant tous les dons que le ciel rassemblât jamais dans une femme, elle se voyait recherchée, entourée d'hommages qu'elle ne pouvait assez repousser, et l'homme, le seul homme qu'elle eût aimé, le seul qui pût la rendre heureuse semblait par sa faute perdu pour elle sans retour! Depuis un mois, sa santé devenait à vue d'œil plus languissante, un malaise indéfinissable ne la quittait pas; je me séparai d'elle la mort dans le cœur et me trouvant désormais le seu lcoupable.

» Madame de X... était aussi retournée à la campagne et je restai seul à Paris enchaîné aux affaires et plongé dans un découragement, un dégoût de l'existence, qui ne me laissait encore quelque énergie que pour remplir des devoirs.

COMTE MOLÉ

(A suivre.)

1. Supprimé.

MARE NOSTRUM[1]

IV

FREYA

Quand mourut sa mère, Ulysse fut indécis : allait-il continuer de naviguer ou bien changerait-il entièrement de manière de vivre? Ses cousins de Barcelone, marchands à l'esprit fort agile lorsqu'il s'agissait d'évaluer une fortune, supputaient ce que lui avaient laissé le notaire et son épouse, et, en y ajoutant l'héritage de Labarta et celui du docteur, arrivaient à peu près à un million de pesetas... Est-ce qu'un homme qui avait tant d'argent allait continuer à mener la vie d'un pauvre capitaine qui a besoin de sa solde pour entretenir sa famille?

Cinta ne dit pas un mot pour décider son mari. Fille de marin, elle avait accepté d'être l'épouse d'un marin. De plus, elle comprenait le mariage selon la tradition familiale : la femme maîtresse absolue de l'intérieur de la maison, mais s'en remettant, pour toutes autres affaires, à la volonté de son mari; elle ne concevait pas qu'une femme pût se permettre de blâmer les actes du chef de famille.

Ce fut Ulysse qui décida lui-même d'abandonner la vie de navigateur. Influencé par les suggestions de ses cousins, il suffit d'une petite dispute avec un des directeurs de la maison d'armement pour le déterminer à donner sa démission; ni les

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1923.

prières, ni les explications des autres associés ne purent le faire revenir sur sa décision.

Durant les premiers mois de son existence de terrien, l'immobilité des choses lui parut étrange et déplaisante. Il y avait dans le monde une stabilité, une rigidité qui lui étaient antipathiques. Il ressentit quelque chose de semblable à un commencement de mal de mer, en voyant que tous les objets demeuraient exactement où il les plaçait, sans se permettre le moindre mouvement, la moindre fantaisie dynamique.

Le matin, en entr'ouvrant les yeux, il éprouvait la douce sensation de n'avoir aucune responsabilité. Le sort de cette maison ne lui importait en rien. La vie de ceux qui dormaient aux autres étages, au-dessus et au-dessous de lui, n'était pas confiée à sa vigilance. Mais, au bout de peu de jours, il sentit que lui manquait une des plus grandes satisfactions de son existence : le pouvoir, le droit de commander. Deux servantes accouraient, l'air épouvanté, lorsqu'elles entendaient ses cris et ses coups de sonnette. C'était peu pour un homme qui avait commandé des douzaines de matelots dont l'aspect farouche répandait la terreur dans les ports.

Personne ne le consultait maintenant, alors qu'en mer tous imploraient ses conseils et, souvent même, venaient interrompre son sommeil. La maison demeurait fort bien debout sans qu'il la visitât journellement des caves à la toiture et sans qu'il inspectât toute chose jusqu'au plus petit des robinets.

Ulysse se sentait diminué, amoindri. Il songeait à Hercule qui, habillé en femme, fila la quenouille. L'amour de la famille l'avait fait renoncer à son existence active de mâle.

Seules, les attentions dont l'entourait continuellement son épouse, lui rendaient la situation supportable. Son rôle de père « terrien » n'était pas non plus, à vrai dire, pour lui déplaire; il s'occupait de son fils, qui se préparait à entrer au lycée; il repassait ses livres avec lui, et l'aidait à comprendre les textes.

Mais ces plaisirs durèrent aussi peu que les autres. Les réunions de famille, chez lui ou chez ses parents, les conversations avec les oncles, les cousins et les neveux sur les bénéfices et les affaires, ou sur les inconvénients de la tyrannie centraliste, tout cela l'exaspérait.

Il se rappelait avec regret sa vie de commandant de transatlantique : horizons incessamment renouvelés, foules cosmopolites. Il se voyait, sur le pont, entouré de groupes de jeunes filles élégantes qui lui demandaient d'organiser de nouveaux bals au cours de la semaine. Sur son passage surgissaient de blanches jupes tournoyantes, des voiles flottant comme des nuages de couleur; les rires fusaient et les mots volaient, si légers, si musicaux qu'on les eût dit chantés.

Durant les soirs étouffants des tropiques, il lui suffisait de donner un ordre pour secouer la lourde torpeur des choses et des êtres : « Qu'on fasse monter les musiciens et qu'on serve des rafraîchissements! » Et, quelques minutes après, les couples tournoyaient sur toute la largeur du pont, les bouches souriaient, et, dans les yeux, passaient les flammes brillantes de l'illusion et du désir.

Derrière le capitaine s'élevaient des chœurs élogieux. Les matrones le trouvaient très distingué : « On voit, disaient-elles, que c'est quelqu'un de *bien!* » Les domestiques et les hommes d'équipage exagéraient à plaisir sa richesse et sa science. Des jeunes filles, qui partaient pour l'Europe, l'imagination bourrée de rêves romanesques, éprouvèrent une vive déception en apprenant que leur héros était marié et avait un fils. Les dames seules, étendues sur une chaise longue, un livre à la main, donnaient de petits coups à leurs jupes lorsqu'elles l'apercevaient : elles voulaient cacher leurs jambes, mais si grande était leur précipitation qu'elles ne parvenaient qu'à les découvrir davantage. Enfin, fixant sur lui un regard profond, elles entamaient la conversation, toujours de la même façon :

— Comment, si jeune, avez-vous pu parvenir au grade de capitaine?

Ah! Misère! Lui qui avait passé plusieurs années à sillonner l'Atlantique, à vivre au milieu d'un monde riche, joyeux, parfumé, à opposer parfois une réserve prudente aux caprices féminins, pour les satisfaire d'ailleurs en d'autres circonstances, avec toute la discrétion qui convient à un marin, il se voyait, en fin de compte, réduit à la simple admiration de la vulgaire tribu des Blanes!

Tous les matins, dès le réveil, ses goûts se trouvaient

contrariés. Son habitation lui semblait sans personnalité. Il n'y avait rien de lui dans cette demeure où les servantes faisaient régner une minutieuse propreté en même temps qu'une absence complète de logique : à chaque instant, les objets étaient changés de place. Quel regret de songer à la petite cabine où tout était si heureusement disposé, où rien n'échappait à la vue! Là, il n'était angle saillant ou rentrant dont Ulysse n'eût une connaissance inconsciente, auquel il ne se fût parfaitement adapté. Ainsi la chair d'un mollusque épouse toutes les sinuosités de sa coquille.

Une coquille, en effet, une carapace qui le suivait dans ses voyages d'un bout à l'autre des océans, s'échauffant aux hautes températures des tropiques, se calfeutrant comme une cabane esquimaude à l'approche des mers froides : voilà ce qu'était devenu pour Ulysse sa cabine.

Elle lui inspirait l'amour qu'inspire au moine sa cellule; mais cette cellule errait de par le monde. Le capitaine pouvait avoir passé la nuit sur la passerelle au milieu de la tempête, il pouvait être descendu à terre dans les ports les plus divers, quand il rentrait chez lui, rien n'avait changé d'aspect : ni les livres immobiles sur la table, ni les habits pendus aux portemanteaux, ni les photographies fixées aux parois. Le spectacle des mers et des terres changeait; la température, la position des astres changeaient; les passagers s'emmitouflaient dans des manteaux d'hiver pour se vêtir de blanc huit jours plus tard et chercher dans le ciel les étoiles d'un hémisphère nouveau; la cabine, elle, demeurait toujours pareille : on eût dit un fragment de planète solitaire, où les variations de ce monde n'avaient point d'effet.

Le matin, quand Ulysse se réveillait, il se voyait enveloppé d'une douce lumière verdâtre, tout comme s'il eût dormi au fond d'un lac enchanté. Sur la blancheur du plancher et des draps, le soleil dessinait un réseau d'or mouvant dont les mailles ondoyaient incessamment. C'était le reflet de l'eau invisible. Lorsque le navire était à l'ancre dans un port, entraient par le hublot les grincements des grues, les cris des portefaix, les conversations de ceux qui passaient en chaloupe auprès du transatlantique. En haute mer, c'était le silence paisible et sonore de l'infini qui remplissait la cabine. Venant peut-

être de l'autre extrémité de la planète, ayant, durant des milliers de lieues, glissé sur les déserts salés sans frôler un seul germe de corruption, un souffle d'air d'une pureté absolue coulait dans la gorge de Ferragut comme un vin léger, mousseux et enivrant. Cette gorgée de vie dilatait sa robuste poitrine; ses yeux clignotaient devant l'éblouissant azur de l'horizon.

De sa maison, ce qu'il apercevait, dès son réveil, c'était un édifice catalan, riche et monstrueux, tout semblable aux palais que les médiums dessinent durant leur sommeil hypnotique, un amalgame de fleurs persanes, de colonnes gothiques, de troncs d'arbres, de quadrupèdes, de reptiles, de mollusques et de feuilles en ciment.

Du haut des balcons, les tapis qu'on secouait répandaient leur poussière; le palais-chimère accaparait avec une insolence de nouveau riche tout le ciel et tout le soleil qui étaient dus à Ferragut.

Un soir, celui-ci remplit ses parents de surprise en leur annonçant qu'il allait reprendre la mer. A cette déclaration Cinta n'opposa qu'un silence douloureux : on eût dit qu'elle la pressentait depuis longtemps. C'était inévitable, fatal : il n'y avait qu'à s'incliner.

— Je veux commander encore un vaisseau, — expliqua Ulysse, — un vaisseau qui m'appartienne. Je ne connaîtrai plus ainsi qu'une seule obligation, celle de payer les impôts supportés par les armateurs. Je puis me permettre ce luxe. Mon navire sera une sorte d'immense yacht qui voyagera à mon goût et à ma convenance, et me vaudra en même temps de copieux bénéfices. Peut-être mon fils parviendra-t-il à être directeur d'une compagnie maritime et, avec le temps, à grouper autour de ce premier vapeur une flotte énorme.

Deux mois plus tard, il écrivait d'Angleterre qu'il venait d'acheter le *Fingal*, vapeur courrier de trois mille tonneaux qui faisait le service deux fois par semaine entre Londres et un port de l'Écosse.

Ulysse se montrait enthousiasmé du bon marché de son acquisition. Le *Fingal* avait été la propriété d'un capitaine écossais qui, en dépit d'une longue maladie, n'avait jamais voulu abandonner son commandement et était mort à bord

de son navire. Ses héritiers, gens de terre ferme, lassés d'une longue attente, ne songeaient qu'à se débarrasser du vaisseau à quelque prix que ce fût.

L'équipage que constitua Ferragut ne fut composé que d'amis ou de compagnons. Pour second, il prit un officier qui avait débuté sur les barques de pêche. Il était du même pays que les grands-parents d'Ulysse et conservait un souvenir respectueux et admiratif du *Docteur*. Il avait connu Ferragut quand celui-ci était encore un gamin et allait pêcher avec son oncle. A cette époque, Toni était déjà matelot sur un petit caboteur : cette différence d'âge lui avait permis de tutoyer Ulysse.

Lorsqu'il passa sous les ordres de celui-ci, il voulut rompre avec cette habitude, mais le capitaine n'y consentit pas. Toni et lui étaient peut-être des parents éloignés. Durant de longs siècles, tous les habitants de la Marina avaient mené la même vie isolée, partagé les mêmes périls.

L'équipage, depuis le premier mécanicien jusqu'aux derniers matelots, témoignait au capitaine la même respectueuse familiarité. Les uns étaient du même pays que lui, les autres avaient longuement navigué sous ses ordres.

Ulysse connut comme armateur une infinité de préoccupations qu'il n'avait pas soupçonnées auparavant. Il ne fut plus libre de s'abandonner exclusivement à son amour romantique pour la mer et ses aventures; il dut se préoccuper de la consommation du charbon et de son prix, et de la concurrence enragée qui faisait baisser les frets.

Le *Fingal*, que son nouveau propriétaire avait nommé : le *Mare Nostrum*, en mémoire du Docteur, était en somme une acquisition douteuse en dépit de son bas prix. En vrai marin, Ulysse s'était enthousiasmé en voyant sa proue haute et effilée, bien faite pour affronter les plus mauvaises mers, sa sveltesse de vaisseau rapide, ses machines puissantes à l'excès pour un vapeur de transport, en somme tout ce qui avait permis au navire de servir de courrier pendant plusieurs années. Mais le vapeur dévorait trop de combustible pour pouvoir être employé au transport des marchandises dans des conditions rémunératrices. Le capitaine, durant les traversées, ne pensait plus qu'à la consommation des chau-

dières. Il lui semblait toujours que le *Mare Nostrum* marchait avec une vitesse excessive.

— Réduisez la vitesse! — criait-il à son premier mécanicien par le tube acoustique.

Mais, en dépit de cette précaution et de beaucoup d'autres, la dépense de combustible était énorme, eu égard au tonnage transporté. Le navire absorbait tous les bénéfices. Sa vitesse était insignifiante comparée à celle d'un transatlantique, mais elle était absurde par rapport à celle des vapeurs marchands de fort tonnage qui, n'ayant que de petites machines, pouvaient transporter à très bas prix les cargaisons qu'ils allaient chercher de tous côtés.

Esclave de la supériorité de son navire et en lutte continuelle avec elle, Ferragut fit tous ses efforts pour continuer à naviguer sans grandes pertes. Toutes les eaux de la planète virent le *Mare Nostrum*. Grâce à lui, le pavillon espagnol flotta dans des ports qui ne l'avaient jamais vu.

Mais ces voyages qui, auparavant, avaient enthousiasmé Ferragut, finirent par le décevoir. Une fois les frais payés et après avoir vécu avec une farouche économie, à peine restait-il quelque chose pour l'armateur. A chaque traversée les navires de transport étaient plus nombreux et le fret à plus bas prix.

Au cours d'une de ces expéditions infructueuses, alors que Ferragut se sentait plus découragé que jamais, une nouvelle inespérée vint changer la situation. Le *Mare Nostrum*, chargé de maïs d'Argentine et de ballots de luzerne sèche, venait d'aborder à Ténériffe. Toni rentrait du bureau du port où il avait été faire légaliser les papiers du navire.

— La guerre! — lança-t-il, dès qu'il fut à bord.

Ulysse, qui se promenait sur le pont, accueillit cette nouvelle avec indifférence. « La guerre? Quelle guerre était-ce? » Mais en apprenant que l'Allemagne et l'Autriche avaient ouvert les hostilités contre la France et la Russie, et que l'Angleterre venait d'intervenir pour défendre la Belgique, le capitaine se mit à supputer les conséquences politiques de cette conflagration. Il ne songeait pas à autre chose.

Toni, moins désintéressé, parla de l'avenir du navire.

— Finie, la misère! Trois shillings pour une tonne trans-

portée d'un hémisphère à l'autre! Voilà des prix qu'on ne reverra plus et qui ne nous sembleront plus bientôt que de honteux souvenirs!

Plus besoin, maintenant, de quémander du fret de port en port comme si l'on demandait l'aumône! On allait prendre de l'importance et se voir solliciter par ces négociants naguère si dédaigneux. Le *Mare Nostrum* vaudrait son pesant d'or.

Ces prédictions, qui laissaient Ferragut incrédule, ne tardèrent pas à se réaliser. Les bateaux devinrent plus rares sur les routes de l'Océan. Certains, par crainte des croiseurs ennemis, se réfugiaient dans les ports neutres les plus proches. La plupart étaient mobilisés par leurs gouvernements pour les énormes transports de matériel qu'exige la guerre moderne. Les corsaires allemands augmentaient, par leurs prises, la panique de la marine marchande.

Le prix du fret sauta de trois shillings la tonne à cinquante, passa bientôt à soixante-dix et, en peu de jours, atteignit cent. Il ne pourrait monter plus haut, selon le capitaine Ferragut.

— Il montera encore, — affirmait le second avec allégresse. — Nous verrons la tonne à cent cinquante, à deux cents!... Nous allons devenir riches!

Et Toni employait le pluriel en parlant de cette richesse future, sans qu'il lui vînt un moment à l'esprit de demander à son capitaine un centime de plus que les quarante-cinq douros constituant sa solde mensuelle. La fortune de Ferragut, le destin du navire, il les considérait comme siens; quant à lui, il s'estimait heureux s'il ne manquait jamais de tabac et s'il pouvait envoyer tout l'argent qu'il touchait à sa femme et à ses fils qui vivaient là-bas, à la Marina.

Son ambition était celle de tous les marins modestes : acheter un morceau de terre et devenir cultivateur dans sa vieillesse. Les pilotes basques rêvaient de prés et de pommiers, d'une chaumière sur une cime, d'un troupeau de vaches. Lui songeait à une vigne sur le coteau, une maison blanche avec une treille à l'ombre de laquelle il fumerait sa pipe, pendant que toute sa famille, fils et neveux, étendrait les raisins secs sur les claies d'osier.

De stature déliée et fine, Toni avait la peau bronzée des Médi-

terranéens. Le vent salin, plus que les ans, avait tanné sa face et y avait creusé de profondes rides. La barbe, courte et dure, couvrait les sillons et les tertres de sa peau. Il y avait du poil dans ses oreilles, du poil dans ses narines larges et retroussées, promptes à frémir dans les moments de colère ou d'admiration. Mais cette laideur était atténuée par l'éclat des yeux : ils étaient petits, de couleur vert olive; leur expression, très douce, allait jusqu'à la résignation des bons chiens lorsque les idées de Toni déchaînaient les sarcasmes du capitaine.

Toni était un « homme à idées ». Ferragut ne lui en connaissait que quatre ou cinq, mais dures, cristallisées, immuables, semblables à ces mollusques qui, collés à la roche, finissent par se changer en petites masses pierreuses. Il les avait acquises, au cours de vingt-cinq années de cabotage méditerranéen, en lisant tous les journaux, pour la plupart d'un radicalisme lyrique, qui lui tombaient sous la main dans les ports.

Quand, après une longue absence, il entrait dans un port de l'Amérique du Sud, il ne manquait pas d'admirer les rapides progrès que savent accomplir les peuples jeunes : digues énormes construites en un an, rues interminables qui n'existaient pas lors du précédent voyage, parcs touffus et élégants établis sur d'anciennes lagunes desséchées.

— C'est naturel, — affirmait-il rondement. — C'est pour quelque chose qu'ils sont en république!

Entrait-il dans les ports espagnols, il suffisait de la moindre contrariété (petite difficulté surgie en amarrant le navire, discussion avec les employés de la douane, espace insuffisant pour opérer convenablement le déchargement) pour qu'il déclarât avec un sourire amer :

— Malheureux pays! Voilà l'œuvre du trône et de l'autel!

En recevant à Ténériffe la nouvelle de la guerre, il résuma toutes ses doctrines en une formule triomphalement laconique :

— Il y a trop de rois en Europe! Ah! Si tous les peuples étaient en république...! Cette calamité devait arriver fatalement!

Ferragut n'osa pas cette fois se moquer de son second...

Tous les gens du *Mare Nostrum* se montraient enthousiasmés par la nouvelle tournure que prenaient les affaires.

Les matelots, taciturnes auparavant, comme s'ils pressentaient que leur capitaine se ruinerait ou tout ou moins se lasserait de ces infructueux voyages, travaillaient maintenant avec une véritable allégresse.

L'abondance régnait à l'avant du navire, où se trouvaient la cuisine et le logement des matelots, domaine dont la souveraineté était reconnue sans conteste à l'oncle Caragol. Le vieillard, que l'on surnommait *Caracol*, était une autre vieille connaissance de Ferragut : il faisait la cuisine du bord. Bien qu'il n'osât pas tutoyer le capitaine comme en d'autres temps, ses intonations donnaient à entendre que, mentalement, il continuait à user de cette familiarité. Il avait connu Ulysse à l'époque où celui-ci fuyait les cours de l'Université pour aller ramer dans le port. A ce moment, Caragol lui-même venait, par suite du mauvais état de ses yeux, de renoncer à la navigation de cabotage pour descendre au rang de simple pêcheur. Sa gravité et sa corpulence avaient quelque chose de sacerdotal. C'était le méditerranéen obèse; tête petite, cou épais et triple menton; mais à la poupe de sa barque de pêche, il avait l'air d'un patricien romain installé sur le trône de sa trirème.

Son talent culinaire était sujet à des éclipses quand le riz ne figurait pas comme thème principal de ses compositions. Il avait par contre une connaissance parfaite de tous les partis qu'on peut tirer de cet aliment.

L'huile était pour lui une denrée aussi précieuse que le riz. Dans les temps de misère, quand le capitaine faisait des efforts pour obtenir de nouvelles économies, Caragol soumettait à une surveillance toute spéciale le grand huilier de sa cuisine. Il soupçonnait les marmitons et les mousses de se fourrer de l'huile sur les cheveux en guise de pommade. Toute tête qui passait à sa portée, il l'emprisonnait dans ses bras puis il inclinait son nez au-dessus d'elle. Le plus vague parfum d'huile allumait sa colère. « Ah! voleur! » et il laissait tomber sa patte énorme, molle et pesante, qui ressemblait à un gantelet d'escrime.

Dans les ports, en dépit de la faiblesse de ses yeux, il reconnaissait immédiatement la nationalité des navires qui déchargeaient leur cargaison de chaque côté du *Mare Nostrum*.

Ses narines humaient l'air avec tristesse : « Rien! » C'étaient des bateaux insipides, des bateaux du Nord qui font leur cuisine au beurre; peut-être des bateaux protestants!

D'autres fois, il avançait lentement le long du bord comme s'il suivait une piste; et on le voyait enfin se planter en face du navire voisin et aspirer son riche parfum : « Holà, frères! » Impossible de s'y tromper. C'étaient des Espagnols, ou tout au moins des Marseillais, des Génois ou des Napolitains, de toute façon des compatriotes qui ne changeaient rien à leur régime alimentaire quelle que fût la latitude. Aussitôt on entamait des conversations en cet idiome méditerranéen, mélange d'espagnol, de portugais et d'italien, qu'ont inventé les peuples hybrides des côtes de l'Afrique depuis l'Égypte jusqu'au Maroc. Parfois on s'envoyait à titre de présents, comme font les tribus qui se rencontrent, des fruits de la lointaine patrie. Mais il arrivait aussi que se déclarât une hostilité soudaine et, sans savoir pourquoi, on se tendait le poing et l'on se lançait des insultes où la Vierge et son saint Fils étaient invoqués tous les deux mots.

Alors l'oncle Caragol, âme religieuse, de retourner à sa cuisine, en observant un silence hautain... Toni, le second, se moquait de ses enthousiasmes dévots. Les hommes de l'avant, matériels et gloutons, l'écoutaient au contraire avec déférence, car il était celui qui distribue le vin et les meilleures portions. Le vieux leur parlait du Christ du Grao, dont l'image occupait la place d'honneur dans la cuisine, et tous écoutaient, comme s'ils eussent entendu ce récit pour la première fois, l'histoire de la sainte image, apportée par un navire qui s'était évanoui en fumée après avoir déposé son chargement miraculeux. En ces temps-là, le Grao n'était encore qu'un groupe de cabanes éloigné des murailles de Valence et exposé aux incursions des pirates maures. Pendant plusieurs années, le jour de la fête, Caragol, pieds nus, avait porté l'image sacrée.

Maintenant d'autres marins jouissaient de cet honneur, et lui, Caragol, vieux et presque aveugle, attendait parmi les spectateurs de la procession pour se lancer sur l'énorme relique et frotter ses vêtements sur la charpente qui la supportait.

Tout ce qu'il portait sur lui était sanctifié par ce contact. A vrai dire ce n'était pas grand'chose, car le cuisinier circu-

lait en tenue fort légère sur le navire, en homme que les préoccupations humaines n'atteignent pas. Il avait pour tout vêtement une chemise aux pans toujours flottants et des pantalons de coton gris sale ou de flanelle jaune, suivant les escales. Le col de sa chemise était ouvert en tout temps, laissant voir une broussaille de poils blancs. Un chapeau de palme couvrait sa tête, même quand il travaillait au milieu de ses casseroles.

La piété du brave homme s'étendait à tous les hôtes de la mer et il aimait aussi à raconter aux matelots maintes miraculeuses histoires où dauphins et poissons jouaient un rôle fort édifiant. Parfois la brise soulevait la chemise du narrateur, découvrant son abdomen.

— Oncle Caragol! Elle va s'échapper! — observait une voix moqueuse.

Le saint homme souriait avec le calme séraphique de celui qui n'a plus rien à faire avec les vanités de la vie.

— Laissez-la tranquille. Elle ne s'envolera pas.

Et il commençait le récit d'un nouveau miracle.

Ferragut établissait un rapport entre les exaltations du cuisinier et la légèreté du linge qu'il portait, quel que fût le temps. En lui brûlait une inextinguible flamme. Les jours de brume, l'oncle apportait sur le pont des bols de boisson fumante: c'était ce qu'il appelait des *calentets*. Rien de meilleur pour les hommes qui devaient, immobiles et vigilants, passer de longues heures au milieu des intempéries. C'était du café, mêlé de rhum; mais les proportions étaient inégales et l'alcool l'emportait nettement sur le liquide noir. Toni buvait rapidement tous les bols offerts. Le capitaine les repoussait, demandant du café pur et Caragol se chargeait de boire tous les *calentets* dédaignés par le capitaine, sans préjudice des autres breuvages qu'il s'offrait à lui-même dans le mystère de sa cuisine. Les jours de chaleur, il confectionnait dans des vases énormes des *refresquets*. Ces rafraîchissements étaient composés moitié d'eau, moitié de rhum, le tout sur un épais lit de sucre; mélange qui faisait passer Caragol, avec une rapidité foudroyante, de la sérénité vulgaire à l'ivresse angélique.

Le capitaine le gourmandait en voyant ses yeux enflammés

et rougis. Il allait se rendre aveugle... Mais lui ne se troublait pas devant la menace. Il fallait bien qu'il célébrât à sa façon la prospérité du navire. Et ce qui l'intéressait dans cette prospérité, c'était de pouvoir user largement de l'huile et du rhum, sans avoir à craindre les réprimandes au moment des comptes. Christ du Grao, si la guerre pouvait durer toujours!

Le *Mare Nostrum* alla trois fois d'Amérique du Sud en Europe. La dernière de ces traversées prit fin à Naples où le vapeur débarqua du blé et des cuirs. Mais, à l'entrée du port, une collision avec un navire-hôpital anglais qui partait pour les Dardanelles endommagea sa poupe et rompit une des pales de son hélice.

Toni rugit d'impatience en apprenant qu'on allait être condamné à un mois d'oisiveté. L'Italie n'était pas encore intervenue dans la guerre, mais ses préparatifs défensifs accaparaient toutes les industries navales. Impossible de terminer plus rapidement la réparation. Ferragut calcula la perte que représentait pour lui cette attente. Des cargaisons de grande valeur l'attendaient à Marseille et à Barcelone... Néanmoins pour se tranquilliser lui-même et pour apaiser son second, il répétait souvent :

— L'Angleterre nous indemnisera... Les Anglais sont généreux.

Et, pour endormir son impatience, il descendait chaque jour à terre, visitait les monuments et les musées de la ville, errait dans les quartiers populaires.

Mais, au bout de peu de temps, il se sentit fatigué de Naples et de son tumulte. Aussi, un matin, prit-il le train et, après avoir contourné le Vésuve et traversé des villages roses entourés de vignes, descendit-il à la station de Pompéi.

Dans cette solitude funéraire, surgit aussitôt, de tous les hôtels et restaurants voisins, une nuée de guides. Ils se lamentaient de la guerre, qui avait interrompu les excursions des touristes. Ferragut était peut-être le seul qui viendrait de toute la journée. « Signore, à n'importe quel prix! » Mais le marin continua d'avancer. Bien souvent, en songeant à Pompéi, il avait formé le dessein d'y retourner seul, afin de recevoir une impression directe de la vie antique.

Lors de sa première visite — dix-sept ans plus tôt — il était officier en second sur un voilier catalan qui était venu faire escale à Naples. Profitant du tarif réduit du dimanche, il s'était rendu dans la ville morte et l'avait entièrement visitée... mais en compagnie d'un groupe de voyageurs toujours occupés à se bousculer pour mieux entendre le guide.

Cette fois la solitude était aussi complète que le marin l'avait souhaitée. On n'entendait dans la cité morte que le bruissement d'ailes des insectes et le glissement des reptiles invisibles sous le lierre...

A la porte d'Herculanum, le gardien du petit musée le laissa examiner en paix les moulages des cadavres séculaires : Pompéiens de plâtre prolongeant à jamais un geste de terreur interrompu par la mort. L'homme ne quitta même pas son siège pour venir ennuyer Ulysse de ses explications; à peine leva-t-il les yeux de son journal. Il était absorbé par les nouvelles de Rome, les intrigues des diplomates allemands, et l'idée que l'Italie pouvait entrer en guerre.

Bientôt, dans les rues solitaires, ces préoccupations de l'heure présente vinrent rejoindre le marin. Ses pas résonnaient longuement comme s'il eût marché dans les souterrains d'une nécropole. Quand il s'arrêtait, le silence renaissait : « Un silence de deux mille ans ! » pensait Ferragut. Mais dans ce silence ancien s'élevaient les échos lointains d'une âpre discussion. C'étaient les gardiens et les employés des fouilles qui, installés sur les ruines vingt fois séculaires, gesticulaient et s'insultaient, les uns transportés d'enthousiasme patriotique, les autres seulement préoccupés des horreurs de la guerre. Ferragut, le plan à la main, passa devant ces groupes sans que personne se levât pour le guider. Pendant deux heures, il put se croire un habitant de l'antique Pompéi, resté seul dans la cité pendant une fête célébrée en l'honneur des dieux champêtres. Son regard allait jusqu'au bout des rues droites sans rencontrer quoi que ce fût qui lui rappelât le présent.

Fatigué de son excursion à travers la cité morte, Ferragut s'assit sur un banc de pierre au milieu des ruines d'un temple. Il regardait le plan posé sur ses genoux et savourait les noms dont on avait décoré les constructions les plus intéressantes

en s'inspirant des mosaïques ou des peintures qu'elles contenaient : villa de Diomède, du Faune, du Mur Noir.

Un bruit de pas lui fit lever la tête. Deux dames passaient, précédées par un guide. De taille assez grande, elles marchaient avec assurance. Toutes deux avaient le visage caché par une voilette; un autre voile, plus grand, croisé sur les épaules, tombait sur les bras, comme une écharpe. Ferragut devina qu'elles étaient d'âge fort différent. L'une d'elles, passablement corpulente, posait sur le sol avec une certaine autorité des pieds volumineux que des souliers à talons bas chaussaient à l'aise. L'autre, plus grande et plus svelte, la plus jeune manifestement, avançait par petits sauts, en se redressant avec une grâce un peu affectée sur ses hauts talons...

Une demi-heure plus tard, Ulysse abandonna son banc, les yeux fatigués par l'immobilité sévère des ruines. Dans la rue des Thermes, il revint visiter la maison du Poète tragique; puis il admira celle de Pansa, la plus grande et la plus luxueuse de la cité. Ce Pansa avait été, indubitablement, le plus magnifique des habitants de Pompéi. Sa demeure occupait tout un îlot. Le « Xystos », jardin situé derrière la maison, avait été replanté de cyprès, de lauriers et de carrés de roses.

En suivant le mur extérieur de ce jardin, Ferragut rencontra les deux dames. Elles contemplaient les fleurs à travers les barreaux d'une porte. La plus jeune, qui parlait anglais, exprimait son admiration pour des roses pourpres disposées autour du piédestal d'un vieux faune.

Ulysse ressentit un irrésistible désir de se montrer intrépide et galant. Il voulut intéresser les deux étrangères par un hommage théâtral, attirer leur attention par un de ces gestes élégants et audacieux qui hantent les Espagnols en voyage. En homme habitué à grimper sur les mâts, Ulysse franchit d'un saut le mur du jardin. Les deux dames poussèrent un cri de surprise; elles semblaient assister à un spectacle inouï. La plus âgée paraissait particulièrement suffoquée. Sans doute vivait-elle d'ordinaire dans un pays discipliné, où toutes les défenses étaient strictement respectées. Aussi fit-elle mine d'abord de s'enfuir, craignant de passer pour la complice de

cet inconnu. La plus jeune souriait; en voyant reparaître le capitaine, elle faillit battre des mains, comme pour célébrer un téméraire exploit gymnastique.

Le marin les croyait anglaises, aussi fut-ce en anglais qu'il leur adressa la parole en leur tendant les deux roses qu'il tenait à la main. C'étaient des fleurs bien ordinaires, mais les murs millénaires, le voisinage de la maison que Pansa avait fait construire au temps des premiers Césars leur donnaient autant de prix que si elles avaient eu deux mille ans.

Ferragut offrit la plus grande et la plus fraîche à la jeune femme. Celle-ci accepta en souriant : elle semblait trouver ce choix fort naturel. Sa compagne ne fit pas plus de difficultés, mais témoigna son impatience de s'éloigner de cet insensé. « Merci! Merci! » et elle poussa l'autre qui souriait encore. Elles partirent précipitamment et disparurent à l'angle d'une rue...

Ulysse déjeuna au restaurant Diomède et courut à la station : le train était sur le point de partir. En montant en wagon, le capitaine crut voir les voiles des deux dames disparaître derrière une portière qui se fermait.

Il descendit à Salerne qu'il désirait visiter avant de se rendre à Paestum. A la gare, il aperçut de nouveau les deux étrangères : elles s'éloignaient dans une voiture de louage. Il les rencontra plusieurs fois avant la fin de la journée : dans les petites villes, les voyageurs exercent les uns sur les autres une attraction réciproque. Ils se croisèrent sur le port que menacent de ruiner les bancs de sable mouvant, ils se virent dans les jardins proches de la mer, auprès du monument de Pisicane, le romantique duc de Saint-Jean, un précurseur de Garibaldi, mort en pleine jeunesse pour la liberté de l'Italie.

Le soir, nouvelle rencontre : ils logeaient dans le même hôtel. Au restaurant, leurs tables se trouvaient toutes proches. Ferragut, après avoir adressé à ses voisines un salut qu'on lui rendit froidement, put contempler les deux dames, qui parlaient peu et à voix basse, craignant qu'il n'entendît leur conversation.

Le visage de la plus âgée, son ennemie, était tel qu'il se l'était imaginé en dépit des voiles dont il l'avait vu jusqu'alors enveloppé. Peut-être, en d'autres temps, avait-elle troublé

la tranquillité des hommes, mais maintenant elle pouvait continuer sans inconvénient ses gestes hostiles ou hautains : le capitaine ne songeait pas à s'en attrister.

Elle devait avoir plus de quarante ans. La gymnastique et une hygiène salutaire avaient conservé à son corps une certaine fraîcheur. Mais, au-dessous de la peau blanche de son visage, s'était glissée une nuée de taches de rousseur. Dans ses cheveux roux, étaient savamment disposées des mèches postiches. Retirés ses lorgnons de myope, ses yeux apparaissaient opaques et paisibles comme des yeux de ruminants. Mais, aperçus au travers des verres cerclés d'or, ils semblaient aigus et perçants : rien, des personnes ou des choses, ne devait leur échapper. Parfois leur expression orgueilleuse et glaciale savait éloigner, repousser, faire le vide autour d'elle, et l'on songeait au cercle que trace une épée.

La jeune était d'aspect plus engageant. Ferragut ne la voyait que de trois quarts. Mais, du coin des yeux, elle lui semblait sourire et agréer son admiration.

En femme qui ne craint point les indiscrétions de sa coiffure, elle laissait paraître au-dessous de son chapeau quelques mèches rebelles. Ses cheveux étaient d'un blond doux et cendré, d'une nuance discrète contrastant avec le reste de sa personne. Les yeux noirs, grands, ouverts en forme d'amande, étaient d'une danseuse orientale; d'habiles retouches les allongeaient encore, accusant la séduisante opposition avec l'or éteint de sa chevelure.

La peau apparaissait dans toute sa blancheur quand la jeune femme découvrait ses bras, ou lorsque s'entr'ouvrait son corsage; mais sur le visage était fixé une sorte de masque rose, hâle du soleil et de la mer. Un triangle écarlate se dessinait sur la douce courbe de la gorge, marquant l'échancrure du vêtement. Sur cette chair brunie, un rang de perles alignait ses gouttes de lumière. Les lèvres de pourpre, dessinant un sourire audacieux et tranquille, laissaient briller le reflet nacré des dents.

Ferragut, tout en la regardant, revivait son passé sans pouvoir y trouver une seule femme à qui celle-là pût être comparée. Pourtant certaines dames aperçues sur le transatlantique qu'il commandait avaient bien cette élégante distinc-

tion... Mais il n'avait fait que les apercevoir, et puis, ces souvenirs étaient si lointains!...

Une fois de plus, leurs regards se croisèrent et, soudain, Ferragut crut ressentir un coup au cœur : « Mais cette femme, je la connais! Où l'ai-je vue? Je n'en sais plus rien, mais je suis sûr de la connaître. » En vain, pour préciser ces souvenirs, concentra-t-il toute sa pensée... Le plus étrange fut que, par une mystérieuse perception, il eut la certitude que la jeune femme, en même temps que lui, avait fait la même découverte. Elle aussi l'avait reconnu, et s'efforçait visiblement de retrouver son nom, de rassembler des souvenirs. Elle tournait fréquemment les yeux vers lui, et son sourire s'était fait plus confiant et plus spontané, comme s'il eût été adressé à un vieil ami...

Ils se rencontrèrent de nouveau le lendemain matin, à la gare de Salerne, dans un compartiment de première classe Sans doute se rendaient-ils au même endroit. Ferragut salua; la dame hostile daigna répondre, puis lança sur sa compagne un regard interrogateur. Le marin devina que, pendant la nuit, elles avaient parlé de lui, tandis que lui-même cherchait inutilement à rassembler ses souvenirs.

Il ne sut pas exactement comment s'engagea la conversation. Le fait est que, soudain, il se mit à parler à la jeune femme en anglais, comme il avait fait le matin précédent. Elle, avec l'audace de ceux qui désirent mettre fin à une situation équivoque, lui demanda s'il était marin. Sur sa réponse affirmative, elle lui demanda encore s'il était Espagnol.

— Oui, Espagnol.

La réponse de Ferragut fut suivie d'un regard de triomphe de la jeune femme à sa compagne. Celle-ci parut se dépouiller de toute défiance et abandonna soudain sa réserve hostile. Et, pour la première fois, elle sourit au capitaine, de sa bouche rose-bleu, de ses joues poudrées de jaune, de son lorgnon brillant.

Cependant la jeune femme parlait et parlait, heureuse de montrer la puissance extraordinaire de sa mémoire.

Elle avait voyagé dans le monde entier, et n'avait oublié aucun des pays qu'elle avait vus; elle pouvait dire le nom des quatre-vingts grands hôtels où logent ceux qui font le tour

du monde. Si elle rencontrait un ancien compagnon de voyage, elle le reconnaissait immédiatement, aussi courte qu'eût été l'entrevue, et bien souvent elle se rappelait son nom. Cette fois pourtant elle semblait hésiter.

— Vous vous appelez... le capitaine... Vous vous appelez...

Et soudain elle sourit.

— Vous vous appelez, — dit-elle avec assurance, — le capitaine Ulysse Ferragut.

Elle savoura, dans un long et joyeux silence, l'étonnement du marin. Puis elle donna de nouvelles explications. Elle avait fait le voyage de Buenos-Ayres à Barcelone sur un transatlantique commandé par lui.

— Il y a six ans de cela, ajouta-t-elle. Non : cela fait sept.

Ferragut, qui avait été le premier à soupçonner une rencontre antérieure, n'arrivait pas à se souvenir : il avait vu défiler tant de passagères! Pourtant, il crut nécessaire de mentir par galanterie, et affirma qu'il se souvenait d'elle.

— Non, capitaine. Vous ne pouvez vous souvenir de moi. J'étais avec mon mari, et vous ne m'avez jamais regardée. Toutes vos attentions, durant ce voyage, ont été consacrées à une veuve brésilienne, très belle d'ailleurs.

Elle dit cela en espagnol, un espagnol suave, chantant qu'on devinait appris en Amérique, et auquel un accent étranger communiquait un certain charme enfantin. Puis elle ajouta avec coquetterie :

— Je vous connais, capitaine! Toujours le même! Le geste de la rose de Pompéi fut très bien! Il fut digne de vous.

Se voyant oubliée, incapable d'ailleurs de suivre une conversation tenue en espagnol, la grave dame au lorgnon prit la parole.

— Oh! l'Espagne! — dit-elle en anglais. — Terre de « caballeros! » Cervantes! Lope! Le Cid!

Et elle levait au ciel des yeux remplis d'admiration. Elle s'arrêta, cherchant autre chose. Soudain, elle empoigna le bras du marin et lui cria avec énergie, comme si elle venait de faire une découverte :

— Calderon de la Barca!

Ferragut salua :

— Oui, madame.

La jeune femme, après cela, crut nécessaire de présenter sa compagne.

— La doctoresse Fedelmann... Une savante en philosophie et en littérature.

Ferragut, après avoir serré la grosse main de la doctoresse, se lança dans un interrogatoire indiscret.

— Madame est Allemande? — demanda-t-il à la jeune femme en espagnol.

Derrière le lorgnon d'or, on parut deviner la question, et un regard inquiet fut lancé à la jeune femme.

— Non, — dit celle-ci. — Mon amie est Russe; ou, pour mieux dire, Polonaise.

— Et vous aussi, vous êtes Polonaise? — continua le marin.

— Non, moi, je suis Italienne.

En dépit de l'assurance avec laquelle cela fut dit, Ferragut eut la tentation de crier « Mensonge! » Mais il resta coi, et, en voyant les yeux noirs fixés audacieusement sur lui, commença même à douter... Peut-être disait-elle la vérité.

De quelques mots échangés par les deux dames, Ulysse déduisit qu'elles vivaient auparavant à Rome, qu'il y avait peu de temps qu'elles étaient à Naples, et que leur séjour n'y était peut-être pas volontaire. La jeune femme connaissait le pays, et sa compagne profitait de ce voyage forcé pour visiter cette contrée que tant de fois elle avait admirée dans les livres.

Tous les trois descendirent à la station de Battipaglia pour prendre le train de Paestum. L'attente devant être un peu longue, le marin invita les deux dames à entrer au restaurant. C'était une baraque de bois, qui sentait la résine et le vin.

Ce logis évoqua dans la mémoire de Ferragut et de la jeune femme le souvenir des maisons improvisées dans le déserts de l'Amérique du Sud, et, de nouveau, ils se mirent à parler de leur voyage sur l'Océan. Cette fois, elle consentit à satisfaire la curiosité du capitaine.

— Mon mari était professeur; il s'occupait de sciences naturelles. Pendant un an, nous avons fait des voyages d'étude en Patagonie.

Et elle entreprit de décrire les expéditions auxquelles elle avait pris part dans la Cordillère des Andes.

Le marin l'écoutait distraitement; il suivait une idée qui piquait sa curiosité.

— Et comment vous appelez-vous? — dit-il soudain.

Les deux femmes rirent de cette question, si imprévue qu'elle leur sembla comique.

— Je me nomme Freya. C'est un nom de Wagner. Il signifie la Terre, et, en même temps, la Liberté... Est-ce que vous aimez Wagner?

Et, sans attendre la réponse, elle ajouta en espagnol, avec son accent créole :

— Appelez-moi, si vous voulez, la « petite veuve ». Le pauvre docteur est mort peu après notre retour en Europe.

Ils durent courir tous les trois vers le train de Paestum qui était sur le point de partir.

Le paysage changea des deux côtés de la voie. On traversait maintenant des terrains marécageux. Dans des molles prairies erraient et ruminaient des troupeaux de buffles, rudes animaux qui paraissaient taillés à coups de hache.

Descendus à Paestum, les trois voyageurs se dirigèrent vers les ruines. Ils franchirent la porte de la Sirène, reste de l'enceinte de la cité, et suivirent un chemin, le long duquel courait un mur fait de fragments de pierres antiques et de colonnes. Soudain apparurent les restes magnifiques de la ville morte, les temples aux harmonieuses proportions.

Il y en avait trois, et leurs colonnes dressées semblaient des mâts de navires échoués dans la verdure. La doctoresse, le guide en main, les désignait avec une autorité magistrale : celui de Neptune, celui de Cérès, et celui qui, sans motif aucun, est nommé la Basilique.

Leur grandeur, leur solidité, leur élégance faisaient oublier les édifices de Rome. Seule Athènes pouvait comparer les monuments de son Acropole à ces temples du plus sévère style dorique. Celui de Neptune élevait ses hautes et épaisses colonnes, aussi serrées que les arbres d'une pépinière : troncs de pierre énormes qui soutenaient encore le haut entablement, la corniche saillante et les frontons triangulaires des deux façades. La pierre avait cette couleur rougeâtre qu'elle revêt

dans les pays sereins, où le soleil la dore librement, sans que la sombre patine de la pluie vienne détruire son œuvre.

A la suite d'un vieux gardien, ils montèrent les degrés, faits de blocs azurés, du temple de Neptune. Entre les quatre files de colonnes, se trouvait le véritable sanctuaire, la *cella*. Les pas des visiteurs sur les dalles éveillèrent tout un monde animal, qui faisait sa sieste au soleil.

Les habitants actuels de la cité, lézards énormes, dont de noires verrues parsemaient le dos verdâtre, coururent de tous côtés. Dans leur fuite aveugle, ils heurtèrent les pieds des visiteurs. La doctoresse relevait ses jupes pour éviter leur contact, et dissimulait sa peur en lançant des éclats de rire nerveux.

Soudain Freya poussa un cri et montra du doigt la base de l'antique autel. Une couleuvre, couleur d'ébène, au dos moucheté de taches rouges, déroulait ses anneaux sur les pierres avec une lenteur solennelle. Le marin leva sa canne, mais avant d'avoir pu la lancer, il sentit son bras immobilisé par deux mains nerveuses. Freya se pressait contre lui, le visage pâli, les yeux soudain craintifs et suppliants.

— Non, capitaine! Laissez-la!

Ulysse frémit au contact de ce corps féminin. Un souffle doucement parfumé effleurait son visage. Pour son plaisir, il serait demeuré longtemps ainsi. Mais Freya se dégagea et s'avança vers le reptile en l'appelant doucement et en tendant les mains, comme si elle eût voulu caresser un animai domestique. La queue noire du serpent achevait de glisser et de disparaître entre deux dalles. La doctoresse, qui avait fui au bas des degrés devant cette apparition, appela Freya à plusieurs reprises et l'obligea à descendre.

Le geste agressif du capitaine avait déterminé chez Freya une nerveuse rancune. Elle croyait connaître ce reptile. C'était sans aucun doute, la divinité du temple mort, qui avait changé de forme, pour vivre dans les ruines. Cette couleuvre devait avoir vingt siècles. Par la faute de Ferragut, Freya n'avait pu la prendre dans ses mains... Elle lui aurait parlé... Elle avait l'habitude de converser avec les serpents...

Ulysse était sur le point de formuler assez rudement ses doutes sur l'équilibre mental de sa compagne, quand la doctoresse l'interrompit.

Elle contemplait une prairie couverte d'acanthes et de fougères, où vibrait la chanson des cigales : cette sauvage végétation lui faisait évoquer le souvenir des roses de Paestum, chantées par les poètes de l'antique Rome. Elle cita même quelques vers latins, et les traduisit, afin que ses auditeurs n'ignorassent point que les rosiers de cette terre fleurissaient deux fois l'an.

Ils errèrent deux heures à l'intérieur de l'enceinte, virent les restes de ses rues, les ruines de l'amphithéâtre, la Porte Dorée, qui donne accès à une voie flanquée de tombeaux. Par la Porte de la Mer, ils montèrent sur les murailles, remparts de blocs calcaires, restés encore debout sur une longueur de cinq kilomètres. La mer, qui, vue des basses terres, semblait une étroite bande d'azur, apparut alors immense et lumineuse; une mer déserte, sans un panache de fumée, sans une voile, domaine incontesté des mouettes.

La doctoresse marchait en avant, consultant les pages de son guide. Derrière elle, Ulysse, attiré par le souvenir d'une impression récente, se rapprochait de Freya.

Il considérait comme une entreprise facile la conquête de cette femme capricieuse, aux allures indépendantes. « Chose faite, capitaine! » Les rapides triomphes qu'il avait remportés dans ses voyages ne lui permettaient aucun doute. Il lui suffisait de voir le sourire de la veuve, ses yeux passionnés, l'expression de malicieuse coquetterie avec laquelle elle répondait à ses galantes insinuations. « Courage, loup de mer! » Il lui prit une main, tandis qu'elle parlait de la beauté de la mer déserte, et la main s'abandonna sans protestation entre ses doigts caressants. La doctoresse était loin; et lui, poussant un hypocrite soupir, entoura de son autre bras la taille de Freya, et pencha son visage sur sa gorge, comme s'il eût voulut embrasser ses perles.

En dépit de sa vigueur, il se sentit repoussé d'un geste violent. Délivrée de son étreinte, Freya, à deux pas de lui, le regardait avec des yeux hostiles qu'il ne lui avait pas vus jusqu'alors.

— Pas d'enfantillages, capitaine! Avec moi, c'est inutile... Vous perdez votre temps.

Et elle n'ajouta pas un mot. Sa froideur et son mutisme

pendant le reste de la promenade firent comprendre au marin jusqu'à quel point il s'était trompé. En vain chercha-t-il à se maintenir à côté de la jeune femme; elle manœuvrait si bien que la doctoresse se trouvait toujours entre eux.

De retour à la gare, ils se réfugièrent, pour fuir le soleil, dans un petit salon aux divans de velours poussiéreux. Pour se distraire en attendant le train, Freya tira de son sac une cigarette à bout doré, et la fumée opiacée du tabac égyptien s'éleva en volutes légères au milieu des coulées de soleil que filtraient les volets clos.

Ferragut, qui était sorti pour s'informer de l'heure d'arrivée du train, s'arrêta, près de la porte, surpris par l'animation avec laquelle les deux dames s'entretenaient... en allemand. En apercevant le marin, elles se mirent, instantanément, à parler anglais.

Désireux de se mêler à la conversation, le capitaine demanda à Freya combien de langues elle connaissait.

— Très peu : huit seulement. La doctoresse en connaît peut-être vingt. Elle sait les langues de peuples qui n'existent plus depuis bien des siècles.

Et la jeune femme dit ces mots avec gravité, comme si elle eût à jamais perdu ce sourire de femme facile qui avait abusé Ferragut.

Dans le train, elle s'humanisa pourtant jusqu'à perdre son air offensé. Ils allaient se séparer bientôt. Quant à la doctoresse, elle paraissait de plus en plus inabordable au fur et à mesure que l'on se rapprochait de Salerne. On la sentait gagnée par cette froideur que se témoignent soudain des compagnons d'un jour, quand approche l'heure de se quitter à jamais.

Les paroles tombaient tristement, comme des fragments de glace, sans éveiller d'écho dans leur chute. A chaque tour de roue, l'imposante dame était plus réservée et plus silencieuse. Elle avait tout dit : elle devait rester à Salerne avec sa compagne, pour faire une excursion en voiture le long du golfe. Puis elles iraient à Amalfi, et se logeraient pour la nuit à Ravello, cité médiévale où Wagner avait passé les derniers mois de sa vie, avant de mourir en Vénétie. Puis, passant de l'autre côté du golfe de Naples, elles s'arrêteraient à Sorrente; peut-être iraient-elles à Capri.

Ulysse fut sur le point de dire que c'était aussi son itinéraire, mais il eut peur de la doctoresse. Freya parut deviner sa tristesse, et voulut le consoler.

— C'est un voyage court. Trois jours seulement. Bientôt, nous serons à Naples.

A Salerne, les adieux furent brefs. La doctoresse s'abstint de dire à Ulysse où elles habitaient. Pour elle, leur amitié prenait fin en cet instant.

— Nous nous reverrons sans doute, — dit-elle laconiquement. — Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

La jeune femme avait été plus explicite, et avait indiqué l'hôtel de la rive de Santa Lucia où elle était logée.

Debout sur le marchepied du wagon, Ulysse les vit s'éloigner; Freya, avant de disparaître, se retourna pour envoyer à Ferragut un pâle sourire. Puis elle leva sa main gauche et le menaça de son index, comme s'il eût été un enfant rebelle et audacieux.

En se voyant seul dans ce compartiment, qui emportait vers Naples le souvenir et le parfum de l'absente, Ulysse se sentit profondément découragé, sa vie lui semblait brusquement privée de tout soutien.

Son arrivée sur le *Mare Nostrum* fut terrifiante. Il fut capricieux et intraitable; il se plaignit de Toni et des deux autres officiers parce qu'ils ne hâtaient pas assez les réparations du navire. Puis, aussitôt après, il déclara qu'il ne fallait pas se presser, afin que le travail fût plus sérieusement fait.

Aussi, au bout de deux jours, les gens du bord respirèrent-ils plus librement en apprenant que le capitaine partait s'installer à terre. Le navire était dans un endroit incommode, proche de celui où l'on déchargeait le charbon. On avait soulevé l'arrière hors de l'eau pour permettre la réparation de l'hélice. Les ouvriers remplaçaient les tôles défectueuses, et c'était un bruit de marteaux insupportable.

Puisqu'il fallait attendre plus d'un mois, mieux valait, pour Ferragut, aller se loger dans un hôtel... Il envoya donc ses bagages à l'*Albergo Partenope*, sur le quai de Santa Lucia. C'était l'hôtel que lui avait désigné Freya.

Se défaire d'un billet de cinq lire — avance sur le prix dont

il paierait certains renseignements — fut le premier soin de Ferragut quand il s'installa dans une chambre haute, d'où il apercevait, dans l'encadrement de la fenêtre, la courbe d'azur du golfe. Le valet de chambre, brun et moustachu, l'écouta attentivement, avec une complaisance d'entremetteur; enfin les précisions de Ferragut lui permirent de comprendre de qui il s'agissait. La dame était la *signora* Talberg. Elle était en voyage, mais elle allait revenir d'un moment à l'autre.

Deux jours plus tard le valet de chambre apprit à Ulysse que la *signora* Talberg venait de s'installer dans son appartement. Le marin se sentit aussitôt envahir par une immens inquiétude. Que dirait Freya, en le trouvant installé dans son hôtel?

Lorsque l'heure du déjeuner fut annoncée, Ulysse descendit à la salle à manger. Il gagna sa table en dévisageant inutilement les hôtes qui l'avaient devancé. Sans doute Freya arriverait-elle en retard : elle venait de rentrer et devait faire un peu de toilette.

Il déjeuna mal, les yeux fixés sur une porte à grands vitraux beprésentant des barques, des poissons et des mouettes. Les bouchées s'arrêtaient dans sa gorge chaque fois que s'ouvraient les battants polychromes... Il prit lentement son café : elle ne vint pas.

Ayant regagné son appartement, il envoya aux nouvelles le valet moustachu. La *signora* n'avait pas déjeuné à l'hôtel; la *signora* était sortie pendant qu'il était dans la salle à manger. Sûrement, on la verrait le soir.

Pendant le dîner, il éprouva les mêmes inquiétudes, croyant voir apparaître Freya, chaque fois qu'une vague silhouette féminine se dessinait de l'autre côté des vitraux.

Il se promena un long moment dans le vestibule, en mâchant rageusement son cigare. Enfin il se décida à aborder le portier dont la tête brune et rusée apparaissait, derrière un pupitre, au-dessus de revers bleus brodés de clefs d'or. L'homme voyait tout, comprenait tout, mais paraissait toujours dormir.

L'approche d'Ulysse le fit lever d'un saut : on eût dit qu'il avait entendu le froissement d'un billet de banque. Les ren-

seignements furent précis : « La *signora* Talberg mange rarement à l'hôtel. Elle a des amis qui occupent un appartement meublé dans le quartier de Chiaia. Elle passe presque toutes ses journées avec eux. Parfois même, elle ne rentre pas pour la nuit. » Et l'homme se rassit, gardant serré entre ses doigts le billet dont il avait deviné la venue.

Après une mauvaise nuit. Ulysse se leva, résolu à attendre Freya dans l'entrée de l'hôtel. Il prit son déjeuner du matin, sur un guéridon, dans le vestibule, et commença la lecture des journaux; mais il dut bientôt gagner la porte, chassé par la poussière que soulevaient les garçons en balayant et en secouant les tapis.

S'engageant dans la longue *via Partenope*, Ulysse suivit la terrasse qui donne sur la mer; il feignait de s'intéresser à tout ce qu'il rencontrait, mais ne perdait pas de vue l'entrée de l'hôtel.

Il s'arrêta devant les boutiques des marchands d'huîtres, regarda, un à un, les canots automobiles, les barques de pêche, les goélettes de cabotage, les voiliers de course, mouillés dans le petit port de l'île de l'Œuf, s'immobilisa devant les vagues paisibles qui peignaient leurs franges d'écume sur les roches de la digue, tandis que les pêcheurs braquaient, au-dessus d'elles, leurs cannes à pêche.

Soudain, il vit Freya, qui suivait l'avenue du côté des maisons. Elle le reconnut à son tour, et s'arrêta aussitôt à l'entrée d'une rue, ne sachant si elle continuerait sa route, ou si elle fuirait vers l'intérieur de Naples. Enfin, elle passa du côté de la mer et s'avança vers Ferragut avec un sourire tranquille. De loin, elle le saluait déjà comme un ami dont la présence ne saurait étonner.

Cette assurance déconcerta le capitaine. Ils se serrèrent la main. Elle lui demanda tranquillement ce qu'il faisait là à regarder les flots. Les réparations de son navire avançaient-elles?

— Mais avouez que ma présence vous a étonnée, — dit Ferragut un peu irrité par ce calme. — Reconnaissez que vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ici.

Freya sourit de nouveau avec une expression de douce pitié.

— Il est naturel que je vous rencontre ici. Vous êtes dans votre quartier, en vue de votre hôtel.

Pour jouir de la surprise du capitaine, elle marqua un long silence. Puis, elle ajouta :

— J'ai vu votre nom, hier, en consultant la liste des voyageurs. C'est mon habitude. J'aime à savoir quels sont mes voisins.

— Et c'est pour cela que vous n'êtes pas descendue dans la salle à manger?

Ulysse formula cette question en espérant qu'elle y répondrait négativement. Elle ne pouvait faire autrement, ne fût-ce que par politesse.

— Oui, c'est pour cela, — répondit simplement Freya. — J'ai deviné que vous m'attendiez, que vous cherchiez une rencontre, et je n'ai pas voulu entrer dans la salle à manger. Je vous avertis que j'agirai toujours de même.

Ulysse poussa un « ah! » d'étonnement. Aucune femme ne lui avait parlé avec tant de franchise.

— Votre présence ici m'a d'autant moins étonnée, — continua-t-elle, — que je la prévoyais. Je connais les innocentes ruses des hommes... Avant de sortir, j'ai suivi vos allées et venues de la fenêtre de ma chambre.

Ferragut la regardait avec surprise et découragement.

— J'aurais pu m'échapper par n'importe quelle rue transversale pendant que vous me tourniez le dos. Je vous ai vu avant que vous ne m'eussiez aperçue. Mais je n'aime pas à prolonger les situations fausses. Il vaut mieux se dire toute la vérité. Et c'est pour cela que je suis venue à votre rencontre.

Instinctivement, elle tourna la tête vers l'hôtel. Le portier était sur le seuil, affectant de contempler la mer. Sans aucun doute, il les regardait.

— Venez, — dit Freya. — Accompagnez-moi un peu; nous causerons, puis vous me quitterez... Peut-être nous séparerons-nous plus amis qu'auparavant.

Ils suivirent en silence la via Partenope, et parvinrent aux jardins de la rive de Chiaia. L'hôtel était hors de vue. Ferragut aurait désiré reprendre la conversation, mais il ne savait trop comment l'engager. Il craignait de paraître ridicule. Cette femme le remplissait de crainte.

Il se rendit compte, en la contemplant, des profondes transformations qu'avait subies sa toilette. Freya ne portait plus le tailleur sombre dont il l'avait vue revêtue lors de leur première rencontre. Elle avait une robe de soie, bleue et blanche, et, sur les épaules, une riche fourrure. Le sac à main noir qui l'accompagnait dans son voyage avait été remplacé par une bourse d'or d'une extrême richesse. Elle portait aux oreilles deux grosses émeraudes carrées, et aux doigts, une demi-douzaine de brillants qui se renvoyaient, de facette en facette la lumière du soleil. On apercevait son collier de perles par l'échancrure de son décolleté. C'était le faste de l'artiste riche, qui porte tous les bijoux qu'elle possède; de la femme passionnée de joyaux, qui ne peut vivre sans leur contact et s'en pare dès le saut du lit, sans se soucier de l'heure ni des règles du bon goût.

Mais Ferragut ne pouvait distinguer ce que ce luxe avait de déplacé. Tout, en elle, lui paraissait admirable.

Sans savoir comment, il se mit à parler. Lui-même s'étonna d'entendre sa voix; il répétait toujours la même chose avec des mots différents. Ses pensées étaient incohérentes, mais toutes se groupaient autour d'une affirmation incessamment répétée : il aimait, il aimait intensément Freya.

Celle-ci poursuivait sa marche en silence. Une expression de pitié se lisait dans ses yeux et sur ses lèvres. Il plaisait à son orgueil de femme de contempler cet homme fort, balbutiant avec une confusion enfantine. En même temps, elle s'impatientait de la monotonie de ses paroles.

— Ne continuez pas, capitaine, — interrompit-elle enfin. — Je devine tout ce qu'il vous reste à dire, et j'ai entendu maintes fois ce que vous m'avez dit : « Vous ne dormez pas, vous ne mangez pas, vous ne vivez pas; et cela par ma faute ». Votre existence est impossible si je ne vous aime pas. Quelques phrases de plus, et vous me menacerez de vous tirer un coup de revolver si je ne suis pas à vous... Air connu! Tous disent la même chose. Il n'y a pas d'êtres plus dépourvus d'originalité que les hommes quand ils désirent quelque chose...

Ils étaient dans une allée de la promenade. A travers les palmiers et les magnolias, on voyait, d'un côté, le golfe lumineux, et de l'autre, les édifices somptueux de la rive de

Chiaia. Des gamins dépenaillés coururent autour d'eux, se poursuivant...

— Eh bien donc, loup de mer amoureux, — continua Freya, — ne dormez pas, ne mangez pas, tuez-vous si c'est votre caprice; mais moi, je ne puis vous aimer, je ne vous aimerai jamais. Perdez tout espoir. La vie n'est pas un divertissement, et j'ai d'autres préoccupations plus graves qui absorbent tout mon temps.

En dépit du rire badin dont elle accompagnait ces paroles, Ferragut sentit une volonté très ferme.

— Alors, — dit-il avec découragement, — tout sera inutile? Même si je faisais les plus grands sacrifices? Même si je vous prouvais que je vous aime comme on n'a jamais aimé?

— Tout sera inutile, — répondit-elle franchement, sans cesser de sourire.

Ils étaient arrivés auprès d'un petit temple : colonnes blanches et coupole qu'une grille entourait. Le buste de Virgile se dressait au centre : une tête énorme, d'une beauté un peu féminine. Freya s'arrêta.

— Ici, et pas plus loin, — ordonna-t-elle. Vous allez poursuivre votre chemin. Quant à moi, je regagne Chiaia. Mais, avant de nous séparer comme de bons amis, vous allez me donner votre parole de ne pas me suivre, de ne pas m'importuner de vos prétentions amoureuses, de ne plus vous mêler à ma vie.

Ulysse ne répondit pas. Il baissait la tête avec abattement. A sa déception, se joignait la douleur de l'orgueil blessé. Lui qui croyait pouvoir tirer tant d'avantage d'un premier tête-à-tête!

Freya eut pitié de sa tristesse.

— Ne soyez pas enfant... Cela passera. Pensez à vos affaires, pensez à votre famille, qui vous attend là-bas, en Espagne... Et puis, le monde est rempli de femmes. Je ne suis pas la seule...

Mais Ferragut l'interrompit. Si, elle était la seule... la seule! Et il le dit avec une conviction qui, de nouveau, la fit sourire de pitié.

La ténacité de cet homme commençait à l'irriter.

— Capitaine, je vous connais bien. Vous êtes un égoïste, comme tous les hommes. Votre navire est retenu au port

par une avarie; vous devez rester un mois à terre; vous rencontrez en voyage une femme qui commet la sottise de se rappeler qu'elle vous a connu en d'autres temps; et vous vous dites : « Magnifique occasion de tromper l'ennui de l'attente! » Si je vous croyais, si je me rendais à vos désirs, dans quelques semaines, une fois le navire prêt, le héros de mon amour, le paladin de mes rêves, prendrait la mer, et me lancerait en guise d'ultime salut : « Adieu, imbécile! »

Ulysse protesta avec énergie. Non; il désirait que son navire ne fût jamais réparé; il calculait avec angoisse les jours qui passaient. Si c'était nécessaire, il renoncerait au *Mare Nostrum* et demeurerait pour toujours à Naples.

— Et qu'ai-je à faire à Naples? — interrompit Freya. — Je suis ici un oiseau de passage, comme vous. Suivez votre route, requin ivre d'amour, et laissez-moi suivre la mienne. Figurez-vous que nous sommes deux barques qui se rencontrent par mer calme, se font des signaux, échangent des saluts, se souhaitent bonne chance, et ensuite se séparent peut-être pour ne plus jamais se revoir.

Ferragut secoua la tête négativement. Cela ne pouvait pas être. Il ne se résignait pas à la perdre de vue pour toujours.

— Vous m'êtes sympathique, capitaine, — continua Freya, — et pourtant, je finirai par vous haïr. M'entendez-vous, argonaute insupportable? Je vous détesterai parce que vous n'agissez pas en ami, parce que vous ne savez parler que d'une seule et même chose, parce que vous êtes un personnage de roman, un latin, très intéressant peut-être pour d'autres femmes, mais pour moi intolérable.

Son visage se contracta avec une expression de mépris et de pitié.

— Ah! les Latins! Tous les mêmes : Espagnols, Italiens, Français! Tous sont nés pour la même chose. A peine ont-ils rencontré une femme désirable, qu'ils croient manquer à tous leurs devoirs s'ils ne lui demandent pas son amour et ce qui s'ensuit... Un homme et une femme ne peuvent-ils être simplement amis? Ne pourriez-vous pas être un très bon camarade, et me traiter comme un compagnon?

Ferragut protesta énergiquement. Non, il ne pourrait pas. Il l'aimait, et après s'être vu repousser avec tant de

cruauté, son amour irait en augmentant. Il en était sûr.

La voix de Freya trembla et devint cinglante. Ses yeux eurent une lueur malsaine. Elle regarda son compagnon comme un ennemi dont elle eût souhaité la mort.

— Eh bien donc, sachez-le. J'abhorre les hommes : je les abhorre parce que je les connais. Je voudrais leur mort à tous!... Vous, peut-être, vous excepterais-je... Avec toutes vos arrogances de matamore, vous êtes un ingénu, un simple. Je vous crois capable de débiter à une femme toutes sortes de mensonges, mais vous commencez par y croire vous-même... Mais les autres, ah! les autres... Comme je les hais!

Elle regarda le palais de l'Aquarium, dont la blancheur apparaissait entre les fûts des arbres.

— Je voudrais être, — continua-t-elle, pensive, — un de ces animaux marins qui dévorent leurs semblables et détruisent tout ce qui les entoure.

Ulysse se demanda s'il était amoureux d'une folle. Son inquiétude, ses yeux étonnés et interrogateurs parurent rendre à Freya sa sérénité.

— Adieu, Ferragut. Ne me faites pas parler davantage. Vous finiriez par douter de ma raison... Maintenant vous le savez : nous sommes amis; amis et rien de plus. Il est inutile de penser à autre chose. Ne me suivez pas. Nous nous reverrons... Je vous chercherai... Adieu! Adieu!

Et, bien que Ferragut se sentît tenté de la suivre, il resta immobile. Elle s'éloignait d'un pas agile, comme si elle eût voulu fuir les paroles qu'elle avait prononcées devant le petit temple du poète.

V

L'AQUARIUM DE NAPLES

En dépit de sa promesse, Freya ne fit rien pour rencontrer de nouveau le marin. « Nous nous verrons... Je vous chercherai... » Mais c'était Ferragut qui venait rôder aux alentours de l'hôtel, dans l'espoir d'une rencontre.

— Quelle folle j'ai été l'autre matin! Qu'avez-vous pensé de moi? — dit-elle la première fois qu'ils se trouvèrent en face l'un de l'autre.

Leur conversation se déroulait invariablement entre la via Partenope et le monument de Virgile; mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle se renouvelât chaque jour. La plupart du temps, Ulysse passait ses matinées à faire le guet en face des marchands d'huîtres, tandis que les musiciens essaimaient leurs airs de mandoline et leurs chansons devant les fenêtres fermées de l'hôtel.

L'impatience ramenait enfin Ulysse jusqu'à son hôtel : là il recourait aux lumières du portier. Celui-ci, animé par l'espérance d'un nouveau billet, faisait retentir le téléphone et interrogeait les garçons des étages supérieurs. Puis, avec un sourire triste et obséquieux, comme si ses propres paroles l'eussent lui-même navré : « La *signora* n'est pas là, déclarait-il. La *signora* a passé la nuit hors de l'hôtel. » Et Ferragut partait furieux.

Parfois il allait voir où en étaient les réparations de son navire : excellent prétexte pour décharger sur autrui le poids de sa mauvaise humeur. D'autres fois encore, il se dirigeait vers le jardin de la côte de Chiaia, en suivant cette même route qu'il avait faite aux côtés de Freya. A tout moment il espérait la voir apparaître...

Lorsque, après une longue attente, il était sur le point de désespérer, une dernière illusion lui faisait tourner les yeux vers le blanc palais de l'Aquarium. Freya lui en avait parlé. Souvent elle y restait des heures entières à contempler la vie des êtres marins....

Ferragut clignait des yeux lorsque, brusquement, il passait du jardin, écrasé de soleil, dans la pénombre des galeries humides.

Il s'engageait au milieu de deux files de bassins verticaux, à l'intérieur desquelles on pouvait voir par un verre épais. Les deux murs clairs qui recevaient les rayons du soleil par le haut, diffusaient une lumière verdâtre. Les visiteurs, voyaient se répandre sur leur visage une couleur livide : ils paraissaient marcher dans un défilé sous-marin. On distinguait à peine l'eau dans les bassins. Derrière les glaces, il ne semblait y avoir qu'une atmosphère merveilleuse, une ambiance de songe où montaient et descendaient des êtres de couleurs. Les bulles que faisait naître leur respira-

tion révélaient seules la présence du liquide. Dans la partie supérieure de ces cages aquatiques, l'atmosphère lumineuse tremblait sous un jet de poussière transparente. C'était de l'eau de mer, refoulée avec de l'air, qui venait renouveler le milieu indispensable à l'existence des hôtes de l'Aquarium.

Quand le capitaine avait fini de visiter les différentes galeries, sans avoir vu autre chose que quelques rares promeneurs et, derrière les vitres lumineuses, des animaux marins, il ressentait un profond désappointement. Encore une journée perdue!

— Elle ne viendra pas!...

Le soir, ses pas le portaient instinctivement vers les rues du quartier de Chiaia. Tous les édifices, antiques et d'aspect seigneurial, attiraient son attention. C'étaient de grandes maisons, de couleur rougeâtre, datant de l'époque des vice-rois espagnols, ou bien des palais élevés sous le règne de Charles III.

Ulysse espérait rencontrer la jeune femme en passant devant une de ces demeures, louées maintenant par étages, et sur le portail desquelles brillaient des plaques, indicatrices de bureaux ou de magasins. N'était-ce pas dans une de ces vieilles maisons qu'habitait la famille amie de Freya?

Puis il hésitait, attiré par la blancheur des constructions neuves surgies au milieu de ce vénérable quartier... La doctoresse ne pouvait habiter qu'un édifice moderne et salubre. Mais il n'osait pas poser de questions, et continuait son chemin, craignant qu'on ne l'observât de quelque fenêtre.

Finalement, il renonçait à son entreprise, — il y a beaucoup de rues dans Chiaia — et errait au hasard... La *signora* Talberg déjouait décidément toutes les ruses et ne laissait rien deviner de ses amis.

Le lendemain matin, le capitaine montait la garde sur la promenade, au pied du blanc Virgile. Peine inutile. A dix heures, il entrait dans l'Aquarium, animé d'une vague espérance :

— Peut-être viendra-t-elle aujourd'hui?...

Superstitieux comme la plupart des amoureux, il recherchait de préférence les endroits qu'affectionnait Freya, espérant qu'il l'obligerait ainsi à venir le rejoindre.

Les viviers des mollusques l'attiraient particulièrement. Il se souvenait que Freya lui en avait souvent parlé. Et, parmi eux, il s'intéressait tout spécialement à celui qui portait le numéro quinze, domaine exclusif des poulpes. Un vague pressentiment l'avertissait que, devant ce bassin, devait se dérouler un événement capital de sa vie. Toutes les fois que Freya visitait l'Aquarium, elle venait assister au repas de ces bêtes repoussantes et avides...

En attendant l'hypothétique arrivée de la jeune femme, le capitaine s'amusait comme un brave terrien à contempler les chasses féroces et les laborieuses digestions de ces monstres.

Il en avait vu de beaucoup plus grands dans les pêches de haute mer, mais son imagination le portait à voir la masse entière dans l'Océan là où il n'y avait qu'un simple vivier. Les pierres qui en garnissaient le fond lui semblaient des montagnes sous-marines véritables, et, par un travail de l'esprit inverse, il se croyait lui-même réduit à la taille des petites victimes que saisissaient les hideux tentacules. Ainsi les poulpes de l'Aquarium lui apparaissaient de dimensions gigantesques, tout semblables à ces calmars monstrueux qui vivent dans les fosses profondes de l'Océan, et dont les yeux phosphorescents trouent l'obscurité comme des étoiles verdâtres.

Ces grands poulpes ne daignent pas se montrer pour se faire connaître des hommes. La maladie, les guerres océaniques, peuvent seules les déterminer à révéler, par accident, leur existence. Parfois flotte sur les vagues un de leurs tentacules, arraché par la mâchoire de fer de quelque poisson carnassier. Mais encore faut-il que le hasard vienne placer cette dépouille, dans l'immense désert marin, devant la proue d'un voilier peu pressé...

Le prince de Monaco, grand maître de l'océanographie, a fait, au cours de ses croisières, certaines découvertes qui lui ont inspiré la conviction que les poulpes géants existent. Il a, un jour, pêché un bras de poulpe de huit mètres de long. De plus, lorsqu'on ouvre l'estomac d'un requin, on peut parfois se rendre compte des formes gigantesques de leurs adversaires.

Des batailles courtes et monstrueuses agitent en effet de leurs tourbillons de mort les eaux noires et phosphores-

centes, à des milliers de brasses de la surface. Le requin descend, attiré par la tentante proie que représente cet animal sans os, tout en chair, et pesant des tonnes. Il accomplit ce voyage avec une grande rapidité, car il ne peut supporter longtemps les formidables pressions de l'abîme. La lutte s'engage alors, brève et mortelle, entre les deux guerriers féroces qui se disputent le domaine océanique. La mâchoire combat le suçoir. Les dents, tranchantes et solides, tentent de saisir la masse gélatineuse et phosphorescente qui glisse et fuit; au coup de tête, puissant comme le choc d'un bélier, s'oppose le coup de fouet des tentacules, plus gros et plus lourds que des trompes d'éléphants. Parfois le squale demeure au fond pour toujours, enveloppé d'un écheveau de couleuvres molles qui l'avalent avec une lenteur gourmande; parfois il revient à la surface, la peau couverte de tumeurs noires — traces de ventouses grandes comme des plats — mais l'estomac bien rempli de chair gélatineuse.

Les poulpes qu'on voyait dans l'Aquarium n'étaient que des riverains des côtes méditerranéennes, parents pauvres des calmars gigantesques qui éclairent de leur feu azuré la lugubre noirceur de la nuit océanique. Mais en dépit de leur relative petitesse, ils étaient aussi voraces et destructeurs que les autres, estomacs enragés habiles à nettoyer les eaux de toute vie animale.

Ferragut passa plusieurs matinées à contempler leur perfide immobilité, à laquelle soudain succédaient des élans meurtriers. Il commença de haïr ces monstres, et cela seulement parce qu'ils intéressaient Freya. Leur stupide cruauté lui paraissait un reflet du caractère de cette femme incompréhensible qui, au moment même où elle le repoussait, laissait errer dans son sourire, ou dans sa voix, d'imprécises promesses qui le retenaient prisonnier.

Une virile colère faisait frémir le marin quand il avait passé toute la journée à poursuivre inutilement la jeune femme.

— Si elle espère ainsi m'intéresser davantage!... — s'exclamait-il. — En voilà assez! Je saurai lui montrer que je puis vivre sans elle. Je ne supporterai plus ce jeu...

Il jurait de ne plus la chercher, et répétait, en serrant les poings :

— Tout est fini.

Le lendemain matin, il montait la garde près de l'hôtel, comme les autres jours, puis il allait à la promenade, et entrait enfin à l'Aquarium, dans l'espoir de la trouver devant le vivier des poulpes.

Ce fut là en effet qu'il la rencontra un matin, vers midi. Il revenait de voir son navire. S'il pénétra dans le musée, ce fut bien par habitude, car il était certain à cette heure-là, de ne rencontrer que l'employé qui donne à manger aux poissons.

Aveuglé, il battit des paupières lorsqu'il pénétra dans la pénombre des corridors verdâtres. Enfin des images s'imprimèrent vaguement sur sa rétine, et il dut faire un pas en arrière, sous le coup de la surprise.

Doutant encore, il porta une main à ses yeux. Réellement, c'était elle? Oui, c'était elle; vêtue de blanc, elle s'appuyait à la barre de fer qui sépare les viviers du public. Elle regardait fixement la glace sans tain qui ferme, comme une porte transparente, la caverne rocheuse. Elle venait d'ouvrir son sac à main, pour donner quelques pièces au gardien qui, maintenant, s'éloignait par le fond de la galerie.

— Ah! c'est vous? — dit-elle en voyant Ferragut.

Il n'y avait dans son accent aucune surprise : on eût dit qu'elle venait de le quitter.

Elle expliqua sa présence à cette heure tardive. Il y avait longtemps qu'elle n'était venue visiter l'Aquarium. Pourtant elle aimait le vivier des poulpes, comme une dame mélancolique et solitaire aime sa cage d'oiseaux des tropiques.

Elle adorait les monstres qui vivaient de l'autre côté du cristal, et, avant d'aller déjeuner, elle avait senti l'irrésistible besoin de les voir. Elle craignait que le gardien ne les eût pas bien soignés pendant son absence.

— Voyez comme ils sont beaux!

Elle montrait le vivier qui paraissait vide. Dans ses eaux mortes, on ne remarquait pas le moindre frémissement animal. Mais Ferragut suivit le regard de la jeune femme et, instruit qu'il était par ses précédentes visites, il put distinguer les trois hôtes du bassin.

Habiles, comme tous ceux de leur espèce, à modifier leur

aspect extérieur, ils s'étaient changés en pierres. Seuls des yeux expérimentés pouvaient les découvrir, pelotonnés dans une crevasse au milieu des rochers : leur peau lisse s'était couverte de protubérances et de rides, et avait pris la teinte même du roc environnant. Et, semblables à trois tumeurs rocheuses, ils attendaient traîtreusement leurs proies, comme s'ils eussent été en pleine mer.

— Bientôt vous les verrez dans toute leur majesté, — continua Freya. — Le gardien va venir leur donner à manger... Les pauvres! Personnes ne s'occupe d'eux; tout le monde les déteste. C'est à moi qu'ils doivent leurs repas supplémentaires.

Comme si elle pressentait l'approche de la nourriture, une des trois pierres eut un frisson diapré. Son enveloppe élastique s'enfla, se couvrit de lignes colorées, de nuages rouge vert, de cloques tremblantes. Entre deux rides s'ouvrit un œil jaunâtre, d'une féroce et stupide fixité, un globe terne, pareil à celui des serpents. Il regardait le cristal et semblait voir au delà de cette muraille de diamant.

— Ils me connaissent! — s'écria Freya avec joie. — Je crois qu'ils me connaissent!... Ah! bandits sympathiques et forts! — continua-t-elle avec un enthousiasme vibrant. — Je les adore! Je voudrais les avoir chez moi comme on a des poissons rouges dans un bocal, leur donner à manger à toutes les heures, afin de voir comme ils savent dévorer.

Ferragut ressentit la même inquiétude qu'il avait éprouvée un matin devant le petit temple de Virgile.

— Décidément elle est folle! — se dit-il.

Mais en dépit de sa folie, il la désirait ardemment. Le suave parfum qui s'exhalait d'elle l'enveloppait. Il ne voyait pas le monde silencieux qui nageait ou rampait, dans un lumineux frémissement, derrière les glaces.

Elle seule existait.... Il écouta sa voix comme une musique lointaine : elle lui expliquait les particularités de ces pierres qui deviennent des animaux, de ces masses qui se gonflent pour découvrir leurs organes, puis soudain les dissimulent de nouveau sous un flot de chair gélatineuse. Ce ne sont que masques élastiques à l'intérieur desquels il y a de l'air et de l'eau.

Paraissant et disparaissant entre les replis mous de l'un des monstres, un œil vitreux rappela à Freya de lointains souvenirs. Elle se mit à parler à mi-voix, comme pour elle-même, sans se préoccuper de Ferragut, tout désorienté par l'incohérence de ses paroles. Le regard de ce poulpe évoquait dans son esprit le souvenir d'*Œil-du-Matin*.

Le marin demanda :

— Qui est cet *Œil-du-Matin?*

Et, de nouveau, il fit réflexion que Freya devait être folle, en apprenant que ce nom était celui d'un serpent apprivoisé, un reptile au dos quadrillé qui lui avait servi jadis de collier et de bracelet. Cela se passait là-bas, dans sa maison de l'île de Java, au milieu des forêts parfumées où l'on apercevait le jour des fleurs changeantes et monstrueuses, et, la nuit, de phosphorescentes étoiles qui sautaient d'arbre en arbre.

Ferragut ne répondit pas. Ce qu'il voulait savoir, c'était le motif qui l'avait amenée à Java, l'île paradisiaque et mystérieuse.

— Mon mari était commandant hollandais, — dit-elle. — Nous nous mariâmes à Amsterdam et je le suivis en Asie.

Ulysse protesta. Son mari n'était-il pas un savant? Ne l'avait-il pas emmenée avec lui dans les Andes?

Freya hésita un moment, comme pour rappeler ses souvenirs; mais son hésitation fut courte.

— Parfaitement, — dit-elle avec naturel. — Le professeur fut mon second mari. J'ai été mariée deux fois.

Le capitaine n'eut pas le temps de manifester sa surprise. Au haut du vivier, sur sa surface cristalline argentée par le soleil, passa une ombre humaine. C'était la silhouette du gardien. En bas, les trois masses informes s'agitèrent. Freya tremblait d'émotion...

Quelque chose tomba dans l'eau, et descendit lentement : un morceau de sardine morte, qui laissait échapper des filaments de chair et des écailles jaunes. Une étrange solidarité sembla se révéler entre les monstres. Celui qui était le plus près de la vitre se déploya soudain avec la violence d'un ressort qui se détend, d'un projectile qui fait explosion. Il fit un saut, un de ses bras resta collé au sol, les autres se dressèrent comme une poignée de reptiles. L'informe guenille

se transforma en étoile monstrueuse, emplit presque toute la vitrine de son corps que la rage semblait gonfler, de son corps tout à coup coloré de vert, de bleu, de rouge.

Les tentacules saisirent la triste proie, puis se replièrent pour la porter à la bouche. La bête se contracta, et s'aplatit progressivement jusqu'à ce qu'elle reposât enfin sur le sol. Les bras disparurent et l'on ne vit plus qu'une masse tremblante où passait, d'un côté à l'autre, comme une série de vagues, l'enflure digestive.

De nouvelles victimes tombèrent ensuite; et les autres pieuvres bondirent à leur tour, se déployèrent en étoiles, puis se replièrent pour digérer leur proie.

Freya assistait à ce hideux festin avec des tremblements de volupté. Ulysse sentit qu'elle se serrait instinctivement contre lui. Par moments, elle s'écartait d'un brusque sursaut nerveux.

A plusieurs reprises, les yeux de la jeune femme se détachèrent de l'horrible spectacle et se fixèrent sur Ulysse avec une étrange expression de folie.

Les dents serrées, la voix entrecoupée par l'émotion, elle célébrait la férocité de ces monstres. Que ne possédait-elle leur vigueur et leur cruauté?

Comme lors de leur première promenade, auprès du temple du poète, une colère sourde contre les hommes l'animait. Elle voulait leur extermination, et en parlait avec des frissons de volupté.

Les poulpes, leur digestion terminée, s'étaient mis à nager. C'étaient maintenant des écheveaux déployés horizontalement dans le vivier. Ils avaient l'air de torpilleurs à la proue conique, remorquant la lourde et longue chevelure de leurs tentacules. Mis en appétit, ils parcouraient l'eau en tous sens, cherchant de nouvelles victimes.

Freya protesta. Le gardien ne leur avait jeté que des corps inanimés. Elle désirait la lutte, le sacrifice, la mort. Les morceaux de sardine étaient une nourriture peu substantielle pour ces bandits qui ne trouvaient de saveur qu'aux aliments assaisonnés de meurtre!

Comme si les poulpes avaient entendu ses plaintes, ils s'étaient laissés tomber sur le fond sablonneux et y demeuraient, flasques et inertes.

Un petit crabe qui agitait désespérément ses pattes, commença de descendre au bout d'un fil.

Freya, frémissant à l'idée du spectacle prochain, se serra davantage encore contre Ulysse.

D'un bond, une des masses se transforma en étoile : ses bras se tordirent comme des serpents, cherchant à saisir la vivante proie. Le gardien, voulant prolonger la chasse, essaya en vain de retenir le fil. Les tentacules avaient collé leurs irrésistibles ventouses sur le corps de la victime et tiraient si violemment sur la cordelette que celle-ci finit par se rompre : le poulpe tomba au fond, entraînant sa proie.

Freya fut sur le point d'applaudir. Elle était intensément pâle. Au travers de ses vêtements, Ferragut sentait la fiévreuse chaleur de son corps. Pour mieux voir, elle se pencha en avant jusqu'à toucher la glace du visage.

L'écheveau emmêlé des bras aux rondelles saillantes repoussait le crabe vers la bouche, celle-ci injectait sous la carapace le produit venimeux de ses glandes salivaires, et empêchait ainsi tout mouvement de résistance. Enfin, lentement, la pieuvre avala sa victime.

— Que c'est beau! — murmura Freya.

Les autres bêtes avaient également leur proie vivante et la paralysaient, puis la dévoraient, en agitant leurs corps mous où passaient des raies et des taches multicolores.

Alors le gardien jeta un crabe, libre de tout lien cette fois. Freya cria d'enthousiasme.

C'était la chasse telle qu'elle se déroule dans le féroce mystère de la mer, la course à la mort, la destruction précédée d'angoisses et de hasards émouvants. Le pauvre crustacé, devinant le péril, nageait vers les rochers pour se réfugier dans la crevasse la plus proche. Un poulpe se leva derrière lui, tandis que les autres continuaient leur digestion.

— Il s'échappe! Il s'échappe! — cria Freya, palpitante d'émotion.

Le crabe se hâtait parmi les pierres, s'abritant dans leurs sinuosités. Le poulpe ne nageait plus; il courait comme un animal de terre et grimpait le long des rochers en s'aidant de ses tentacules. C'était la lutte du tigre et du rat. Le crabe avait déjà engagé la moitié de son corps dans un trou tapissé

de lichens, lorsqu'un des lourds serpents s'abattit sur lui. Irrésistibles, les ventouses l'arrachèrent à son abri et le firent disparaître dans la grouillante masse des tentacules.

— Ah! — soupira Freya, se rejetant en arrière, toute prête, semblait-il, de s'évanouir sur la poitrine d'Ulysse.

Celui-ci frissonna, sentant se nouer autour de son corps des bras tremblants. Les actes de cette déséquilibrée avaient fini par l'impressionner profondément.

Il crut qu'un monstre de la même espèce que ceux du vivier, mais beaucoup plus grand, un poulpe gigantesque des fonds océaniques, s'était glissé traîtreusement derrière lui, et l'entourait brusquement d'un de ses tentacules. Il sentait, plus féroce à chaque seconde, se resserrer l'étreinte autour de sa ceinture.

Freya le retenait prisonnier entre ses bras. Elle lui serrait la taille de toute sa force, comme si elle eût voulu couper en deux son corps vigoureux.

Soudain, approchant sa tête d'un geste brusque et violent, elle parut vouloir le mordre... Ses yeux, agrandis et mouillés de larmes, semblaient être lointains, très lointains. Peut-être ne distinguaient-ils même pas le marin... Sa bouche, tremblante, chercha la bouche d'Ulysse, s'empara d'elle, et l'attira de ses lèvres.

Ce fut un baiser de ventouse, long, dominateur, douloureux. Ferragut n'avait jamais connu sensation semblable. L'eau de cette bouche, remontant jusqu'aux dents, déborda dans la sienne comme un doux poison. Un étrange frisson courut le long de son dos, et il ferma les yeux. La vie, petit à petit, lui semblait se retirer de son corps...

Il eut le pressentiment que ce baiser allait marquer pour lui le début d'une vie nouvelle, qu'il n'arriverait jamais à se détacher de ces lèvres mordantes et caressantes, qui avaient un lointain parfum de cannelle, d'encens et de forêts d'Asie...

Il s'abandonna à cette caresse de bête féroce, pensée enfuie, corps inerte, semblable au naufragé qui descend, descend dans les gouffres infinis de l'abîme...

V. BLASCO IBAÑEZ

(Traduction MARCEL THIÉBAUT.)

(*A suivre.*)

LA PRINCESSE PAULINE DE METTERNICH

A PROPOS DE SES « SOUVENIRS »

Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont point oublié le plaisir qu'ils ont eu à lire, l'an dernier et cette année même, les *Souvenirs* de la princesse Pauline de Metternich-Sandor [1]. Ces pages ne se proposaient pas de tracer un tableau complet de la vie de la célèbre ambassadrice; elles fixaient surtout quelques impressions que l'auteur avait gardées de son séjour à Paris sous le règne de Napoléon III. Sans prétendre suppléer aux diverses lacunes de ces *Souvenirs*, on peut y ajouter quelques traits et quelques circonstances, qui seront de nature à mieux faire connaître la physionomie originale de leur auteur.

Un soir, chez la princesse Mathilde, l'ambassadrice d'Autriche posa, dit-on, à Victorien Sardou cette question : « Dites-moi, est-il vrai que je ressemble à mademoiselle Desportes? » C'était une actrice du Gymnase, alors en vogue, qui était laide et spirituelle. L'auteur des *Pattes de mouche* sut tourner la difficulté. « Il y a toujours, répondit-il, des traits de ressemblance entre deux femmes, si différentes qu'elles puissent être. Mais je n'en juge que sur les physio-

1. Voir la *Revue de Paris*, 15 octobre et 1er novembre 1922; 1er et 15 septembre 1923.

nomies; et c'est par là que je trouve des similitudes frappantes entre vous, Princesse, et cette actrice : la jeunesse et l'esprit. » C'était répondre avec habileté; mais passer sous silence la partie délicate de la question, n'était-ce pas donner raison à la curiosité malicieuse de la princesse?

Elle a dit d'elle-même qu'elle était « mince à désespérer une allumette. » Aussi, le jour où il s'était agi à Biarritz de faire, à dos de mulet, l'ascension de la Rhune, on lui avait donné comme compagne, pour maintenir l'équilibre du cacolet, la comtesse de La Poëze, dame du palais de l'Impératrice, « dont la maigreur la faisait comparer à un rideau flottant placé près d'une fenêtre ouverte, vu qu'il n'y avait pas de corps. »

Winterhalter et Hébert ont reproduit sur la toile les traits de cette jeune femme qui n'était point belle en effet, mais dont la physionomie était illuminée par deux yeux tout rayonnants d'esprit. Empruntons quelques lignes aux *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries*; madame Carette y a tracé une image vivante et fort exacte, semble-t-il, de la princesse de Metternich.

On a esquissé, dit-elle, bien des portraits de la princesse. Je ne sais si la bouche était trop largement fendue, les lèvres trop fortes, si les narines relevées donnaient au nez une courbe imprévue, si l'ovale était irrégulier; mais rien n'était plus agréable à regarder que cette physionomie mobile et spirituelle, éclairée par deux beaux yeux bruns souriants. Quand on peut dire d'une femme ce qu'on disait de madame de Metternich : « C'est une jolie laide, » il faut qu'elle ait infiniment de charme. Depuis la pointe de ses petits pieds jusqu'à la racine de ses cheveux châtain doré, dans tous ses gestes, dans toutes ses façons, on devinait la grande dame. Et lors même qu'entraînée par la vivacité de son esprit, par le plaisir, par l'animation de la jeunesse, elle surprenait avec une de ses originalités imprévues, soit qu'elle jouât la comédie où elle excellait, soit qu'elle improvisât une de ces fêtes pleines de gaieté dont elle avait le secret, elle restait toujours grande dame jusqu'au bout des ongles.

Lorsque la princesse de Metternich entrait aux Tuileries, un soir de bal, très mince, maigre même, assez grande, avec ses épaules très découvertes, son front chargé de diamants, ses longues jupes traînantes, il était impossible d'avoir meilleure grâce, ni plus grand air. Elle avait cette allure aristocratique inimitable que donnent la naissance et le milieu dans lequel on a vécu. C'était bien l'ambassadrice fière de représenter un grand pays.

La comtesse Stéphanie de Tascher de La Pagerie a parlé, à diverses reprises, de la princesse de Metternich, dans *Mon Séjour aux Tuileries.*

J'aime à la suivre des yeux, dit-elle, avec son originalité, sa vivacité, son intelligence et cette joie de vivre qu'elle manifeste si franchement. Sans doute, elle a un physique un peu excentrique, qu'elle même qualifie de simiesque (elle s'était surnommée « le singe à la mode »); mais, malgré cela ou peut-être à cause de cela, elle me plaît et sort de la banalité courante.

***

Les *Souvenirs* de la princesse Pauline de Metternich n'ont eu garde d'oublier un fait qui tint une grande place dans son séjour à Paris et qui est resté une date de l'histoire de la musique; on veut parler de la première représentation de *Tannhäuser,* sur la scène de la rue Le-Peletier. Divers témoignages, celui de Wagner en particulier, permettent de compléter sur plus d'un point le récit de la princesse, peut-être même de le rectifier.

Comme toutes les femmes de l'aristocratie viennoise, la princesse avait la passion de la musique; elle jouait du piano avec une virtuosité remarquable. Jeune fille, elle exécutait à quatre mains avec son oncle Richard, son futur mari, les ouvertures d'opéra de Rossini; c'était une distraction qui plaisait beaucoup au vieux chancelier. Liszt, « ce colosse, dit Wagner, qui dépassait les plus grands, » Johann Strauss, qui fut le roi de la valse, furent à plusieurs reprises ses hôtes à la rue de Grenelle. Richard Wagner, qui traversait alors une période très difficile de sa vie de compositeur, trouva en la princesse une protectrice passionnée. Elle avait entendu *Tannhäuser* quand elle était à Dresde; elle avait conçu pour cet opéra un si grand enthousiasme qu'elle s'était promis à elle-même de le faire jouer sur la salle de l'Opéra à Paris.

A une soirée des Tuileries l'Empereur, parlant familièrement avec la princesse, lui témoignait le désir de lui être agréable; il tenait à lui donner une marque de sa haute estime. C'était peu de temps après la nomination du prince à Paris. « Mon Dieu, Sire, répondit la princesse, puisque

je trouve Votre Majesté en si bonne disposition à mon égard, je lui demanderai une seule faveur. Je désirerais que l'Académie impériale de Musique représentât l'œuvre favorite de mon compositeur de prédilection, le *Tannhäuser* de M. Richard Wagner. » L'Empereur le lui promit. La promesse fut tenue, malgré la vive opposition du ministre Achille Fould, qui avait la haute main sur l'administration de l'Opéra.

Dès que la nouvelle fut connue, elle suscita dans l'opinion parisienne un grand mouvement de surprise ou plutôt d'hostilité. Le compositeur allemand se posait en réformateur, en révolutionnaire; sa musique ressemblait si peu à celle de Meyerbeer, qui régnait alors sur la scène de l'Opéra. Puis n'annonçait-on pas une omission sacrilège? Les trois actes de *Tannhäuser* ne renfermaient pas une seule scène pour le ballet de la danse. Vainement le directeur de l'Opéra, Royer, avait demandé à l'auteur d'introduire, coûte que coûte, un ballet au troisième acte; c'était une condition de succès : les abonnés pourraient ainsi faire leur tour au foyer de la danse, avant l'entrée des danseuses sur la scène. Wagner s'y était obstinément refusé; les entrechats, les jetés et les ronds de jambe n'avaient rien à faire avec la conception de son poème musical. Cependant il sentait croître tout autour de son œuvre les pires préventions, il n'avait pas confiance dans le succès final. Mais la princesse, qui avait assisté aux représentations, était enthousiasmée; elle soutenait Wagner contre lui-même et contre la cabale qui le dénigrait sans l'avoir entendu; à la cour des Tuileries, dans les salons diplomatiques, elle promettait une soirée triomphale. Enfin, le jour de la première représentation arriva; ce fut le 13 mars 1861.

La salle de la rue Le-Peletier était comble; les fauteuils d'orchestre s'étaient disputés à coups de napoléons chez les marchands de billets. Au parterre, beaucoup d'Allemands, qui étaient venus pour imposer, par une claque disciplinée et bruyante, l'œuvre de leur compatriote. La princesse de Metternich avait la partition ouverte sur le bord de sa loge; son éventail levé, elle allait conduire les applaudissements. Tous ses amis, bien stylés par elle, se trouvaient répandus

dans la salle : la comtesse de Pourtalès, née Mélanie de Bussière, l'une des beautés de la cour des Tuileries; la comtesse Le Hon, l'ambassadrice aux cheveux d'or, et sa fille, la princesse Poniatowska; la princesse de Sagan; la comtesse de Solms, cousine de l'Empereur, qui devait s'appeler plus tard madane Rattazzi, puis madame de Rute; la comtesse Walewska, née Marie-Anne de Ricci; la marquise de Galliffet; la princesse de Beauveau; mademoiselle Errazu, la belle Mexicaine. N'oublions pas, pour parler la langue du Second Empire, la troupe au complet des grandes cocodettes. Tous les hommes en vue de la société parisienne étaient dans la salle : le duc de Morny, le marquis de Caux, qui devait épouser Adelina Patti, le marquis de Galliffet, le marquis de Massa, le duc de Grammont-Caderousse, le général Fleury, d'Alton Shée, Aguado, Rothschild, Lambertye, Charles Bocher. Parmi les musiciens : Gounod, Auber, Berlioz, qui estimait que Wagner aurait pu choisir un meilleur opéra que *Tannhäuser*, pour se faire connaître à Paris. Parmi les critiques et les gens de lettres : Laurent-Pichat, Challemel-Lacour, Edmond Texier, Jules Janin, Aurélien Scholl, Paul de Saint-Victor, Scudo, Joseph Méry; on se répétait le mot de celui-ci : « Le *Tannhäuser*, c'est l'article secret du traité de Villafranca. » L'Empereur et l'Impératrice arrivèrent au cours du premier acte.

Puisque Napoléon III et la cour des Tuileries avaient pris sous leur protection l'œuvre du compositeur allemand, les écrivains et les hommes politiques qui faisaient de l'opposition à l'empire se devaient à eux-mêmes de faire tomber la pièce. L'un d'eux, Edmond Texier, écrivait à madame Adam : « Pour nous, Caraïbes, nous voulons du boucan. » (On sait que les Caraïbes étaient connus comme pirates et anthropophages.) Les Caraïbes auraient échoué peut-être, s'ils n'avaient pas eu avec eux les abonnés de l'orchestre. Pensez donc! on avait sacrifié le corps de ballet! Wagner assistait à la représentation au fond de la loge directoriale; il a raconté lui-même que lorsqu'il entendit les sifflets retentir, le directeur se retourna vers lui d'un air résigné : « Ce sont les Jockeys, nous sommes perdus. » C'est que ces messieurs du Jockey-Club donnaient le ton au théâtre. *Tannhäuser* réalisa ce

miracle, d'unir les sifflets des Caraïbes aux sifflets des Jockeys, les uns qui faisaient à l'empire une opposition de parti pris, les autres qui pouvaient être partisans de l'empire, mais à qui on avait enlevé leurs danseuses. Ainsi fut décidée la fortune d'un opéra.

L'ouverture passa sans incident notable. La toile se lève sur le décor du Vénusberg. Tannhäuser (c'était le ténor Niemann; on l'avait fait venir exprès d'Allemagne, au cachet de dix mille francs par mois) entre en scène, une lyre à la main. « Tiens, Orphée aux enfers! » dit un spectateur. Les Caraïbes poussent un long éclat de rire. Niemann ne sait trop quelle contenance faire avec son instrument. Mais voici qu'un pâtre arrive aux sons du chalumeau : tu, tu, tu, tu. Duo de la lyre et du chalumeau, le champêtre et le sacré. Caraïbes et Jockeys ne prennent plus rien au sérieux. Seule, la marche imposa silence aux rieurs, et aussi le chant de Wolfram à l'étoile du soir. Cependant, quand on vit Wolfram-Morelli saisir sa harpe pour s'accompagner : « Oh! il reprend sa harpe! » Et ce furent de nouveau les éclats d'un rire homérique, avec de nombreux coups de sifflet. Cependant on entendait descendre des galeries supérieures le cri tudesque : « A pas la gapale! »

Un mot tombe de la loge de la princesse de Metternich : « Imbéciles! » Les Caraïbes se cabrent sous ce coup de cravache. La tempête redouble. Des mots sont échangés des loges à l'orchestre, de l'orchestre à l'amphithéâtre. On crut que, dans un mouvement de colère, madame de Metternich avait brisé son éventail. « Le beau geste! » dit Jules Janin; mais la princesse a nié le fait. Du moins, debout dans sa loge, elle applaudissait à tout rompre, pour couvrir les sifflets. « Elle est bien joliment femme quoique pas jolie femme. » Le mot est d'Aurélien Scholl, qui, un peu plus tard, dans une pièce de vers adressée à la princesse, lui rappelait cette soirée célèbre :

Depuis plusieurs saisons, je vous connais, madame.
J'eus l'honneur de vous voir à la fin d'un hiver.
C'était à l'Opéra, qui donnait *Tannhäuser*;
Et, placé près de vous, je lisais dans votre âme.
Savez-vous qu'un volcan eût lancé moins de flamme?
Savez-vous qu'un orage eût jeté moins d'éclair?

C'est un charivari sans nom, malgré la présence de Leurs Majestés; les jeunes sifflent, les vieux grognent. Les Caraïbes rayonnaient : la défaite de *Tannhäuser* était pour eux une défaite impériale; l'Empereur n'était pas maître de décréter le succès dans Paris, même avec l'appui d'une étrangère. Napoléon III, disait Challemel-Lacour, a pu s'apercevoir qu'il y a encore à Paris une opinion passionnée et qu'il suffit d'un prétexte pour la mettre en ébullition. Cependant Challemel-Lacour estimait que Paris avait été odieux et injuste envers *Tannhäuser*; mais il s'en consolait, parce que la politique avait bénéficié de la chute de Wagner.

A la seconde représentation, la princesse avait repris son poste de combat; de nouveau, l'orage fut plus fort qu'elle. « Ne me parlez pas de votre liberté française, disait-elle d'un ton de colère à ses meilleurs amis. A Vienne où, Dieu merci, il y a encore une vraie noblesse, on ne verrait jamais un prince de Lichtenstein ou de Schwarzenberg sifflant *Fidelio* de sa loge et réclamant un ballet. » De guerre lasse, elle n'assista pas à la troisième représentation. On l'avait mise un dimanche dans l'espoir d'un public différent et meilleur; mais les Jockeys se firent un devoir de venir avec leurs sifflets et flageolets. Le troisième acte, d'après Wagner, avait ressemblé à une bataille dans une atmosphère de poudre. *Tannhäuser* avait vécu. Pour les critiques les plus indulgents, il en resta

Ce pompeux brouhaha qu'on nomme *Tannhäuser*.

La princesse de Metternich porta fièrement sa défaite; elle disait : « J'ai sauvé l'honneur de Wagner. » Dans son hôtel de la rue de Grenelle, elle donna des concerts exclusivement wagnériens. Elle consentit cependant à ce qu'on vînt rire chez elle de la chute de *Tannhäuser*. Le baron Beyens, ministre de Belgique, donna, dans le salon de la rue de Grenelle, une parodie en ombres chinoises de l'ouvrage tombé. Une amie de la maison, en costume d'ouvreuse, offrit à chaque spectatrice un éventail à bon marché, « pour le cas où ces dames hésiteraient à briser le leur, par raison d'économie. »

Quelque temps après, lors d'un séjour à Vienne, la princesse apprit que Wagner voulait se retirer dans une solitude

complète, pour composer une œuvre nouvelle, les *Maîtres chanteurs*. Elle lui offrit aussitôt un appartement très tranquille, ayant vue sur un jardin, dans l'hôtel même de l'ambassade, rue de Grenelle. Sur ces entrefaites, elle perdit sa mère. La mort de la comtesse Sandor empêcha l'exécution de ce projet. La princesse recueillit chez elle son père, « l'écervelé Hongrois, » dans l'appartement qu'elle avait réservé à Wagner; on pouvait craindre, en effet, que le comte, devenu veuf, ne se livrât aux pires extravagances. La princesse n'eut pas la joie de dire que les *Maîtres chanteurs* avaient été composés à l'ambassade d'Autriche.

***

Une légende s'était créée autour de la princesse de Metternich, pendant le temps même de son séjour à Paris. On lui reprochait de trop aimer la danse, la comédie, la cigarette; on disait qu'elle avait pris des leçons de Thérésa, qui, avec *la Femme à barbe* et *C'est dans l'nez qu'ça m'chatouille*, attirait alors tout Paris à l'Eldorado. Comme elle fréquentait d'une manière assidue la cour des Tuileries, comme elle passait pour une sorte de confidente et de conseillère de l'Impératrice, les ennemis de l'empire se plaisaient à lui prêter beaucoup d'excentricités. Horace de Viel-Castel lui fait raconter le mot d'un enfant terrible, qui avait assisté à la toilette de sa mère et d'un ami de sa mère; il serait difficile de le répéter.

On ne prête qu'aux riches, nous le savons bien; mais comment a-t-on associé le nom de la princesse à celui de la chanteuse de café-concert qu'on appelait la Patti de la canaille? L'ambassadrice prit, en effet, des leçons de diction; mais ce fut à Got, le grand artiste de la Comédie-Française, qu'elle les demanda. Elle chantait à merveille les chansonnettes de Nadaud. « Lorsque, au moment du dessert, rapporte le général Fleury, elle détaillait son répertoire de Nadaud, elle y mettait tant de brio, tant d'esprit, tant de finesse qu'elle soulevait des bravos frénétiques. » Le docteur Barthez, médecin du Prince impérial, la vit à son arrivée à Biarritz en 1859; elle chante, dit-il, « les chansons parisiennes, drôlatiques, légères,

très légères, avec un ton si amusant, si français, si grisette, que cela en est stupéfiant; quelle singulière jeune femme! » Les jeudis de la rue de Grenelle, où la princesse réunissait surtout beaucoup d'hommes, finissaient très tard; ils offraient un caractère particulier de grande liberté. « On y fumait comme dans un café, » rapporte Charles Bocher; la princesse elle-même donnait l'exemple, elle fumait « aussi hardiment qu'un chasseur de la garde ».

Le luxe de ses équipages était justement célèbre; sa daumont jaune faisait sensation, chaque fois qu'elle apparaissait aux Champs-Élysées et au Bois. On admirait beaucoup ses pierreries, elles paraissaient se renouveler à chaque saison; une fois par an, elle faisait remonter ses diamants dans des parures nouvelles, son écrin semblait ainsi d'une richesse infinie. Les redoutes à la viennoise qui se donnaient dans les salons de l'ambassade rivalisaient presque par leur éclat avec les bals des Tuileries. Le bal qu'elle donna au mois de mai 1867, à l'occasion de l'Exposition universelle, resta pour elle un souvenir flatteur: 65 000 francs avaient été dépensés pourcette fête; aussi avait-elle « enfoncé toutes celles données par les autres ambassades. » L'organisation en avait été confiée à Alphand, directeur en chef des travaux de Paris; avec les crédits dont il disposait, il fit des merveilles. Au fond de la salle de bal, qui avait été construite exprès, il avait disposé des rochers avec une cascade, des jeux de lumière électrique, des massifs de plantes vertes et de roses. L'Empereur, l'Impératrice, le prince royal de Prusse et la princesse royale s'extasièrent sur ce coup d'œil vraiment enchanteur. Le prince royal, le futur Frédéric III, était l'un des vainqueurs de Sadowa; la réconciliation avait été rapide. Johann Strauss tenait l'orchestre, avec la perfection et aussi le train ralenti que les Viennois mettent à l'exécution des morceaux de musique. Les Français étaient plus pressés; il fallut lui demander à plusieurs reprises de hâter la mesure.

Tels passages des *Souvenirs* de la princesse donnent bien l'idée de cette vie de fêtes et de luxe qui fut l'un des caractères du Second Empire. Alors régnaient les opérettes d'Offenbach. La princesse assista à la première représentation de *la Belle Hélène*; c'était en 1864. Son mari trouvait que,

pour une femme, c'était un peu risqué. En effet, dans ces temps éloignés, *la Belle Hélène* passait pour le comble de la licence; aujourd'hui, pensait la princesse, la pièce pourrait se donner dans un pensionnat de jeunes filles.

Elle rappelle les bals auxquels elle avait assisté, aux Tuileries, au ministère des Affaires étrangères, au ministère de la Marine, à la présidence du Corps législatif chez le duc de Morny, au palais d'Albe qui appartenait à l'Impératrice ; il se trouvait aux Champs-Élysées, sur l'emplacement actuel de la rue Lincoln. Une lettre de Mérimée à la comtesse de Montijo, du 28 avril 1860, raconte un bal costumé qui avait été donné à l'hôtel d'Albe, et où la princesse s'était trouvée; il écrivait à son amie de Carabanchel : « Quand, à 2 heures, on a ouvert les portes, le coup d'œil était magique, surtout quand les salles, les escaliers et les galeries ont été couverts de femmes en costumes brillants, et tout cela inondé de lumière électrique. Vous savez qu'il y avait une entrée de seize femmes représentant les quatre éléments. Elles étaient presque toutes très jolies, très décolletées, avec des jupes fort courtes. Il m'a semblé qu'on montrait bien des choses; surtout les pieds et les bas de jambes, qu'on n'avait pas vus depuis 1825, produisaient beaucoup d'impression. » La princesse était l'une de ces seize danseuses, qui représentaient la terre, le feu, l'eau et l'air, au nombre de quatre pour chaque élément. Le quadrille de la terre portait des émeraudes et des diamants; celui du feu, des rubis et des diamants; celui de l'eau, des perles et des diamants; celui de l'air, dont faisait partie la princesse, des turquoises et des diamants.

L'auteur de *Carmen* donnait à son amie d'autres détails sur cette folie mondaine, pour laquelle, dit-on, on avait dépensé trois cent mille francs. « Il y avait deux femmes en hommes et, malgré des bottes à l'écuyère et des basques tombant jusqu'aux genoux, cela me semblait un peu scandaleux. Il y avait aussi quelques Anglaises en nymphes, en Grecques et en marquises Louis XV, qui ressemblaient à des chiens savants. Somme toute, c'était très beau, très riche et très en train. » L'Impératrice avait eu l'idée de se costumer en Diane Louis XV; elle y renonça pour revêtir un simple domino. Le capitaine de Galliffet, travesti en coq, portait le futur cos-

tume de Chantecler. Le duc de Dino, déguisé en tronc d'arbre, était un voisin terriblement gênant; avec ses branches, il accrochait tout le monde.

Les échos de ce bal célèbre arrivèrent jusqu'à Londres, où lord Malmesbury a noté dans ses *Mémoires* que la princesse Mathilde s'était travestie en Indienne. « Elle s'était, dit-il, fait teindre la peau en brun; son costume était des plus sommaires, fort décolleté, sans manches, avec une simple bande d'étoffe sur l'épaule attachée par une broche, le corsage fendu sous le bras jusqu'à la ceinture. La draperie de derrière était transparente, ce que la princesse ignorait sans doute, car elle ne s'était pas fait teindre cet endroit particulier et l'effet était extraordinaire. »

***

Chaque année, le mois de novembre ramenait les invitations au palais de Compiègne. L'arrivée même des invités était un curieux spectacle; le déballage des fourgons donnait l'idée d'un déménagement gigantesque. Les robes du soir arrivaient chacune dans une caisse spéciale, pour garder leur fraîcheur immaculée. La princesse voyageait elle-même avec dix-huit caisses; le chiffre de vingt ou de vingt-quatre n'avait rien d'excessif. Quand madame de Metternich et madame de Pourtalès étaient invitées ensemble, il fallait un fourgon rien que pour leurs caisses. Dans une série d'une soixantaine d'invités, on put compter jusqu'à près de neuf cents caisses. On voit le brouhaha, les chances d'erreur et les querelles entre les femmes de chambre.

La vie officielle commençait à midi. A cette heure, les invités se réunissaient au salon pour se mettre à table avec Leurs Majestés. Ambassadeurs, ministres, célébrités de la littérature, de la politique et des arts, les séries de Compiègne groupaient autour de l'Empereur et de l'Impératrice l'élite mondaine et intellectuelle de la société parisienne. Madame de Metternich a raison de dire qu' « une femme du monde devenue impératrice pouvait seule arriver à créer une semblable réunion. » Après le déjeuner, promenades en voiture dans la forêt, qui aboutissaient souvent à la visite du château

de Pierrefonds, ou chasses à courre. Le soir, dîner en grand apparat. La cuisine était bonne, copieuse, pas très fine. Les repas, une centaine de personnes, étaient servis en une heure, d'une manière parfaite. Toute l'argenterie, très bien entretenue, était du ruolz. « Voyez-vous, disait l'Empereur avec une douce philosophie, l'argenterie des souverains ne sert qu'à être fondue à un moment donné. »

Dans la soirée, on dansait, mais avec quelle musique! Un chambellan, d'un air solennel, tournait la manivelle d'un piano mécanique. Quelques couples se mettaient à tourner; les autres assistants regardaient leurs montres. C'étaient là ces soirées à propos desquelles Paris racontait les choses les plus invraisemblables et les plus horribles. La princesse de Metternich et son ami le prince de Reuss, chargé d'affaires de Prusse, avaient trouvé un mot pour définir ces orgies. Tandis que la manivelle tournait désespérement et que les assistants bâillaient de leur mieux, lui et elle se regardaient d'un air navré et, levant les yeux au ciel, ils se disaient tout bas : « Sodome et Gomorrhe! Sodome et Gomorrhe! » Enfin on se séparait; mais c'était pour se réunir, entre intimes, dans les appartements des invités; là, sans apparat, on causait, on fumait jusqu'à 1 heure ou 2 du matin.

Cependant, les soirs de tableaux vivants, de charades, de comédies, Compiègne avait des plaisirs qui étaient très goûtés. Le prince de Metternich se mettait au piano; la princesse faisait office de metteur en scène; Octave Feuillet, d'organisateur général. Mais faire concourir tous ces amours-propres de femmes élégantes dans un ensemble où certaines n'avaient que des rôles secondaires, quelle tâche malaisée! Une fois, on avait décidé de composer un tableau vivant avec *le Déjeuner champêtre* de Watteau. La duchesse de Persigny était furieuse : elle ne pouvait pas paraître avec ses cheveux défaits, et elle avait la chevelure blonde la plus belle du monde. « Mais c'est impossible, lui dit madame de Metternich; il faut, au contraire, une petite coiffure relevée et poudrée. » La duchesse répliqua qu'on l'avait mise dans le tableau des laides. « Vous n'êtes pas gentille, lui dit la princesse; vous êtes dans le même tableau que moi et bien d'autres. — C'est bien ce que je dis, je ne veux pas être du tableau des laides. — Eh

bien, je vous répondrai que nous préférons, nous autres, ne pas être du tableau des toquées, que vous pouvez arranger comme vous l'entendrez. » L'affaire alla jusqu'à l'Impératrice, qui essaya de tout concilier. « Soyez indulgente, dit-elle à la princesse. Vous savez, cette pauvre madame de Persigny, sa mère est folle. — Ah! sa mère est folle, reprit la princesse hors d'elle; eh bien, mon père est fou, et je ne céderai pas. »

Le « tableau des laides » fait penser à un autre mot sur les séries de Compiègne. La série où la princesse de Metternich se retrouvait chaque fois avec la comtesse de Pourtalès, la marquise de Galliffet, la baronne de Rothschild et des hommes de leur intimité, avait été baptisée la série élégante. Une dame, madame de Beyens, demande étourdiment à une invitée : « Êtes-vous de la série élégante? » Et l'autre, de lui répondre avec aigreur : « Non, je suis de la vôtre. »

***

Madame de Metternich jouait la comédie à ravir. Dans les *Commentaires de César*, elle eut un vrai succès de comédienne et de chanteuse. C'était une revue en deux actes, composée par le marquis de Massa, à la demande de la princesse; elle fut représentée sur le théâtre du palais de Compiègne le 26 et le 27 novembre 1865. Les rôles de femmes étaient tenus par la marquise de Galliffet, la comtesse de Pourtalès, madame Bartholony, la baronne de Poilly, la princesse de Metternich, qui représentait tour à tour une cantinière, un cocher de fiacre et la Chanson. L'orchestre, c'est-à-dire le piano, était conduit par le prince de Metternich; le souffleur était Viollet-le-Duc.

Dans l'une des premières scènes, un marchand de coco (le comte de Solms, premier secrétaire de l'ambassade de Prusse) vendait sa marchandise aux promeneurs du Champ-de-Mars. Arrivait une cantinière (la princesse), jupe courte et le turban crânement incliné sur l'oreille. Sur l'air de *la Fille du Régiment*, elle chantait :

Je suis une guerrière
Au cœur, au cœur joyeux,
La vi, la vivandière
Des turcos bleus.

« Eh! mais... c'est mademoiselle Zora. — La cantinière des turcos. — Elle est adorable. » Duo entre la cantinière et le marchand de coco, qui oublie tout à fait son métier. « Elle est délirante! Zora, vous m'électrisez... Si vous étiez ma Béatrix, je serais votre Dante. — Dante? connais pas. — Si vous étiez ma Laure, je serais votre Pétrarque. — Oh! ça, pour patraque, c'est votre affaire. »

La cantinière parlait de *l'Histoire de César*, que l'Empereur venait de publier :

Sur les vestiges de la pierre,
Dans les forêts et dans les camps,
Dans les entrailles de la terre,
L'auteur a pris ses documents...
Et César renaît dans sa gloire,
Après deux mille ans révolus!

Puis commençait le défilé des actualités, en présence de M. Prud'homme, maire de Landerneau; c'était le baron Lambert, dont l'habit marron, le chapeau aux larges bords et le pantalon nankin eurent un grand succès.

On entendait dans la coulisse un cliquetis de fouets. Un cocher de l'Urbaine entrait en scène, le fouet en main; mais quel cocher! Des bottes à revers chaussant le plus joli pied du monde, un long carrick blanc dissimulant mal une taille élégante, une cravate de dentelles autour du cou, le chapeau à cocarde posé un peu de travers au-dessus de deux yeux mutins : les bravos éclatent, c'est la princesse de Metternich.

« Figurez-vous, monsieur, que mon mari est cocher de place. — Je voudrais bien être à la sienne. — Mon mari s'est mis en grève, monsieur. — Vous m'étonnez, vous m'étonnez beaucoup. — Mon mari m'a donné le fouet. — Oh! le rustre. — Non, non, pas comme vous l'entendez!... Il m'a donné le fouet pour conduire sa voiture, et je vous assure que je ne m'en acquitte pas mal. » Notre cocher racontait en musique une de ses journées :

D'un bout à l'autre de Paris,
En voiturant jusqu'à leur porte
Un tas de gens de toutes sortes,
J'observe et j'ai beaucoup appris.
Primo, je vais prendre à la gare
Les voyageurs et leurs colis;

Les premiers, dans cette bagarre,
Ne sont pas toujours très polis...
A midi, je jette à la Bourse
Les pigeons qui s'y font plumer...
Tantôt sur la place on m'arrête,
Et je charge un couple amoureux;
La dame a la jambe bien faite,
Le monsieur paraît fort heureux.
— « Monsieur, madame, à quel endroit? »
Du coin de l'œil on se concerte.
— « Allons où la campagne est verte;
« Allons où la fougère croît... »
Le samedi survient et crac!
Pour la noce il faut que j'attelle;
Et nous allons en ribambelle
Faire trois fois le tour du lac.
En rentrant j'ouvre la portière,
Et souvent dans l'intérieur
J'ai retrouvé la jarretière
De la demoiselle d'honneur...

« Elle est charmante! dit Prud'homme. J'ai envie de la prendre au mois. »

Mais le ton change, avec un couplet en l'honneur du châtelain de Compiègne :

Ce cocher-là, jour et nuit, je vous jure,
Au siège auguste où le peuple l'a mis,
Depuis seize ans, sait bien, d'une main sûre,
Mener son char et ses coursiers soumis,
Des trop fougueux calmant l'effervescence,
Des trop craintifs corrigeant les arrêts.
Son char enfin, c'est celui de la France,
Et son chemin s'appelle le progrès.

Ashton Blount, dans la toilette tapageuse d'une étoile de café-concert, représentait la Diva; il chantait *la Femme à barbe*, comme la Diva elle-même. Alors entrait une jeune femme voilée de deuil. La gaze de sa jupe était bigarrée de lignes de musique où les croches et les triples croches étaient représentées par des diamants; un arpège en diamants lui servait de coiffure. Elle entrait en poussant des soupirs :

Ah! Ah! Ah!
Hélas! je suis bien changée.
Pauvre négligée,
Hélas! qui me consolera?

C'était de nouveau la princesse. « Ah! mon Dieu, lui disait le compère. Qu'est-ce qu'on vous a fait? Qui êtes-vous? — Ce qu'on m'a fait? Demandez à celle qui sort d'ici. Qui je suis? La Chanson! La Chanson d'autrefois, la seule, la vraie, la bonne. » La Chanson chantait toute son histoire :

Moi la Chanson, sœur du gai Vaudeville,
Enfants tous deux du Français né malin,
Moi qui régnais sur la Cour et la Ville,
Moi la Chanson, je touche à mon déclin...
Regardez-moi. C'est moi, je suis Lisette
Qui pleure ici notre vieux Béranger.

Cependant, peu à peu, elle revenait à des sentiments plus gais, et le tout se terminait par de joyeux refrains.

La France (comtesse de Pourtalès) s'avançait vers la rampe; à ses côtés un invalide (général Mellinet) représentait le Passé; un fantassin (lieutenant-colonel marquis de Galliffet) représentait le Présent. Après un couplet à l'adresse de l'un et de l'autre, elle chantait :

Je vous ai retracé,
Le Présent, le Passé;
Mais, avant de finir,
Je veux encor vous montrer l'Avenir.

L'Avenir apparaissait dans la personne du Prince impérial, en uniforme de caporal des grenadiers de la Garde, avec le bonnet à poil. Et le grenadier de neuf ans chantait d'un air crâne :

Un grenadier, c'est une rose
Qui brille de mille couleurs;
Mais le seul but qu'il se propose,
C'est de rallier tous les cœurs.
Relevant sa moustache fière,
La France est sa particulière;
Le dieu d'amour le guide auprès.
Voilà, voilà, voilà,
Voilà le grenadier français.

La revue se terminait par ces vers, que chantait la Chanson :

Cette œuvre passagère,
Faite pour badiner,
N'aura vécu, légère,
Qu'un soir, après dîner.

Adieu les *Commentaires*!
Mais demain, sans façon,
Comme au temps de nos pères,
Rendez-nous la Chanson.
Dérider tous les fronts,
C'était son privilège;
Que César la protège;
Et nous la reverrons.

Jusqu'à la chute du rideau, la princesse avait recueilli des bravos enthousiastes.

Les *Commentaires de César* eurent un si grand succès qu'en 1867, lors de la visite des souverains étrangers à Paris pour l'Exposition universelle, l'Empereur leur offrit ce spectacle aux Tuileries avec les mêmes interprètes. Cependant, dans l'intervalle, avait éclaté le coup de tonnerre de Sadowa, et l'Empereur Maximilien avait été fusillé à Queretaro. Mais que tout cela était loin de Compiègne et des Tuileries! et qu'il était plus agréable, au lieu de s'affliger de pensées moroses, de fredonner l'un des refrains que la princesse de Metternich lançait de son air espiègle :

Dérider tous les fronts,
C'était mon privilège,
Et les bouchons de liège
Sautaient jusqu'aux plafonds!

***

« Aux yeux du monde, a dit Richard Wagner, la princesse passait pour une femme extrêmement capricieuse, constamment préoccupée de l'effet à produire... Tout ce que j'avais pu constater de son caractère, c'était une confiance téméraire en elle-même, d'où découlait une énergie sans frein. » Avec ce caractère, avec la situation qu'elle occupait dans la société de Paris et surtout à la cour des Tuileries, madame de Metternich ne pouvait pas manquer d'envieux et d'ennemis. On l'a accusée en particulier d'avoir profité de ses relations avec l'Impératrice pour servir la politique autrichienne; il eût été assez singulier qu'elle l'eût desservie. A dire vrai, la politique ne fut jamais son fait. « Je suis une patriote ardente, disait-elle, mais je déteste la politique. » Il n'y a pas de raisons

de ne pas la croire. Qu'elle ait parfois servi de secrétaire à son mari pour l'expédition de dépêches particulièrement pressées et importantes : cela prouve simplement que son mari aimait mieux recourir à sa plume qu'à celle d'une étrangère. Comment doser la part qui a pu revenir, dans la direction des affaires de l'ambassade, à cette femme intelligente, très liée avec son mari, tenue en gros au courant des questions? Si elle a eu une influence, nous croyons qu'elle fut restreinte et sans répercussions au dehors.

Quand l'expédition du Mexique aboutit à la création d'un trône pour l'archiduc Maximilien, la princesse fut heureuse et fière de cette désignation : le nouvel empereur n'était-il pas le frère de son souverain? L'antique maison des Habsbourg allait fonder à Mexico une dynastie nouvelle, d'accord avec le chef d'État qui avait le double prestige des victoires de Crimée et d'Italie. Maximilien et l'impératrice Charlotte passèrent à Paris, au mois de mars 1864, pour saluer Napoléon III; une grande réception fut donnée en l'honneur des jeunes souverains dans les salons de l'ambassade. Puis les malheureux partirent pour les destinées tragiques qui les attendaient.

Quatre mois après le drame de Queretaro, l'Empereur François-Joseph faisait à Paris une visite officielle à propos de l'Exposition; il reçut de Napoléon III et de l'Impératrice l'accueil le plus empressé. A l'ambassade d'Autriche fut donné un dîner de gala. François-Joseph voulut bien reprendre des truffes à la Lucullus; ce sont des détails que n'oublie pas une maîtresse de maison. L'ambassadrice demanda à l'Empereur de donner son portrait à l'ambassade. Après une seconde d'hésitation, Sa Majesté acquiesça. « Vous êtes étonnante, dit à la princesse un haut diplomate autrichien. Quel courage vous avez! Quel franc-parler! Jamais on n'adresse une demande à Sa Majesté, excepté dans une audience, et encore faut-il qu'on la fasse connaître d'avance. » La princesse se borna à sourire.

A une soirée de Compiègne, on improvisa pour l'Empereur d'Autriche un concert dans l'intimité. Madame de Metternich fut invitée à chanter. Son mari se mit au piano. Elle chanta *le Savetier et le Financier*, mis en musique, et plusieurs

chansonnettes. François-Joseph s'étonnait qu'elle ne fût pas intimidée. « Oh! dit en riant l'Impératrice, nous ne pouvons pas nous faire d'illusions, nous ne lui faisons pas peur. »

***

Au mois de juillet 1870, la princesse s'installait à la Jonchère, près de Bougival; elle attendait la naissance d'un enfant : ce fut une seconde fille, Clémentine. Peu de semaines avant la Grande Guerre, j'avais l'honneur d'être reçu à Vienne par la princesse Clémentine, dans l'hôtel de sa mère, à la *Fasangasse*; comme je la félicitais, un peu naïvement peut-être, de la manière dont elle parlait français : « Oh! moi, dit-elle, je suis née à Bougival. »

Dans la première quinzaine de juillet, la princesse était encore sur sa chaise longue, quand l'Empereur et l'Impératrice vinrent à l'improviste de Saint-Cloud pour lui faire visite. On parla de la guerre avec la Prusse qui menaçait d'éclater. « Ah! Dieu fasse, dit l'Impératrice, qu'il n'y ait pas de guerre; mais la paix achetée au prix du déshonneur serait un malheur égal, et la France ne s'en accommoderait pas. » Le 18 juillet, la guerre était déclarée. Quelques jours plus tard, un matin, la duchesse de Malakoff et madame Pollet, qui était au service de l'Impératrice, entraient à l'improviste dans la chambre de la princesse. Toutes tremblantes d'émotion, elles lui remettaient un paquet fait à la hâte avec du mauvais papier de journal : c'étaient les bijoux de l'Impératrice qu'on lui confiait; on n'avait même pas eu le temps de les mettre dans leurs écrins, tant une catastrophe paraissait imminente aux Tuileries.

Elle quittait elle-même Paris le 13 août pour Boulogne-sur-mer. Le 6 septembre, elle s'embarquait à Calais avec sa femme de chambre et son valet de chambre; le valet de chambre, ainsi désigné sur le passeport, était M. Rouher, celui qu'on avait appelé le vice-empereur. « C'est bon, c'est bon, dit le commissaire de police; mais ça n'empêche pas que c'est là M. Rouher. » Après quelques jours passés en Angleterre auprès de l'Impératrice et du Prince impérial, madame de Metternich gagna Vienne, à la fin d'octobre,

En 1871, le prince et la princesse revinrent à Paris. Quel drame s'était passé en quelques jours : les Tuileries réduites en cendres, des quartiers en ruines sur les deux rives de la Seine! Metternich était à présent ambassadeur auprès de la République, dont Thiers était le président. Il donna sa démission à la fin de l'année; le ménage quitta Paris sans esprit de retour.

A la villa du *Rennweg* ou à son hôtel de la *Fasangasse*, la princesse écrivait les souvenirs de cette existence de la rue de Grenelle, où il lui avait été donné de jouer le rôle de la plus parisienne des ambassadrices. La société viennoise était heureuse d'avoir retouvé une femme qui était grande dame en toutes choses, par son élégance aristocratique, par la vivacité de son esprit, par son amour des arts, comme aussi par la correction de sa vie. Ce n'est pas qu'il y ait jamais rien eu en elle de la prude s'effarouchant d'un certain laisser aller dans les mœurs du Second Empire. « Oh! rassurez-vous, disait-elle dans son rôle de la Chanson. Je ne suis pas devenue bégueule. » Ses fidèles l'appelaient Notre-Dame de Vienne. Elle organisa encore dans sa ville natale, en 1891, une exposition du Théâtre et de la Musique, qui fut une manifestation grandiose.

Son mari mourut en 1895; elle lui survécut jusqu'en 1921, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Elle vécut trop longtemps pour son patriotisme; car elle vit la fin lamentable de la dynastie des Habsbourg et de l'État austro-hongrois. Les Viennois l'avaient associée à l'amour qu'ils ont de leur capitale. Un quatrain courait dans la capitale de l'Autriche :

Es gibt nur eine Kaiserstadt,
Es gibt nur ein Wien;
Es gibt nur eine Fürstin,
Es ist die Metternich Paulin.

« Il n'y a qu'une ville impériale, il n'y a qu'un Vienne; il n'y a qu'une princesse, c'est Pauline Metternich. »

G. LACOUR-GAYET,
de l'Académie des Sciences morales et politiques.

L'ÉNIGME MÉTAPSYCHIQUE

OU EN EST-ON?

Dans les sciences, la foi est une erreur et le scepticisme un progrès.

CLAUDE BERNARD

Le 1er mars 1921, ici même, le docteur Maxwell publiait un remarquable article, dans lequel il exposait son opinion sur les progrès des sciences dites psychiques. Depuis, plusieurs événements importants, qui sont dans toutes les mémoires et parmi lesquels je ne citerai que la publication du *Traité de métapsychique* du professeur Ch. Richet [1], sont venus attirer l'attention du grand public. Dans quelle mesure ont-ils pu éclairer ou modifier le jugement que l'on est en droit de porter sur ce passionnant problème? C'est à cette question que la *Revue de Paris* me fait le redoutable honneur de me demander de répondre. Je l'essayerai. C'est là, je m'en rends compte, une tâche difficile, et particulièrement délicate pour moi plus peut-être que pour beaucoup d'autres; le terrain est plein d'embûches; mais j'ai été — qu'on me le laisse dire ici tout franchement — tellement injurié et insulté par les spirites et les métapsychistes [2] que, de ce côté, rien ne peut

1. Ce que M. Paul Heuzé ne nous dit pas, c'est que, parmi ces événements, le principal est certainement la suite d'enquêtes qu'il a menées lui-même et qui ont déclenché toute la polémique actuelle (N. D. L. R.).

2. Pour ceux de mes lecteurs qui supposeraient que j'exagère, voici quelques lignes d'un des derniers articles que j'ai reçus de l'*Argus* : il est signé par un spirite notoire : « ... M. Paul Heuzé est le m'as-tu vu? du psychisme. La modestie est la qualité dont il se soucie le plus médiocrement possible et il n'est heureux

plus m'émouvoir. Quant aux simples spectateurs du débat — (c'est pour eux que j'écris ici, avec toute ma conscience) — je souhaite une seule chose, leur donner l'impression que je ne poursuis qu'un but : la recherche de la vérité. Vis-à-vis d'eux, au surplus, l'avouerai-je? je ne suis pas fâché de m'expliquer. On a en effet, c'était bien naturel, renchéri, récemment, sur quelques-unes de mes modestes déclarations, on m'a peint comme un négateur par principe : je voudrais bien leur montrer que je ne suis pas du tout un négateur, mais un simple curieux.

***

Depuis ces deux ans, le fait qui me paraît digne d'être noté tout d'abord, dans l'histoire de cette énigme de la métapsychique, c'est que la question de « phénomènes » et la question « d'interprétation » ont été enfin nettement séparées et que, la seconde étant laissée provisoirement de côté, on paraît décidé maintenant à ne s'occuper que de la première. Il sera donc question désormais de science, au sens courant du mot. Aux yeux de la plupart des chercheurs, le spiritisme est hors de discussion. Il ne s'agit que de savoir, d'abord, s'il y a des phénomènes, ou non.

— Mais, bien entendu! cela va de soi! dira-t-on.

Eh! c'est que justement, jusqu'à ces derniers temps, et dans la plupart des cas, tout avait été embrouillé comme à plaisir, les hypothèses explicatives ayant précédé l'authentification

qu'autant qu'il écrase les autres de sa superbe. C'est lui qui le premier a tombé l'ectoplasme. William Crookes était un cornichon, il n'a rien vu; Ch. Richet est un naïf; Camille Flammarion est un candide; Sir Oliver Lodge, Geley, G. Delanne, des simples qui, pendant vingt-cinq, ans se sont fait berner par les médiums. Il la fallu qu'Heuzé, soutenu par les matérialistes, les épicuriens, les cléricalistes comme un météore apparaisse, pour que tout le monde goûte au fromage de la vérité, dans lequel il a buté, un soir, en revenant d'une maison particulière, et qu'il nous offre avec son désintéressement coutumier. Heureusement, qu'Heuzé, le faiseur de livres, est apparu!... Le même personnage, qui décidément a l'hypertrophie de son moi comme philosophie d'arrivisme, etc., etc. Il n'y a que moi, Paul Heuzé! Regarde-moi, croquant, m'as-tu vu? Ni Geley, ni Richet, ni Lodge, ni Crookes n'existent devant moi!... Moi seul, petit barbouilleur de papier, moi seul, Paul Heuzé, moi l'unique, le rare, moi enfin! etc., etc. » Voilà la note. Dois-je vraiment me soucier de plaire ou de déplaire à cette sorte de contradicteurs?

des faits. On semble, dans certains milieux métapsychiques, faire un retour en arrière et vouloir tout recommencer, par le commencement : plus de querelle de doctrine; avant tout, examen de la valeur des preuves : cela suffit. Le reste — si reste il y a — viendra plus tard.

C'est donc dire, du même coup, que le terme de *Métapsychique* — qui a été inventé, on le sait, par le professeur Richet, pour désigner l'étude des phénomènes dont nous nous occupons ici, et qui est, d'ailleurs, fort discutable [1] — peut n'être considéré, provisoirement, que comme un mot. Il ne faut pas oublier, en effet, que, pratiquement, phénomènes spirites ou phénomènes métapsychiques sont une seule et même chose. Il n'y a divergence entre les spirites et les métapsychistes qu'au sujet de l'explication, les spirites attribuant les phénomènes à des forces qui émanent des morts, les métapsychistes les attribuant à des forces qui émanent des vivants; mais, puisque, précisément, il ne s'agit pas maintenant de doctrine, mais de faits, on peut dire que les phénomènes spirites et les phénomènes métapsychiques se ressemblent comme des frères [2]. Et le problème posé est alors purement et simplement celui de leur authenticité. Y a-t-il, ou non, des phénomènes? Voilà toute la question.

***

Mais, d'abord, quels sont les principaux phénomènes métapsychiques? Il n'est peut-être pas inutile de le rappeler ici, très brièvement. Je n'ignore pas que mes lecteurs sont certainement, tous, compétents en cette matière. Mais aucune précaution n'est superflue quand il s'agit d'éclaircir le débat.

On sait qu'il est désormais d'un usage général de diviser l'ensemble de ces phénomènes mystérieux en deux groupes : d'un côté les phénomènes dits *intellectuels*, dans lesquels la pensée seule du sujet ou des sujets est en jeu, de l'autre les

1. Voir, sur l'inopportunité de ce terme, une page excellente de René Guénon, *L'erreur spirite*, p. 80.

2. Le professeur Richet enseigne que le spiritisme n'a été qu'une étape de la métapsychique (*Traité*, p. 16, puis p. 27 et suiv.).

phénomènes dits *physiques*, dans lesquels l'être humain semble agir sur la matière par des procédés autres que ceux que nous connaissons. Une telle division, certes, a quelque chose d'arbitraire, attendu que, dans la réalité, les phénomènes intellectuels et les phénomènes physiques sont constamment, d'après les métapsychistes, mélangés les uns avec les autres. Exemple : une table se met à remuer seule, c'est un phénomène physique; cette table frappe des coups avec ses pieds, c'est encore un phénomène physique; mais, soudain, ces coups signifient quelque chose, forment une phrase : voilà le phénomène intellectuel. C'est donc l'homme qui classifie, ici comme toujours, et non la nature. Mais, telle quelle, cette division paraît généralement justifiée comme méthode de travail.

Le premier groupe, phénomènes intellectuels, comprend tous les phénomènes se rattachant à la *télépathie* et tous les phénomènes se rattachant à la *lucidité*. Ces mots sont détestables, c'est entendu, en ce sens qu'ils enferment déjà un commencement d'explication : dans la télépathie, il y aurait communication intermentale entre deux sujets, dans la lucidité, le rôle serait joué uniquement par un des deux sujets. C'est là dépasser la simple constatation du fait. Mais je fais usage de ces vocables faute de mieux, parce qu'ils sont du moins compris de tout le monde. La télépathie, ou la lucidité, c'est, somme toute, la connaissance du monde extérieur par des voies autres que celles des sens connus. Le phénomène type de la télépathie — (ce terme s'appliquant de préférence aux phénomènes *spontanés*) — c'est celui de la femme du marin qui devine que son mari est en train de mourir en mer. Le phénomène type de la lucidité — (ce terme s'appliquant de préférence aux phénomènes *provoqués*) — c'est celui de la « voyante » qui « révèle » à un consultant des faits de son passé, de son présent et de son avenir. En fait, il faudrait décrire, pour être complet, plus particulièrement en matière de télépathie : toutes les sortes de pressentiments, les monitions, les prémonitions, les apparitions de nature hallucinatoire; en matière de lucidité : la lecture ou la transmission de la pensée, la clairvoyance, la psychométrie (phénomène au cours duquel un médium prend connaissance d'une personnalité étrangère par l'intermédiaire d'un objet; mot affreux), la xénoglossie (le

Essai de classification des principaux phénomènes de la métapsychique.

N. B. — Il est bien entendu qu'il ne s'agit là que d'un schéma, tout d'actualité, et dressé d'après les ouvrages des métapsychistes.

Métapsychique subjective.	Phénomènes dits intellectuels. (Cryptesthésie de Richet). (Connaissance supra-normale d'Osty).	Accidentels.	Pensée en commun (attention au parallélisme psychique). Pressentiments. Télépathie et lucidité. Monitions d'approche de Myers. Monitions et prémonitions. Apparitions à forme hallucinatoire.	
		Provoqués.	Télépathie et lucidité. Lecture ou transmission de la pensée (communication intermentale). Clairvoyance. Psychométrie (cryptesthésie pragmatique de Richet). Prédictions. Xénoglossie. Incorporations.	Enigme de l'hypnose.
Zone frontière (?)	Extériorisation de la sensibilité.			
Métapsychique objective.	Phénomènes dits physiques.	Accidentels.	Typtologie (raps). Télékinésie. Phénomènes lumineux. Matérialisation (apparitions d'ordre non hallucinatoire). Maisons hantées.	
		Provoqués.	Typtologie. Télékinésie. Phénomènes lumineux. Matérialisation ou Ectoplasmie.	Enigme de l'hypnose.

médium parle des langues qu'il ignore), les incorporations (phénomène le plus fréquent dans les séances spirites : le médium semble perdre sa personnalité propre et revêt une personnalité étrangère, comme si réellement quelque « esprit » venait s'enfermer dans son corps). L'ensemble de ces phénomènes d'ordre intellectuel a été appelé par Richet phénomènes de *cryptesthésie* : cryptesthésie signifie sensibilité dont la nature nous échappe. Plus récemment, le docteur Osty a proposé un terme aussi bon et plus facile à retenir : il les appelle phénomènes de *connaissance supra-normale* [1].

Ici, entre les phénomènes intellectuels et les phénomènes physiques, se trouve peut-être, me semble-t-il, comme une espèce de zone frontière, dans laquelle seraient observés des phénomènes desquels il est bien difficile de dire s'ils sont d'ordre intellectuel ou d'ordre physique : ce sont les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité (illustrés par le nom du colonel de Rochas).

Et nous arrivons aux phénomènes physiques proprement dits.

Les phénomènes physiques — *grosso modo* bien entendu, et je n'essaye de faire qu'un petit tableau d'ensemble, — peuvent se ramener à quatre :

1° La *typtologie*, c'est-à-dire les coups frappés, ou *raps* (du mot anglais). Tout le monde sait ce que c'est.

2° La *télékinésie*, c'est-à-dire les mouvements d'objets sans contact. Le phénomène type est celui de la « table tournante », mais étant bien entendu que personne ne touche à la table. Faire remuer une table en y touchant ne prouve absolument rien : M. Maxwell a d'ailleurs exposé ici cette question (*automatisme*) beaucoup mieux que je ne pourrais le faire [2]. Il s'agit donc d'une table, ou de tout autre objet, bougeant sans aucun contact des assistants.

3° *Les phénomènes lumineux*. Le médium émet des lueurs, des éclairs, des globes phosphorescents.

4° Enfin, le phénomène de matérialisation, qu'on appelle plus volontairement maintenant l'*ectoplasmie*. On sait ce que

1. Ce terme avait été déjà employé par F. Myers et rejeté au contraire par Charles Richet.

2. *Revue de Paris*, 1er mars 1921.

c'est que l'ectoplasme [1]. C'est une substance mystérieuse qui sort du corps du médium, visible ou non, et qui, à une certaine distance, se matérialise, dans le sens vulgaire du mot, pour former des bras, des pieds, des têtes, des organismes complets, humains ou animaux, et même des objets (vêtements, bijoux, etc.). Cette formation des « matérialisations » par l'ectoplasme est plus ou moins rapide. Chez les médiums français en général, chez Eva par exemple, elle est très lente, c'est-à-dire qu'entre le moment où le phénomène commence et celui où il y a matérialisation, il peut s'écouler une heure ou deux. Avec les Polonais, au contraire, le phénomène est généralement instantané [2]. C'est-à-dire que tout à coup, et souvent sans aucun signe précurseur, il se forme, auprès du médium, un fantôme complet, deux fantômes, quatre fantômes, huit fantômes, etc. Un des expérimentateurs de Varsovie m'a raconté qu'à une séance, là-bas, avec Franek Kluski, ils ont pu compter vingt-deux personnages parcourant la pièce et conversant avec les assistants.

Voilà — encore une fois en bloc — les phénomènes principaux de la métapsychique.

Qu'y a-t-il de prouvé dans tout cela?

I

En ce qui concerne les phénomènes dits intellectuels, on peut affirmer que plusieurs sont, aujourd'hui, presque généralement admis. Certes, la science officielle, officiellement, répond : « Non. Aucun », parce que, en réalité, aucune observation ou expérience ayant un caractère véritablement scientifique et indiscutable n'a été, paraît-il, jusqu'à présent réalisée; et c'est d'ailleurs très fâcheux, n'est-il pas vrai? Mais beaucoup

1. Le mot ectoplasme (*ektos*, en dehors, *plasma*, production biologique) servait à désigner la partie externe (hyaline) du corps cellulaire des êtres monoplastidaires. Il y a une dizaine d'années, le professeur Richet l'a fait adopter pour désigner la « substance » produite par Eusapia Paladino, puis par les médiums en général. Le mot peut être employé soit dans la forme qualitative : « de l'ectoplasme », soit dans la forme quantitative : « un ectoplasme, des ectoplasmes ». Certains étrangers lui préfèrent le mot téléplasme (même sens).

2. A cause de cela, certains métapsychistes (polonais) n'admettent pas qu'on parle d'ectoplasme et conservent le mot traditionnel de matérialisation.

de savants admettent, personnellement, au moins la possibilité, mieux, la probabilité de la télépathie, soit qu'ils aient été les témoins involontaires de faits qui les ont convaincus, soit que certains procès-verbaux d'expériences bien menées leur paraissent avoir une réelle valeur[1]. Et, à ce sujet, une petite observation trouve naturellement sa place ici, pour expliquer la différence d'attitude de beaucoup de « scientifiques » suivant qu'ils sont en présence de phénomènes « intellectuels » ou en présence de phénomènes « physiques ». C'est que les phénomènes métapsychiques intellectuels ne contreviennent, après tout, à aucune loi connue, tandis que les phénomènes métapsychiques physiques semblent violer formellement des lois naturelles, comme celle de la gravitation par exemple. On ne veut pas dire par là, bien entendu, que cela rende les seconds impossibles — rien n'est impossible — mais simplement que notre raison renâcle, et qu'il faudrait, par conséquent, des preuves absolues. C'est ce que le professeur Richet a su expliquer parfaitement en disant que :

> ... Les phénomènes uniquement mentaux... on peut les admettre sans rien changer à toutes lois connues de la matière vivante ou inerte, ni aux diverses énergies physiques, lumière, chaleur, électricité, attraction, que nous avons l'habitude de mesurer et de déterminer. Au contraire... certains phénomènes matériels,... la mécanique ordinaire ne les explique pas : mouvements d'objets sans contacts, maisons hantées, fantômes, matérialisations photographiables, sonorités, lumières, toutes réalités tangibles, accessibles à nos sens[2].

Et, plus loin :

> Pour faire à un physiologiste, un physicien, un chimiste, admettre qu'il sort du corps humain une forme qui a une circulation, une chaleur propre et des muscles, qui exhale de l'acide carbonique, qui pèse, qui parle, qui pense, il faut lui demander un effort intellectuel qui est vraiment très douloureux[3].

(Remarquons, en passant, que c'est aussi cette absurdité *a priori* qui fait que, même en matière de phénomènes purement intellectuels, on n'admette pas encore, dans les milieux

1. Par exemple les expériences faites avec le médium polonais Ossowiecki. La place me manque pour faire autre chose que les mentionner.
2. *Traité*, p. 4.
3. *Traité*, p. 690.

scientifiques, la possibilité de la prévision de l'avenir. La science classique considère que le « devenir » affectif et intellectuel d'un être vivant est, rationnellement, imprévisible.)

Que valent ces raisons? Peut-être pas grand'chose. Et elles ne vaudraient même certainement rien du tout devant des faits. Mais on en revient donc toujours au même point : y a-t-il des faits?

Dans son *Traité de métapsychique*, le professeur Richet a admirablement étudié tout le mécanisme possible de l'ensemble des phénomènes qu'il attribue à la cryptesthésie. Malheureusement, ce ne sont là que des pages de doctrine; et, quand on arrive aux faits, — si l'on excepte les cas connus et déjà étudiés comme ceux de madame Piper et de Reese — ou bien on se trouve en présence d'une accumulation inutile de racontars, semblables à ceux dont M. Camille Flammarion a fait plusieurs recueils populaires, ou bien encore on lit, avec stupéfaction, quelques comptes rendus des travaux de l'auteur dont voici un type, qui a été déjà cité [1] :

Je dis à M. D., très sceptique, qui n'assistait pas à ces expériences : « Pensez à un nom quelconque, que ce soit un personnage historique ou un inconnu, nous le trouverons par la table et je vous le dirai demain. » La réponse a été F. N. T. B. T. Si l'on prend la lettre précédente (ce que l'on est parfaitement autorisé à faire), on a E. M. S. A. S. Or, le nom pensé par M. D. était CESAR ou COESAR. Sur 5 lettres, il y en a donc, avec la probabilité de 1 /25, 2 de bonnes, soit comme probabilité totale, d'après la formule citée plus haut, environ 1 /42, ce qui est peu. Mais, en réalité, il y en a beaucoup plus. Car c'est un mot de 5 lettres répondant à un mot de 5 lettres, soit une probabilité de 1 /7 environ d'avoir 5 lettres. Alors cela devient 1 /294. C'est même plus encore, car, si la table retardait la réponse, la dernière lettre R, a été indiquée comme S, la première, C, a été indiquée avec un retard un peu plus grand, et, alors, on a D. M. S. A. R., ce qui se rapproche passablement de COESAR [2].

Autrement dit, a écrit M. Guitet-Vauquelin [3], si nous supposons que la table, quand elle a dit F., a voulu dire C., quand elle a dit N., a voulu dire E., quand elle a dit T., a voulu dire S., quand elle a dit B., a voulu dire A., puis quand elle a redit T., a voulu dire R., nous

1. *Mercure de France* du 15 mai 1922.
2. *Traité*, p. 208.
3. *Revue de la Semaine* du 26 mai 1922.

avons CESAR! — Vraiment, on se demande si l'on rêve! Je pose à mes lecteurs cette question : Est-ce là de la science?

Il ne faut pas craindre, en effet, de le dire, avec tout le respect dû à un tel maître, l'ouvrage prématuré du professeur Richet a paru devoir être considéré généralement comme non avenu dans le monde scientifique [1]. Il n'a rien apporté. La métapsychique expérimentale, avec lui, n'a pas fait un pas.

Récemment, nous avons vu sortir un livre beaucoup plus impressionnant, c'est celui du docteur Osty sur *la Connaissance supra-normale*. Il contient l'exposé d'une série d'expériences, réparties sur une douzaine d'années, qui paraissent avoir été conduites fort méthodiquement; et, pour la première fois, on peut se sentir ébranlé. La conclusion qui se dégage, en effet, des travaux du docteur Osty, c'est qu'il existe bel et bien une « connaissance qui se constitue autrement que par l'activité d'une intelligence travaillant sur les apports directs ou indirects des sens connus », connaissance qui embrasse non seulement le passé et le présent, mais le futur. Cette faculté de connaissance, qui la possède? Notre « personnalité psychique latente », qui dispose de sources informatrices sans nul rapport avec celles que nous connaissons. Chez la grande majorité des hommes, cette personnalité psychique surnormale reste toujours cachée. Chez quelques-uns, c'est une seule fois dans la vie, à l'occasion d'un événement grave, que le psychisme surnormal informe le plan conscient de la pensée (télépathie accidentelle). Chez d'autres, cela s'effectue en de nombreuses circonstances. Enfin, pour quelques rares sujets, il semble que soit levé l'obstacle physiologique qui sépare le plan apparent du plan latent de la pensée : il en résulte une véritable faculté paranormale (lucidité) coexistant avec l'intelligence commune.

Évidemment, tout doit se ramener ici, comme toujours, à la valeur des preuves. Car, si certains faits que rapporte le docteur Osty sont vrais — encore qu'il ait limité ses études

1. Voir un article du docteur Maurice de Fleury dans *Je sais tout* du 15 janvier 1923.

à la connaissance de la personnalité humaine — la question de la possibilité de la prévision de l'avenir est tranchée. Or, il faut bien le répéter, de ce côté, la science, jusqu'à présent, n'accepte absolument rien. Notons donc que nous n'avons encore que les récits de l'auteur. Sans doute, il y a des procès-verbaux d'expériences qui paraissent convaincants (ce sont de ceux-là que nous attendons toujours dans le domaine des phénomènes physiques); et puis, ce qui fait la force du docteur Osty, c'est qu'il nous dit humblement : « Vous n'êtes pas du tout obligés de me croire; seulement, voici mes sujets, voici la meilleure méthode pour s'en servir, expérimentez vous-mêmes et vous serez immédiatement convaincus. » A cela, il n'y a rien à objecter. Nous sommes bien loin du ton pédant, des affirmations insolentes de certains ouvrages de métapsychique, dans lesquels le lecteur est prévenu qu'il n'a pas le droit de discuter. Mais enfin, est-il certain que les expériences du docteur Osty, ainsi renouvelables, puissent être dès maintenant considérées comme acquises? Lui-même sait bien que non, puisqu'il en a demandé — et c'est tout à son honneur — une confirmation officielle et publique. Cette confirmation officielle et publique, précisément, on est en train de l'essayer. J'espère avoir bientôt l'occasion d'en publier les résultats.

Je pourrais parfaitement ajouter cette petite remarque, que, personnellement, depuis que j'ai fait une tournée chez les plus célèbres « voyants », je suis convaincu que la télépathie et la lucidité sont des faits réels (en ce qui concerne, tout au moins, le passé et le présent) : mais quelle espèce d'importance cela peut-il avoir? Aucune : n'importe qui peut en faire autant, et cela ne saurait apporter aucune certitude scientifique, attendu que les conditions dans lesquelles se font de telles expériences n'offrent jamais des garanties suffisantes pour fournir une preuve objective.

Que donneront les expériences mises debout actuellement? C'est un grand point d'interrogation.

En résumé, en ce qui concerne les phénomènes intellectuels, je crois qu'on peut établir ainsi la situation présente : négation complète de la science officielle, sans toutefois de

résistance à accepter la probabilité de certains phénomènes, dont la « preuve » malheureusement n'est pas faite; grandes chances d'authenticité (beaucoup d'affirmations considérables) en faveur de la connaissance supra-normale relative au passé et au présent; peu de chances (quelques affirmations seulement) en faveur de la connaissance supra-normale de l'avenir.

Attendons. Et espérons.

II

En ce qui concerne les phénomènes dits physiques, c'est une autre affaire! De ce côté — et qu'on ne doute pas que je le regrette, quant à moi — il me paraît, comme à beaucoup d'autres, n'y avoir guère d'espoir : la situation est, au contraire, positivement lamentable.

Je rappelais, plus haut, qu'il y a, à la réalité des phénomènes physiques, une objection de principe : c'est qu'ils paraissent en contradiction avec certaines lois auxquelles on ne connaît jusqu'à présent aucune exception[1]. Que vaut cette raison? Je l'ai dit : pas grand'chose peut-être, et il faut se montrer, à ce point de vue, très prudent. Mais la déclarerait-on absolument nulle qu'il resterait alors que l'argument qu'elle engendre logiquement, et qui est celui-ci : « Il faut prouver, » est, lui, irréfutable. Vous annoncez des choses absurdes : il faut les prouver. Qu'objecter à cela? Rien. Et donc la discussion devra encore se développer uniquement, ici, autour de la valeur des preuves.

Des preuves, en matière de métapsychique objective, y en a-t-il eu? y en a-t-il? y en aura-t-il?

Tout d'abord, une première observation est indispensable : c'est que, d'une manière générale, *les conditions requises pour la production de ces phénomènes sont exactement celles que nécessiterait la fraude.* En un mot, tout se passe *comme s'il* y avait fraude. — Voyons cela.

1° L'absence de lumière. Il est possible qu'on m'objecte

1. « ... C'est une physiologie, une physique, une chimie nouvelles. » Charles Richet, *Traité*, p. 785.

qu'il y a eu, ici ou là, des expériences en pleine lumière. Je répondrai : non, pour les expériences reconnues comme présentant réellement quelque souci de contrôle. La plus grande concession qui ait été obtenue alors était une petite lumière rouge — qui n'éclaire guère! — et cela seulement quand il s'agissait de phénomènes relativement simples (télékinésie, vagues formations fantomatiques). Dès qu'il s'agit des grands phénomènes (matérialisations), je lis dans les procès-verbaux, du moins ceux dignes d'être étudiés, que l'obscurité est complète. Il est arrivé évidemment, qu'on *annonce* des séances contrôlées en pleine lumière. Mais on demandait d'abord aux assistants le droit de « commencer » les séances dans l'obscurité, pour « amorcer » le phénomène : une fois cela accordé, il n'était plus question de lumière.

Je sais très bien les raisons que donnent les métapsychistes à ce sujet et je connais la comparaison fameuse avec l'obscurité nécessaire à la plaque photographique. Aussi, qu'on nous comprenne bien — nous tous qui sommes en butte à l'accusation d'hostilité systématique — nous ne disons nullement que l'obscurité prouve la fraude : nous disons seulement que, s'il y avait fraude, cela se passerait vraisemblablement ainsi.

2° La chaîne. Mêmes remarques. On sait ce que c'est que la chaîne : cela consiste, pour les assistants, à se tenir les uns les autres par les mains. Or, il est bien clair que, quand on a les mains tenues, à droite et à gauche, on est dans l'incapacité absolue de « contrôler ». Nous ne disons pas, encore une fois, qu'il y a fraude : nous disons que, *s'il* y avait fraude, ce serait exactement ainsi que ça se passerait.

3° Le bruit, les chants, les prières, ou au moins le murmure des « conversations sur d'autres sujets ». Pas toujours, me dit-on. Ma foi, c'est pourtant ce que je lis dans tous les procès-verbaux des expériences célèbres. Or, là encore, il y a une véritable gêne pour le contrôle. Nous admettons parfaitement l'allure spiritique donnée aux séances et nous admettons parfaitement qu'il soit nécessaire d'accorder au médium que les Esprits aiment les chants ou le marmottement des prières (Polonais); mais, je le répète encore, s'il y avait à masquer

certains bruits suspects, ce serait tout a fait ainsi qu'on s'y prendrait [1].

4° Il est généralement défendu de voir, et surtout de photographier, sans l'autorisation du médium (ou du « guide » ou de l' « entité »). C'est quand celui-ci, au moyen d'un signe convenu, a dit : « Allez-y! » qu'on peut produire l'éclair de magnésium. Dans un des derniers numéros de la *Revue métapsychique* (janvier-février 1923) on trouve une série de procès-verbaux d'expériences faites avec le célèbre médium Franek Kluski. On y peut lire cette phrase véritablement déconcertante :

> Pendant ces longues séances, beaucoup de formes matérialisées, humaines ou animales, se sont manifestées. Très peu ont pu être photographiées. La raison en est la suivante : on ne faisait jaillir l'éclair de magnésium qu'après avoir obtenu le consentement des entités matérialisées. Or, observation assez curieuse, beaucoup de ces entités semblaient redouter l'éclair et ne se prêtaient pas volontiers à l'opération.

Très franchement, je le demande : comment, en 1923, après les polémiques qu'il y a eu, ose-t-on publier une pareille phrase dans un document qui se dit scientifique?

5° Enfin, il est absolument interdit de s'emparer de la matérialisation.

— Tout cela ne prouve rien! me crie-t-on.

Certes non. Mais, aussi bien, ce n'est pas aux adversaires de la métapsychique objective de prouver qu'elle est fausse, c'est aux métapsychistes de prouver qu'elle est vraie. Or, des preuves, il n'y en a pas encore. Qu'il s'agisse de raps, qu'il s'agisse de télékinésie, qu'il s'agisse d'ectoplasmie, nous sommes toujours dans l'expectative.

Raps et télékinésie. — A première vue, la question de savoir si un objet, une table par exemple, peut bouger sans que personne y touche, peut paraître naïve : il y a tellement de gens qui font « tourner des tables » que la réponse, pensera-t-on,

1. Voir, à ce sujet, les excellentes remarques du docteur Fournier d'Albe dans son rapport sur Miss Goligher (*The Goligher Circle. May to august* 1921.) Passages cités en français dans *les Morts vivent-ils?* II, p. 150-162.

doit avoir été fournie depuis longtemps dans le sens positif. Or, c'est là une erreur : la vraie réponse, la réponse scientifique, on l'attend toujours.

Nous avons tous rencontré des gens qui, avec une bonne foi évidente, nous ont raconté quelque chose comme ceci :

— Hier, nous avons, à un certain moment, soulevé nos mains à dix centimètres au moins de la table, et celle-ci a continué sa danse.

Le malheur, c'est que cela s'est toujours passé la veille en effet et que, lorsqu'on arrive pour le constater, il ne se produit plus rien du tout. Les seules expériences à caractère scientifique qui aient été faites à ce sujet — (car j'excepte celles de Crookes avec Dunglas Home, dans lesquelles les conditions ont presque toujours été telles que rien de clair ne se dégage des procès-verbaux) — sont celles qui ont été entreprises à Paris, à l'*Institut général psychologique*, entre 1905 et 1908, avec le fameux médium italien Eusapia Paladino. Là, il y eut des « phénomènes » et ces expériences auraient pu enfin faire foi. Pourquoi, cependant, ne saurait-on les considérer comme probantes? Parce que, avec Eusapia, il n'a jamais été possible d'établir le contrôle scientifique d'*une façon suivie* et que, par une coïncidence fâcheuse, c'était justement dans les « trous » de ce contrôle — provoqués par le caractère capricieux et incohérent du médium, — que se produisaient les phénomènes. J'ai vu personnellement plusieurs témoins de ces expériences : ils ne pouvaient se déclarer convaincus. L'un d'eux, le professeur Branly, me disait :

— Tenez, un soir, nous causions avec Eusapia, quand un verre, qui se trouvait à une petite distance de nous, se brisa. Je vis bien les débris du verre, je demandai à Eusapia de refaire immédiatement cette expérience : elle n'a jamais voulu. C'était toujours ainsi.

Madame Curie, le docteur Roux, M. Lapicque, M. Broca, d'autres encore, m'ont dit la même chose. Au surplus, le compte rendu officiel de ces expériences, publié par M. Courtier dans le *Bulletin de l'Institut psychologique* de novembre 1908, ne sait que conclure. Après avoir rappelé des faits qui avaient paru probants sur le moment (soulè-

vement de table des quatre pieds sans qu'Eusapia y touchât [?]), il n'ose pas affirmer que le phénomène soit vrai et il dit simplement : « Nous ne cherchons aucune explication concernant les phénomènes : les doutes qui subsistent sur leurs origines nous en dispensent [1]. » On a appelé d'ailleurs ce rapport, cela est caractéristique, « un chef-d'œuvre d'imprécision ». Voilà qui est donc bien insuffisant, on le reconnaîtra, pour se faire une opinion!

Or, depuis, il n'y a rien eu.

Un concours ouvert, avant la guerre, par M. Gustave Le Bon, n'a donné aucun résultat. Plus récemment, un autre concours, organisé par *le Matin*, avec un prix de 50,000 francs, a également échoué : aucun médium n'a été capable de faire seulement bouger un crayon sur un plateau de verre.

— On vous dit que tout cela ne prouve absolument rien! crient encore les croyants. D'abord, ces phénomènes viennent quand ils veulent; et puis, il leur faut l' « atmosphère » et vos concours et vos expériences officielles ne la savent pas créer, voilà tout.

Cet argument aurait une valeur si, dans les concours et les expériences officielles, il ne s'était jamais rien produit. Mais, malheureusement, le fait est que des phénomènes s'y produisent bien parfois : seulement, ils sont truqués, et on découvre le truc! Alors reconnaissons que cela autorise à se montrer méfiants.

Qu'un esprit très éminent comme M. Maxwell croie, par expérience personnelle, aux raps et à la télékinésie, cela certes peut et doit donner à réfléchir. Mais il n'y a pas possi-

1. *Rapport*, p. 546. Et encore : « Nous n'éprouvons nul besoin d'être plus affirmatifs, nous n'avons pas hâte de l'être à ce compte. Notre seule hâte, c'est de continuer ces recherches. » Une seule photographie de déplacement d'objet put être prise à l'improviste : elle représente une table soulevée de deux pieds mais ce soulèvement est tout à fait normal. « La paume de la main gauche d'Eusapia, dit le Rapport (p. 526), touche l'angle du plateau de la table, qu'elle semble relever; quatre doigts de sa main droite sont fortement appuyés près du bord opposé. La synergie des mains pour produire ou maintenir le soulèvement est visible, etc. » C'est au cours de ces séances, précisément, que Eusapia Paladino fut prise, plus d'une fois, en flagrant délit de fraude : cheveux pour faire mouvoir les objets, clou servant à faire osciller une planchette, chiffon protégeant ses doigts au cours d'un « moulage ».

bilité de considérer ces phénomènes comme acquis scientifiquement[1].

Incertitude.

Matérialisation et ectoplasmie. — Si l'on se plonge dans une lecture attentive des procès-verbaux d'expériences célèbres de matérialisation, on a — c'est mon humble avis, du moins — l'impression fort nette de mystification; qu'il s'agisse des expériences de William Crookes avec Home et Florence Cook, de celles de Stainton Moses, de celles de Home avec le vicomte Adare, de celles de Gibier avec madame Salmon, de celles d'Eglington, de madame Frondoni-Lacombe, de Slade avec Zollner, de Marthe Béraud à la villa Carmen, d'Eusapia Paladino avec Richet, Morselli ou à l'Institut psychologique, de celles de Stanislawa Tomczyk avec Ochorowicz ou de Stanislawa P. avec von Schrenck-Notzing, de celles de Miss Goligher avec Crawford et Fournier d'Albe, d'Eva C. avec madame Bisson, de Nielsen à Christiania, des Polonais, (Kluski, Stanislawa P., Guzik) de Mascaras à Toulouse, de Willy Schneider, d'Erto, d'Élizabeth Tomson, de Maria Vollhart, etc.

Ici, entendons-nous bien. Si on lit, de ces expériences, des récits de seconde main, dans les ouvrages spirites ou métapsychiques, alors on peut se sentir bien près d'ajouter foi à tout : les phénomènes les plus bizarres nous sont décrits, en raccourci, avec tant de sincérité et de conviction — cela est bien humain — qu'il n'y a pas grand'chose apparemment à leur objecter. Mais il faut aller aux sources, aux procès-verbaux originaux. Or, il me paraît évident que, si on lit les textes mêmes de Crookes par exemple[2], les textes mêmes

1. A propos des « conditions scientifiques » de telles expériences, on peut relire d'une part les procès-verbaux des séances de Christania avec Nielsen (reproduits dans *Les morts vivent-ils*? II, p. 162-174) d'autre part le parfait Rapport concernant les séances d'Éva à la Sorbonne (*ibidem*, p. 231-242).

2. Le grand physicien anglais William Crookes voyait se former, auprès de son médium, miss Florence Cook, le fantôme complet — (on pourrait presque dire en chair et en os, puisque Crookes l'a décrit comme tel) — d'une jeune fille qui disait se nommer Katie King, fille (défunte) du célèbre pirate-boucanier Morgan (1635-1688). Pendant tout un hiver, elle apparut presque chaque jour dans le laboratoire du savant, allant, venant, parlant, ayant grand soin, toutefois, de toujours diriger elle-même le contrôle (?) et de ne jamais se laisser mener par son observateur. *On n'a jamais fait mieux depuis.* Crookes a laissé un long rap-

de la *Revue du Spiritisme* relatifs à la villa Carmen[1], etc., on a l'*impression* de vastes fumisteries.

Sur ce mot *impression*, que je me suis permis déjà d'employer, on m'a chicané :

— Vous avez l'impression, m'a dit quelqu'un; moi, j'ai l'impression contraire. Et on ne fait pas de la science avec des impressions.

C'est bien mon avis, en effet. Mais qu'y puis-je? Je ne peux cependant pas reproduire ici *in extenso* les procès-verbaux de Crookes : je renvoie donc le lecteur aux sources — c'est tout ce qui est en mon pouvoir — en lui signalant mes « impressions ».

Et puis, précisément, puisqu'il y a toujours, jusqu'à présent, autour de tous les procès-verbaux de la métapsychique, deux opinions opposées, cela prouve du moins — aucun métapsychiste de bonne foi ne me démentira sur ce point, — que les conditions dans lesquelles ont été faites ces expériences offrent *matière à discussion*; et c'est tout justement cela qu'il ne faudrait à aucun prix. Il y aura preuve le jour où des expériences auront été faites dans des conditions telles que tout le monde les regarde comme formant un contrôle scientifique absolu.

Enfin, je ne craindrai pas d'ajouter : Soit! laissons de côté,

port : sa lecture laisse place à tous les doutes. D'autre part, Dunglas Home disait de Florence Cook qu'elle était une farceuse, et celle-ci, effectivement, fut prise en flagrant délit de fraude sous le nom de Mrs Corner.

1. Chez le général et madame Noël, depuis 1894 (Tarbes) fréquentaient, *par l'intermédiaire de médiums divers*, quelques fantômes familiers, dont le principal était Bien-Boâ, ancien grand-prêtre de Golconde, accompagné fréquemment de sa sœur, Bergolia. Les Noël s'étant installés à Alger, ces manifestations sensationnelles furent bientôt l'objet de la curiosité amusée de toute la ville. En 1902, 1903, 1904, 1905, etc., la générale (Carmencita Noël) fit publier, dans la *Revue du Spiritisme*, des procès-verbaux effarants. En 1905, le professeur Ch. Richet alla à la villa Carmen et il se déclara convaincu, authentifiant ainsi les phénomènes de sa haute autorité. Le médium était alors, *par hasard*, une jeune fille de seize ans, Marthe Béraud (depuis Rose Dupont, depuis Eva Carrière). Par la suite, il y a eu vingt preuves pour une que les séances à la Villa Carmen étaient toutes de simples plaisanteries, et, l'année dernière, j'ai moi-même découvert plusieurs témoins, que dis-je, des protagonistes de l'affaire, ceux mêmes qui se déguisaient pour faire les farces en compagnie de joyeux camarades (entre autres mademoiselle Camille Cochet, qui figure aux procès-verbaux de la *Revue du Spiritisme* sous le nom de mademoiselle Ducange; M. Portal et madame Portal, qui y figurent sous leurs noms). L'affaire de la Villa Carmen est classée.

après tout, ces disputes au sujet d'expériences qui ont été faites il y a cinquante ans, il y a vingt ans, il y a dix ans. *Vous avez un argument bien meilleur à nous apporter : c'est de les refaire, tout simplement.*

Je parlais précédemment des procès-verbaux de certaines expériences de Franek Kluski [1] J'avoue être stupéfait des conditions acceptées pour ces expériences :

La salle d'expériences, nous dit-on, était le cabinet de travail de M. F. Kluski : c'est une grande pièce située à l'angle de son appartement, au cinquième étage. La pièce a environ sept mètres de longueur sur cinq de largeur. Elle n'a qu'une seule porte d'entrée et une fenêtre. Les meubles en sont : une table sur laquelle était une machine à écrire et une lampe électrique rouge, *de petits meubles* contenant des papiers et la correspondance de M. Kluski; *une bibliothèque*; des chaises; des tabourets; *un canapé.*

Et on nous donne, en effet, un plan de cette pièce : on y voit figurer le canapé! la bibliothèque derrière un rideau! et *six* « petits meubles »!... Est-ce vraiment montrer du parti pris que de dire : Après un tel point de départ, tout le reste du récit (même s'il ne fourmillait pas de dix autres détails aussi singuliers) serait entaché de nullité.

Nous ne prétendons pas du tout — je le répète pour la centième fois — que ces phénomènes de Kluski soient faux : nous soutenons que les *conditions* sont inacceptables, voilà tout.

Qu'on examine la documentation concernant les expériences de madame Bisson avec Éva C. [2]. On y verra que l'une des premières conditions du contrôle — évidemment — c'est que le médium avait les deux mains tenues pendant toute la séance. Or, si l'on regarde les photographies jointes aux procès-verbaux, on y verra aussi que, sur 64 de ces 68 photographies, Éva a parfaitement les mains libres, qu'elle tient le rideau de droite avec sa main droite, qu'elle tient le rideau de gauche avec sa main gauche, et qu'elle fait manœuvrer elle-même ces deux rideaux. Eh bien, je ne dis pas du tout qu'Éva fraudait alors, je n'en sais rien, mais je dis qu'avec

1. *Revue métapsychique*, janvier-février 1923.
2. Juliette Alexandre-Bisson, *les Phénomènes dits de matérialisation.*

un point de départ pareil, tout le reste de l'expérience, au point de vue scientifique, me paraît entaché de nullité.

Il ne faut pas oublier au surplus que tous les grands médiums se sont livrés à la fraude, depuis les sœurs Fox jusqu'à Guzik, en passant par Home, Florence Cook, Slade, Eglington, Linda Gazzera, Miller, Bailey, madame Williams, Eldred, Craddock, Sambor, Anna Roth, Sarrak, Marthe Béraud, Lucia Sordi, Eusapia Paladino, Miss Goligher, Einer Nielsen, Mascaras, Elizabeth Tomson, etc.

Les métapsychistes disent, à ce sujet, que les pauvres médiums se laissent aller à frauder « quand ça ne marche plus », mais que de telles fraudes ne prouvent pas du tout qu'ils n'ont jamais fourni de véritables phénomènes. Ainsi, Miss Goligher, le médium de Crawford, ayant été démasquée par le docteur Fournier d'Albe en 1921 [1], un des plus notoires métapsychistes anglais, Sir William Barrett, écrivit :

> En ce qui regarde les expériences faites par feu Crawford, je puis certifier l'authenticité des phénomènes, tels qu'ils se produisirent dans ce cercle il y a quelques années déjà... *Il est possible* que *plus tard*, lorsqu'ils furent payés, et comme cela se produit souvent, *ils aient fait appel à la tricherie*, quand ils constatèrent une défaillance de leurs pouvoirs psychiques, etc. [2].

Évidemment, tout est possible. Seulement, il est regrettable qu'on ne puisse point nous en faire la démonstration : *qu'attend, pour cela, Miss Goligher elle-même?*

Ce n'est pas le lieu, dans ce cadre trop restreint, d'étendre une telle étude critique. Je donne seulement ces quelques remarques comme remarques-types. On pourra les appliquer, je crois, à tout ce qui a été publié dans le passé [3].

1. Ouvrage cité.

2. *Church of Ireland Gazette*; cité par la *Revue métapsychique* (janvier-février 1923). Je signale que miss Goligher a aujourd'hui vingt-cinq ans.

3. Là-dessus, M. le professeur Richet écrit : « Il faudrait (alors) supposer que William Crookes, R. Wallace (ici vingt noms)... ont été tous, sans exception, des menteurs ou des imbéciles. » (*Traité*, p. 761.) Pourquoi cela? Ce ne sont évidemment pas des menteurs, et ce ne sont pas des imbéciles. La crédulité n'est nullement l'apanage des imbéciles. Pour être dupé dans certaines conditions, tout le monde est de la même force, le crétin comme l'homme de génie. Nous en avons des exemples tous les jours, et c'est même tellement banal que mes lecteurs, je pense, m'en voudraient d'insister.

***

Dans le présent, que nous offre-t-on?

Les expériences de l'Institut métapsychique international, celles de la Sorbonne, celles de Willy S. celles de Maria Vollhart, celles d'Erto, celles de Guzik (ne parlons pas de Mascaras, récemment démasqué à Toulouse).

Au sujet de l'Institut métapsychique, je suis sur un terrain bien scabreux. Me permettra-t-on pourtant — en m'excusant de me mettre ainsi perpétuellement en scène — de m'expliquer très nettement?

J'ai eu, avec M. le docteur Geley, une querelle publique assez violente. Cela n'a aucune espèce d'importance et, s'il ne tient qu'à moi, il n'en doit rester absolument rien. J'ai pensé, et je l'ai écrit, que M. le docteur Geley avait fait, jusqu'à présent, ses expériences dans des conditions telles qu'*il avait pu* être trompé; et que, par conséquent, ces conditions étaient discutables; et que, par conséquent aussi, les résultats ne faisaient pas preuve. Je suis le premier à le déplorer, mais le fait est là : les expériences de l'Institut métapsychique n'ont pas été considérées comme probantes. Ne prétendant nullement à avoir une compétence sur le fond de la question, j'ai enregistré les doutes et les négations, et voilà tout. Mais il va sans dire que si, ayant la possibilité de modifier ses méthodes de travail, le docteur Geley apporte, quelque jour, des résultats positifs obtenus dans des résultats de contrôle parfait *du phénomène*, alors, je serai le premier aussi à m'incliner et à saluer très bas le docteur Geley comme un des pionniers de la nouvelle science.

Au sujet des expériences de Willy Schneider, je ferai provisoirement les mêmes réflexions. J'ai été en correspondance suivie avec un des collaborateurs de M. de Schrenck. J'ai étudié attentivement un procès-verbal qu'il m'avait envoyé : j'ai eu l'impression — toujours l'impression! Eh! oui, que voulez-vous que j'y fasse? — qu'il n'y avait aucun contrôle sérieux, non du médium, ce qui est relativement peu important, mais *du phénomène lui-même*. En désespoir de cause, après plusieurs observations inutiles, j'ai fini par

écrire à mon correspondant, qui me faisait l'honneur, après tout, de me demander mon opinion, quelque chose comme ceci :

— Refusez formellement d'être dans la chaîne; et emparez-vous froidement de ce que vous verrez.

Je n'ai plus entendu parler de rien pendant des mois.

Sur les entrefaites, on nous disait qu'une centaine de savants, et certains d'une valeur incontestable, ont assisté aux séances, à Munich. *Assisté*, ouï; mais pas *contrôlé* : ce n'est pas du tout la même chose. — Et enfin je reçus, le 2 décembre, une lettre de mon correspondant me disant : « Le nouveau *truc* de Willy est qu'il flotte en l'air... » puis, le 10 décembre, une deuxième lettre très intéressante qui commence par ces mots : « Mon opinion au sujet des productions de Willy S. est tout nettement qu'il fraude — comme tous les médiums [1]. »

Dans ces conditions, je ne sais trop si c'est de ce côté que nous viendra la lumière.

En ce qui concerne les expériences de la Sorbonne, que dirai-je? Ne voulant pas susciter une dispute inutile [2], je me contenterai de rappeler que le moins qu'on en ait pu conclure est qu'elles ont été absolument « négatives ». L'ectoplasme, empêché, en dépit des efforts du médium Eva C., a été remplacé par une substance nullement mystérieuse, que les expérimentateurs ont dite analogue à du caoutchouc,

1. Il ajoute : « Le docteur Holub, à Vienne, a raconté dans la *Neue Freie Presse* des merveilles de Willy, qui surpassent tout ce que Willy a produit à Munich. On ne peut certainement en juger d'après ses articles, parce qu'on ne nous y apprend presque rien du contrôle qui, pourtant, est la question principale. Ce qui me semble le plus suspect, c'est que Willy ne permet plus de photographier ses phénomènes. On sait que les photographies des ectoplasmes d'Eva sont d'un caractère tout simplement démasquant, mais elles laissaient, aux métapsychistes, un moyen d'interprétation en leur sens. Chez Willy, un tel moyen n'existerait pas, parce que la photographie décèlerait ses procédés de truquage. Il sait cela très bien et c'est sans doute pourquoi il n'admet pas la photographie. » (Cette correspondance est en français.)

2. Comme j'avais donné, récemment, quelques détails sur les « à côté » de ces expériences, madame Bisson m'a accusé à deux reprises, publiquement, d'avoir *menti*. Je n'ai absolument rien répondu. Et ceci prouve peut-être que la présence d'une femme, remarquablement intelligente et charmante d'ailleurs, dans ces sortes d'études, ne contribue pas à faciliter la discussion.

et les éminents savants qui se préparaient à l'étudier en ont été pour leur vaine attente.

Même manière de voir encore pour Erto, spécialiste des phénomènes lumineux, des raps et de la télékinésie. Quand on lit les comptes rendus, avec les liens dénoués dans l'obscurité, bien qu'ayant été faits par un « expert en nœuds » — ah! l'expert en nœuds!... — et qu'on examine les photographies, il me paraît impossible qu'on puisse prendre cela au sérieux. Erto est venu à Paris. Ses trucs de liens dénoués y ont été à peu près démasqués par un prestidigitateur. Quant à ses phénomènes lumineux il n'a même pas consenti à ce qu'ils fussent contrôlés. M. Marcel Prévost écrit, dans la *Revue de France* du 1er novembre 1923, à propos d'une séance de ces phénomènes lumineux.

Mon confrère de l'Institut, Perrin, présent à la séance, m'a dit qu'il ne connaissait pas d'appareil dissimulable capable de produire de tels effets.

Que M. Jean Perrin, assistant en *simple spectateur*, à l'Institut métapsychique, à une *démonstration*, ait prononcé ces paroles, cela est bien naturel. Mais il a demandé alors à exercer quelque contrôle : là-dessus, le médium a filé sur Milan. M. Jean Perrin m'a dit qu'il considère formellement Erto et autres comme des fumistes.

Ce qui est vraiment incompréhensible, justement, c'est cet entêtement acharné des médiums à ne pas vouloir, une fois pour toutes, se mettre dans des conditions de contrôle indiscutables. Mais, il me semble, sapristi, que, si j'étais médium à matérialisations, je voudrais donner des démonstrations éclatantes, devant lesquelles aucune objection ne pourrait plus tenir! Cette dérobade perpétuelle est véritablement déconcertante.

Est-ce Maria Vollhart, médium allemand, qui pourra nous sortir du doute?... Hélas! voici quelques-uns de ses « phénomènes », tels que nous les raconte, sans sourciller, la *Revue* du docteur Geley [1].

En plein jour, lors d'une réunion mondaine à laquelle assistaient Maria V. et sa fille, alors que celle-ci jouait du piano, on entendit

1. *Revue métapsychique*, juillet-août 1923.

une pierre tomber dans un coin du salon, à trois mètres du médium. Cette pierre, qui était chaude, provenait d'un coffret appartenant à la fille de la maison et situé dans une chambre éloignée. A remarquer que le chien du docteur S., qui était dans la chambre en question, se mit à aboyer avant la production du phénomène, ce qui amena madame S. à aller voir ce qui se passait : mademoiselle S. était absente et personne n'était sorti du salon. Dans une séance, il y eut apport d'une branche de hêtre où des perles de rosée étaient encore attachées. Dans la pénombre, le rameau fut distinctement aperçu par un assistant : il arrivait en l'air au-dessus du medium, qui retira sa main de la chaîne pour le saisir.

... Les objets parcouraient souvent un très long trajet. Une fleur fut un jour enlevée d'un bouquet à trois ou quatre kilomètres de distance.

... Les apports et transports se produisent de la façon suivante : on entend quelques raps, le médium devient agité. Soudain un objet choit sur la table ou y est doucement déposé. Ce sont de préférence des pierres de la grosseur d'une noisette et même d'un œuf d'oie; elles proviennent soit de la maison, soit d'un endroit inconnu. Souvent se présentent des vases vides ou contenant de l'eau et des fleurs. Fréquemment aussi viennent des livres. Fait remarquable et qui éloigne tout soupçon de fraude : leur sujet est en rapport avec celui de la conversation... Des fleurs, qui proviennent le plus généralement de la demeure, sont portées devant le visage ou sur les mains des assistants. Pendant des mois, on eut ainsi des rameaux de buis humide qu'on entendait, pendant quelques instants, bruire en l'air et qui tombaient sur la table. Ce buis était d'une provenance inconnue. Souvent, on eut des branches d'aster, d'une longueur atteignant jusqu'à 67 centimètres et qui ne pouvaient, par conséquent, avoir été dissimulées. Ces apports étaient aussi en relation avec les entretiens; ils avaient parfois le sens de plaisanteries ou de réprimandes. Ceux des assistants qui se permettaient d'être incrédules étaient régulièrement saupoudrés d'une fine poudre à dents qui ressemblait à de la farine et dont on ne pouvait trouver de traces sur les mains du médium ou dans l'espace compris entre elle et le railleur, etc.

J'aime mieux ne me livrer ici à aucun commentaire.

Est-ce Guzik, enfin, le fameux médium polonais, qui pourrait nous fournir la clef du mystère? Ne l'espérons pas. On sait ce qui vient de se passer. Guzik avait donné, au printemps dernier, des séances sensationnelles à l'Institut métapsychique, et le docteur Geley en avait publié, en juin, un rapport général, appelé « rapport des trente-quatre ». Comme je m'étais permis de faire la critique de ce rapport, au point

de vue des méthodes employées[1], des amateurs de métapsychique décidèrent, en octobre, de mettre le médium Guzik « à ma disposition ». J'acceptai; et j'obtins alors de quelques éminents savants du Collège de France et de la Faculté des Sciences qu'ils voulussent bien essayer un contrôle scientifique des effarants phénomènes. Le procès-verbal de ces séances vient, nul ne l'ignore, d'être publié [2]. Or, il en ressort que Guzik a purement et simplement essayé, — après tant d'autres, — de duper ses contrôleurs avec les farces les plus grossières.

Alors comment, pourquoi, et de quoi pourrions-nous conclure dans un sens positif?

J'ai écrit à la dernière page d'un de mes livres :

Il semble s'établir peu à peu que :

1° Quand le médium n'est pas contrôlé, il y a des phénomènes.

2° Quand le médium est contrôlé, les phénomènes diminuent à mesure que le contrôle augmente.

3° Quand le contrôle est complet, il n'y a plus de phénomènes du tout.

Les expériences de Guzik viennent — une centième fois — de confirmer ce jugement.

Je me permettrai donc de dire : Du côté des phénomènes de la métapsychique objective, le bilan paraît s'établir ainsi : Dans le passé : rien; dans le présent : toujours rien; dans l'avenir?... dans l'avenir, *la porte reste ouverte*, voilà tout.

Il y a peut-être un peu de courage au surplus à écrire cela si clairement, car alors on m'accuse d'indécision ou même de... malice, et je suis parfois bien embarrassé! Je reçois des lettres me disant, en substance :

C'est bien malin! Quand vous avez fini de démolir, vous dites : la porte sur l'avenir reste ouverte! Comme cela, vous serez sûr de retomber toujours sur les pieds!

Eh mais! que puis-je faire à cela? Je répète que j'essaye, uniquement, de *rendre compte de ce qui se passe*. Tant que je

1. Ce n'est pas ici l'instant ni le lieu de reprendre cette discussion. Je ne peux donc que renvoyer le lecteur aux numéros de *l'Opinion*, du 6 juillet au 10 août 1923.

2. *L'Opinion* du 21 décembre 1923.

le fais loyalement, je ne vois pas du tout pourquoi je déchaîne ces colères.

Ma situation devient vraiment bizarre. Il y a des voleurs; j'essaye de les faire prendre, et, chaque fois que j'en fais prendre un, ce sont des volés qui me tombent dessus!... Heureusement, je n'ai pas l'intention de perdre pour cela ma joyeuse humeur.

Pour ce qui est du reproche de rester encore « en attente », il ne m'émeut pas davantage. Parfaitement, je reste en attente, et c'est là l'attitude que je conseille à mes bienveillants lecteurs. Car qui triomphera, dans cette passionnante bataille? Personne encore n'a le pouvoir de le dire.

***

La métapsychique, on le voit, traverse actuellement une véritable crise. Est-il paradoxal de soutenir que cette crise lui sera fort salutaire? Je ne le crois pas. Je suis convaincu, au contraire, que les attaques dont elle est l'objet, en la mettant, comme on dit, au pied du mur, ne peuvent que l'inciter à faire enfin les efforts nécessaires pour définir nettement son domaine. En un mot comme en cent, cette science — si science il y a — n'a pas daigné, jusqu'à présent, consentir à employer des méthodes scientifiques. En le lui disant un peu rudement, on ne peut certainement que lui rendre service. Que, demain, elle apporte enfin des preuves, des vraies, et nous serons alors — mais alors seulement — nombreux et unanimes à la saluer comme une des plus intéressantes conquêtes de l'esprit humain.

PAUL HEUZÉ

W. B. YEATS

LAURÉAT DU PRIX NOBEL

William Butler Yeats, qui vient d'être désigné pour le Prix Nobel de littérature, n'est pas un inconnu en France. Il est venu souvent à Paris, il y compte des admirateurs. Les lecteurs de cette revue qui voudront bien se reporter aux numéros des 1er et 15 août 1904 y trouveront deux articles de M. Henri Potez consacrés à « W. B. Yeats et la Renaissance poétique en Irlande ». Il y a vingt ans, le poète, à l'âge de trente-huit ans, était déjà considéré comme un chef d'école, il avait réuni en un volume, bien des fois réimprimé, ses plus beaux Poèmes, il avait publié ses Anthologies irlandaises, donné au Théâtre littéraire irlandais, puis au Théâtre national (*Abbey Theatre* de Dublin) dont il a été directeur, plusieurs des pièces qui ont fait sa renommée, *Countess Cathleen*, *The Land of Heart's Desire*, *Cathleen ni Hoolihan*. Dans ces pages, M. Henri Potez a caractérisé très finement l'œuvre alors publiée du poète, il a donné des extraits de ses ouvrages en prose, notamment du *Crépuscule celtique*, et cette étude a d'autant plus de mérite qu'elle était la première à analyser les tendances de cette renaissance poétique dont W. B. Yeats restera la figure la plus attachante peut-être et la plus énigmatique.

Maintenant que vingt années ont passé, la pensée de W. B. Yeats a suivi une évolution, déjà discernable alors

et qui n'avait pas échappé à M. Potez, vers les croyances d'occultisme et de magie. On peut essayer un portrait moral, indiquant quelques traits qui sont communs à plusieurs poètes de la nouvelle école irlandaise et d'autres que W.B. Yeats présente seul à ce degré, comme le besoin passionné de se renouveler, et de refaire son œuvre.

C'est le représentant littéraire le plus considérable du mouvement nationaliste irlandais que sans doute on a voulu couronner, et c'est un poète irlandais de langue anglaise. W. B. Yeats appartient à ce groupe d'écrivains qui auraient eu à apprendre le « gaélique » ou comme nous disons en France, l'irlandais, s'il avait voulu écrire dans la véritable langue nationale de son pays. N'oublions pas qu'il a publié son premier livre (en 1886) avant même que la *Ligue gaélique* ait commencé de remettre en honneur et de cultiver littérairement la vieille langue celtique. Il a vécu dans cette époque de transition où, tout étant encore à faire pour restaurer la tradition de la langue et de la littérature orale en train de mourir, il aurait été injuste de reprocher aux écrivains nationalistes d'employer la langue de l'Angleterre pour exprimer la pensée de l'Irlande. Il faut même dire que les écrivains comme J. M. Synge, qui ont écrit en anglais en s'appliquant avec passion à connaître tout ce qu'ils pouvaient de gaélique, ont agi avec discernement et dans un amour véritable de leur pays, car il fallait avant tout créer un mouvement d'opinion qui pût toucher tous les Irlandais, et la majorité est, depuis longtemps déjà, de langue anglaise.

Vers 1880, la langue irlandaise n'était plus connue que d'une partie des paysans, de leurs prêtres et de quelques érudits. Les classes moyennes ne l'employaient presque plus. Les poètes comme Yeats, s'appuyant à la fois sur les travaux des savants et sur ce qui restait de traditions populaires, s'efforcèrent d'exprimer en anglais les sentiments de l'Irlande telle qu'ils la rêvaient, et avant tout son aspiration vers l'indépendance intellectuelle et morale vis-à-vis de l'Angleterre, qui leur paraissait devoir préparer son indépendance politique. Beaucoup n'ont pas été des agitateurs, ni des politiciens. Peu importait que quelques-uns fussent de race

anglo-saxonne, s'ils étaient *Hibernis ipsis Hiberniores*. On peut même se demander si à travers le voile que l'ignorance, ou une connaissance imparfaite de l'ancienne langue, tendait entre eux et le passé de leur pays, la figure de celui-ci ne leur est pas apparue plus belle encore.

On s'étonnera peut-être de l'importance que nous donnons à la question linguistique, mais elle est primordiale, et il faut rappeler encore quelques faits sur le mouvement intellectuel qui aboutit à la fondation de la Ligue gaélique, à la Renaissance poétique de l'Irlande, pour bien comprendre Yeats [1]. Il a été une des principales figures de cette renaissance, mais il avait eu des précurseurs. Le nationalisme irlandais est le dernier venu en Europe, il a des caractères particuliers, son succès demeurera longtemps incertain et cette incertitude est tragique : il s'agit de l'avenir d'un des pays d'Europe qui ont reçu le plus anciennement la civilisation chrétienne.

La jeunesse de W. B. Yeats s'est passée dans une atmosphère lourde d'affreux souvenirs, ensuite pleine d'orages, d'éclairs et d'exaltations, depuis 1880 environ jusqu'à nos jours. La crise la plus violente avait duré de 1845 à 1848. En ces années, le peuple irlandais avait vu périr de faim un million des siens. La famine médiévale décrite dans *Countess Cathleen*, W. B. Yeats a pu en entendre la sinistre plainte dans les souvenirs de tous les vieux paysans qu'il a connus. En 1848 avait eu lieu la dernière tentative de rébellion contre l'Angleterre, et après l'apaisement était venu le désespoir, le grand mouvement d'émigration vers l'Amérique avait commencé. Seul en Europe, à cette époque, à connaître encore la famine, le peuple irlandais était aussi seul à décroître en nombre avec une effrayante rapidité, passant de 8 millions d'âmes en 1845 à moins de 5 millions en 1905. Il est vrai que cette diminution était due surtout à l'émigration [2]. Mais était-ce là une solution du « problème irlandais »? Fallait-il abandonner

1. Nous avons consulté l'excellent ouvrage de M. Ernest Boyd, *Ireland's Literary Renascence* qui consacre trois chapitres à W. B. Yeats. (Londres, Grant Richards, 1923.)

2. Sur les famines, la misère et l'émigration, lire l'ouvrage resté classique de M. L.-Paul Dubois, *l'Irlande contemporaine*, Paris, 1907.

Erin et ses traditions pour aller se fondre dans la grande démocratie des États-Unis, où beaucoup d'Irlandais perdaient leur nationalité, et presque tous les émigrants « gaéliques » leur langue nationale? Ajoutons que le mouvement d'émigration emportait surtout les jeunes, les bien portants, ceux qui avaient un petit capital. Il y avait danger immédiat que l'île restât peuplée d'Anglais, ou des misérables qui n'auraient pu partir. L'Irlande, qui a toujours été pauvre et relativement peu peuplée, prenait un air tragique de solitude et de misère; c'est dans cette atmosphère de catastrophe qu'a poussé la poésie de W. B. Yeats : on ne l'imagine qu'avec peine.

La disparition rapide de la langue gaélique, confinée de plus en plus dans les Comtés de l'Ouest, dans les districts reculés, méprisée souvent de ceux mêmes qui la parlaient encore, devait agir comme une oppression sur le rêve des Irlandais nationalistes. Car cela, c'était l'abandon de tout. La langue est le talisman de la nationalité, le trésor secret, le refuge. En parlant sa langue, l'Irlandais a aussi la satisfaction d'être inintelligible au conquérant, plus étranger, plus lointain. Si toute l'Irlande avait adopté la langue anglaise, pouvait-elle encore aspirer à l'indépendance, n'avait-elle pas comme perdu son âme?

Cette perspective n'était pas irréelle. Le cornique a disparu de la Cornouailles d'Angleterre seulement au XVIIIe siècle, le gaélique d'Écosse a beaucoup reculé depuis un siècle. Au moment où il semblait que l'Irlande aurait pu se laisser aller à s'angliciser complètement, un groupe d'Irlandais lui retrouva tous ses trésors, dans un sentiment passionné du danger immédiat de perte irrémédiable. On voyait déjà en Irlande que là où la langue anglaise était établie depuis plus longtemps, il y avait aussi moins de résistance morale. Dublin était anglicisé en apparence, et complètement de langue. C'est là que W. B. Yeats naquit en 1866, d'un père irlandais et d'une mère qui était venue de Cornouailles [1]. Il était donc Celte par toute son ascendance, mais Celte de langue anglaise.

Il y avait quelque chose d'émouvant encore dans ces

1. *Lyra Cellica* (Édimbourg, 1896).

années de mort lente de l'Irlande par l'émigration et la disparition de la langue, qui furent les années de jeunesse de W. B. Yeats, c'est que la littérature et les traditions orales de son pays commençaient d'être bien connues au moment même où il semblait que l'Irlande allait les perdre.

Davis, Mangan, Ferguson, ces poètes dont Yeats rappelle les noms [1], dont il voudrait être rapproché, avaient, depuis longtemps déjà, commencé de traduire des poèmes gaéliques en anglais, ou de composer des poèmes sur des traductions faites par d'autres. Au moment où le gaélique d'Irlande est en voie de disparaître, les études celtiques se fondent en Allemagne avec Zeuss, puis Windisch, Kuno Meyer, Zimmer, en France avec d'Arbois de Jubainville et ses élèves, en Angleterre avec Whitley Stokes. En même temps que paraissent les premiers vers d'inspiration irlandaise de Yeats, *Wanderings of Oisin* (1889), les voyages mythiques d'Ossian, Douglas Hyde, un des fondateurs futurs de la Ligue gaélique et un poète lui-même, publiait son premier volume de traditions populaires irlandaises en gaélique et en anglais. Ces publications, celles de Standish O'Grady depuis 1878, c'était tout un monde poétique et mythologique, dormant jusque-là dans les manuscrits ou les livres des érudits, ou confiné dans la tradition d'une langue inintelligible pour eux, qui allait se révéler aux Irlandais de langue anglaise. Le rôle des poètes comme Yeats allait être, en s'aidant du travail des traducteurs et des folkloristes, de révéler l'Irlande à l'Irlande. Le romantisme de la tradition populaire, la croyance à l'âme de l'Irlande est la première forme, et la plus émouvante pour nous, de la poésie de W. B. Yeats.

Ce jeune homme qui interroge les paysans, qui aime à leur parler au cours de ses longues promenades dans les comtés de Sligo, de Connaught, que cherche-t-il à savoir d'eux? Veut-il apprendre leur langue, recueillir leurs chansons ou leurs traditions? Non, il laisse cela aux savants, il veut surtout pénétrer leur âme, il se persuade de leur croyance à l'esprit, aux esprits, croyance qui va peu à peu remplir toute sa vie, lui donner son allure de pèlerinage passionné dans le surnaturel. Car il veut qu'il y ait un autre monde.

1. *To Ireland of the Coming Times.*

Si c'est du mysticisme, il y a eu alors exposition volontaire à la contagion ou plutôt inoculation du mysticisme dans ces longues randonnées que le poète a racontées plus tard d'une façon qui prend le cœur, dans le *Crépuscule celtique* (1893).

Mais ne croyons pas que ce titre signifie, malgré les tristesses de l'Irlande, un crépuscule de la race celtique : il essaye de définir l'état d'esprit du paysan irlandais toujours entre la réalité et le rêve, distinguant mal l'un de l'autre et se consolant de l'une par l'autre.

Assurément un lettré comme W. B. Yeats qui dès ses vingt ans montre un sens étonnant du style, de la musique verbale, du mystère des allusions, de l'art en un mot et même de l'artifice littéraire, un lettré comme lui sait bien qu'il n'y a pas de poésie populaire au sens allemand : poésie créée par le peuple; illettré. Du moment qu'un homme crée un poème ou une chanson, ne saurait-il lire ni écrire, il réalise une œuvre d'art individuelle au même titre que n'importe quel écrivain, c'est lui qui est poète et non pas sa race. Si son œuvre se répand parmi ceux qui l'entourent, on peut dire qu'il y a littérature populaire au sens qu'elle est entrée dans le peuple; mais elle n'en est pas sortie, il n'y a jamais eu d'art créé par la foule et pour la foule. Toute œuvre est sortie d'une âme individuelle et non du *Volksgeist* mystique.

Yeats croit cependant à l'âme de l'Irlande quand il dit que le peuple irlandais est mystique. Il veut dire par là qu'une mythologie prodigieusement riche s'est créée autrefois chez lui, que, très accessible encore aux influences mystiques des religions vivantes, il aime à les faire combattre, pour ainsi dire, avec ses traditions mythologiques, ses croyances populaires.

Dans cette lumière douteuse qui éclaire, en tous pays, l'âme de ceux qui se laissent aller à leurs impressions et à leurs sentiments, il est toujours difficile de discerner exactement ce qui est croyance et ce qui est tradition simplement répétée, sans conviction. Le paysan irlandais croit-il aux « bonnes gens », aux fées qu'il ne doit pas nommer? il serait dangereux de chercher à le savoir en l'interrogeant. Tout ce qui est, au sens vrai du mot, *superstition*, reste d'un passé

ancien, est caché très jalousement. Les primitifs gardent leurs croyances pour eux. Ils peuvent très bien répéter une légende sans y croire, pour s'en enchanter seulement. Ils peuvent aussi y croire ou n'y pas croire suivant la couleur de leurs pensées ou celle du temps. Mais le lettré qui va cherchant une croyance au surnaturel est toujours porté à intensifier le sentiment qu'il rencontre et qui se rencontre avec le sien. Ah! trouver un paysan qui croit aux fées! Cet état d'esprit, nous ne disons pas qu'il ait été celui de W. B. Yeats, mais il s'en rapproche. Il est visible qu'il cherchait le surnaturel et quand on le cherche, on le trouve toujours, parce qu'on l'a en soi, dans cette nostalgie qui est la source de presque toute poésie imaginative et passionnée. Plus que beaucoup de poètes qui n'ont jamais eu de visions que la plume à la main, qui n'ont jamais connu qu'une mythologie morte, W. B. Yeats a exprimé le bonheur de voir, dans le royaume des rêves, cette « Irlande intérieure » dont a parlé le mystique A. E. Il a commencé par adopter la mythologie de son pays, puis il a exprimé autrement une croyance en une magie naturelle, en un occultisme moins savant que poétique. Les poètes vrais sont toujours des magiciens, et tout langage poétique est plus ou moins une personnification des forces de la nature, qu'il soit ou non mythologique. Mais un poète qui se rattache à la tradition irlandaise doit être plus magicien qu'un autre. Nous emprunterons à un auteur irlandais qui a consacré sa vie à la traduction et à l'explication de l'immense cycle poétique et mythologique de son pays, Standish O' Grady, un passage qui rend avec intensité l'impression dominante que laisse une lecture prolongée de ces poèmes, celle du mouvement magique, irréel, infini.

Autour de nous, dans un mouvement de vagues, dans un mouvement tumultueux, vont et viennent les êtres magnifiques, supraterrestres, qui émanèrent, il y a des siècles, de l'âme des bardes, un monde bien étrange et moqueur. Des figures sortent de l'obscurité brusquement et, aussi rapidement, sont retirées. Des héros croissent en géants et se rapetissent en lutins, ou rejettent comme une défroque leur forme héroïque et jouent comme des bouffons, des palais superbes s'évanouissent comme des fumées, des monarques enterrés reparaissent... L'explorateur visite une terre enchantée où il est en proie aux sortilèges et aux tromperies. Rien ne tient à ses attaches. Tout

ce qui devrait être stable est emporté comme l'écume ou les feuilles mortes dans la tempête[1].

Si l'on trouve cette page trop littéraire pour lui faire confiance, qu'on lise la saga de Cuchulainn, l'Achille ou l'Hercule irlandais, dans le recueil de traductions de miss Eleanor Hull ou dans le Cours de littérature celtique de M. d'Arbois de Jubainville : on fera connaissance avec une extraordinaire et merveilleuse épopée qui n'a pas eu son Homère. On sentira que l'irréalité, les transformations étranges aussi bien dans le monde intérieur que dans celui des apparences, paraissent essentielles à la poésie celtique. Elle aime les luttes éternelles, les pérégrinations cycliques au royaume des rêves et à l'empire des morts. L'illogisme de la passion, les erreurs et les recommencements de la vie, tout ce qui romprait un dessin classique y est indiqué. La mythologie celtique elle-même n'a pas le caractère plastique et achevé que les œuvres de la sculpture antique ont donné pour nous aux mythologies de la Grèce et de Rome [2].

Cet inachevé, ce spiritualisme qui fait presque disparaître les choses dans l'esprit, c'est le caractère même de la poésie de Yeats à ses débuts, c'est ce qu'elle emprunte à son fond irlandais.

Il n'y a presque pas de descriptions objectives, la suggestion est musicale bien plus que pittoresque. Le *Lac d'Innisfree* n'est montré que dans la nostalgie que le poète en a. Dans les *Oiseaux Blancs* nous sentons bien que la transformation rêvée du poète et de sa bien-aimée n'est qu'un symbole de son désir d'échapper au monde de la matière. Dans la *Folie du roi Goll*, dans les *Pérégrinations d'Ossian*, qui s'inspirent des poèmes celtiques, ce qu'il y a de nouveau ce n'est pas la fidélité extérieure à cette mythologie, mais au contraire l'adaptation, la transformation de ses thèmes par un esprit qui lui aussi pourrait créer des mythologies, qui se complaît dans le surnaturel, au lieu d'en jouer comme un romantique de 1830.

Un des thèmes principaux qu'on peut extraire de l'ancienne littérature irlandaise, c'est la lutte entre le paganisme et le

1. Cité par Ernest Boyd, p. 31.

2. V. les remarques de M. d'Arbois de Jubainville dans *le Cycle mythologique irlandais*, p. 368-369.

christianisme, entre les Saints, les Druides et les Fées. Un des héros de la légende, c'est saint Patrick qui est le rival des poètes magiciens, De même, le prêtre catholique a eu souvent à lutter contre la croyance aux fées, survivantes du paganisme, qu'on ne peut chasser que par l'exorcisme et le crucifix. C'est là le sujet de la *Terre désirée du Cœur* (1894) comme de la *Comtesse Cathleen* (1892). La *Comtesse Cathleen* fut jouée en 1899 à l'inauguration du Théâtre littéraire irlandais de Dublin et souleva, qui le croirait? des protestations parmi les catholiques, parce que des Irlandais y étaient représentés vendant leurs âmes à des émissaires du diable, en temps de famine, pour avoir du pain. Le public irlandais n'était pas encore fait à ce symbolisme qui lui paraissait une impiété, une dérision apportée du Continent. Cependant, l'interprétation symboliste de la croyance populaire, c'est le tournant qui va marquer l'orientation de toute la carrière poétique de W. B. Yeats, beaucoup moins mystique au fond que symboliste, cherchant à exprimer des idées beaucoup plus qu'à approfondir et à vivre une croyance.

En 1893, il a donné avec E. J. Ellis une édition complète en trois volumes des œuvres de l'Anglais William Blake, à qui il a trouvé d'ailleurs, soit dit en passant, une ascendance irlandaise. On sait ce qu'a été Blake, le poète visionnaire qui a illustré lui-même ses œuvres, et comment, resté presque inconnu de son vivant, il a laissé après sa mort le plus prodigieux amas de « livres prophétiques » d'un symbolisme inintelligible aux non-initiés, difficile même à celui qui a pâli sur les commentaires et s'est assimilé la mythologie spéciale de l'auteur et son vocabulaire [1].

> La fascination de ce qui est difficile
> A tari la sève de mes veines,

a écrit quelque part W. B. Yeats. Ces vers qui pourraient aussi servir d'épigraphe à Mallarmé, ces deux vers expriment toute la tragédie intellectuelle de la vie du poète depuis qu'il a connu Blake et qu'il a voulu créer lui aussi sa mythologie.

Le mythe se faisait déjà symbolisme dans les poèmes de sa première période qui paraissent d'un celtisme si intense,

1. Voir la thèse de P. Berger sur William Blake.

parce que l'auteur est un Celte entre les Celtes, mais qui expriment bien plus sa pensée personnelle et sa vision de la vie que celle des siècles passés, son idéalisme inquiet et douloureux qui n'a trouvé sa satisfaction ou sa règle dans aucune religion ou catéchisme scientifique. Il est évident qu'on peut vendre son âme autrement qu'au diable, simplement en préférant les « nourritures terrestres » à la vie de l'esprit. Les catholiques de Dublin avaient tort de s'indigner. Dans la *Comtesse Cathleen* la vente des âmes n'est qu'un symbole du renoncement à la vie de l'esprit. Dans la *Terre désirée du Cœur* est-il sûr que les fées soient bien les apparitions familières au paysan irlandais, les bonnes gens? Nous croyons y reconnaître bien plutôt les aspirations de la vie terrestre et sensuelle, la joie de vivre, le paganisme éternel qui s'opposera toujours au christianisme. Non, Yeats ne cherche pas à nous faire croire aux fées en les interprétant ainsi, ou plutôt, il est certain qu'il y aura toujours de semblables fées, mais y croire, ce n'est plus du mysticisme naïf, c'est du symbolisme. Dans ces œuvres qu'on a parfois rapprochées de Maeterlinck, mais qui ont infiniment moins d'afféterie et d'artifice, Yeats a fait passer des chants lyriques si charmeurs que nous ne pouvons nous empêcher de le suivre comme Maire Bruin suit l'enfant fée dans le domaine de l'invisible; mais nous aussi nous le suivons par une acceptation volontaire, attirés par la poésie d'un mythe auquel nous ne croyons pas plus que lui. Il est presque impossible de rendre l'impression de ce glissement imperceptible dans le monde des rêves, pourtant encore sentis comme rêves, de cette transformation musicale si riche d'un thème populaire. M. W. B. Yeats est comme tout vrai poète, un incomparable artiste en mots, il les adore comme les plus belles réalités et nous avons là-dessus sa profe ssionde foi :

De toutes les choses changeantes — tourbillonnant autour de nous dans leur danse monotone — les mots seuls sont un bien certain. — Où sont maintenant les rois guerriers — les rois qui se moquaient des mots? Par la Croix — où sont maintenant les rois guerriers? — Un vain mot est maintenant toute leur gloire... Les mots seuls sont un bien certain — Chante donc, car cela aussi est vérité...

Rêve, rêve, car cela aussi est vérité[1].

1. *The Song of the Happy Shepherd.*

***

W. B. Yeats a refait les mythologies de son pays, telles qu'il a pu les connaître dans la tradition populaire ou dans les livres des érudits. Il a raconté la mort de Cuchulainn, qui fit la guerre à la mer, et la tragédie de Deirdre, cette légende d'une sauvagerie si magnifique qu'elle a tenté presque tous les poètes anglo-irlandais, Yeats, Synge, G. W. Russell (A. E.), d'autres encore. Mais celui qui a fait entrer le rêve dans sa vie à ce point et dont les poèmes d'amour même, — M. Potez l'a très bien remarqué, — sont encore tout spirituels, ce poète qui exprime presque à chaque page le dégoût de l'action, même engagé dans une œuvre d'action, même passionnément dévoué à son pays, ne finira-t-il pas par s'absorber dans son rêve et en faire l'expression trop personnelle pour être accessible sans peine et sans effort? C'est ce qui est arrivé à W. B. Yeats comme à William Blake. *Cathleen in Hoolihan*, touchant drame national qui met en scène la rébellion de 1798 en Irlande (joué en 1902) est la dernière œuvre de Yeats qui ait une véritable signification irlandaise. Les poèmes de la même période, le *Vent dans les Roseaux*, les *Eaux dans l'Ombre*, sont déjà pleins d'allusions hermétiques. Nous ne voulons pas insinuer que c'est volontairement que M. W. B. Yeats est devenu ainsi moins poète et moins Irlandais. C'est parce qu'il a abandonné notre monde qu'il nous paraît si lointain. Il a créé en lui-même des personnages mythiques dont il nous rapporte les opinions, qui se disputent pour ainsi dire, son âme, Hanrahan le Roux, Michaël Robartes, Aedh. Hanrahan est, nous dit-on, la simplicité d'une imagination trop changeante pour s'acquérir des possessions permanentes, ou l'Adoration des Bergers, Michaël Robartes est l'orgueil de l'imagination qui se complaît dans la grandeur de ses possessions, ou l'Adoration des Mages, Aedh est la myrrhe et l'encens que l'imagination offre continuellement devant l'autel de tout ce qu'elle aime. Que dire de cela?

Les héros de la mythologie et de l'épopée irlandaise sont sujets, nous l'avons vu, à d'étranges transformations. Comme les dieux de l'antiquité, ils peuvent être connus sous divers

noms et parfois avec des attributs qui nous semblent contradictoires. De même l'esprit celtique, même dans ses manifestations les plus remarquables, semble contenir une contradiction intime. Il aime à faire et à défaire des rêves, la réalité et les réalisations lui déplaisent et le blessent par cela même qu'elles sont formelles, présentes et finies. C'est la lutte, la douleur et la transformation qu'il aime. Jules Tellier signale[1], comme donnant une note particulière à l'âme celtique, ces vers d'une complainte de Charles Le Goffic, sur le fiancé qui part à travers le monde pour chercher des fleurs à sa fiancée :

Hélas! et peut-être j'aurais
Le bonheur de mourir en route.

Le désir de la mort n'est pour le Celte que le très ordinaire désir de changer, puisque la mort n'est pour lui qu'un voyage et une transformation. « En Irlande, ce monde-ci et le monde où nous allons après la mort ne sont guère séparés », a écrit Yeats. Et encore : « Nous échangeons des politesses avec le monde d'au-delà. »

Ah! si nous pouvions seulement nous donner aux rêves,
Entrer dans ce royaume qui, pour les sens, est d'ombre,
Et ne pas dépérir misérablement
Parmi les choses substantielles!

Un esprit comme celui-ci, auprès de qui Baudelaire, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, tous nos grands rêveurs, sont des classiques, des positifs, des mathématiciens, peut-il se restreindre à être un chrétien ou un Irlandais? Non, la passion qui lui commande de recommencer et de renouveler toujours son œuvre ne peut s'arrêter à aucune frontière et il va chercher dans les mystiques de tous les pays ce qu'ils ont cru découvrir sur le monde d'au-delà. L'appréhension exprimée ici il y a vingt ans par le critique a été justifiée. « Qu'il ne s'égare pas, à la suite de Blake, dans les brumes de l'occultisme », écrivait M. Henri Potez, sentant très bien qu'à cette époque W. B. Yeats était à mi-chemin. « Son esprit habite une brume enchantée où se mêlent indistinctement les vivants et les ombres. » Le désir légitime de réaction, non seulement contre

1. *Reliques de Jules Tellier*, p. 302.

le rationalisme du XVIIIe siècle, mais aussi contre l'utilitarisme du XIXe, la volonté passionnée de ne pas s'en tenir à ce qu'il appelle la poésie confortable de Goethe et de Wordsworth, l'a contraint à se créer une forme que peu d'esprits accepteront. Comme Blake, ayant débuté par l'interprétation poétique de notre monde, il s'est laissé entraîner par le symbolisme dans l'abstraction.

Parmi ses dernières œuvres, les *Quatre pièces pour Danseurs*[1] parues en 1921 présentent cependant un retour aux thèmes mythologiques et historiques plus accessibles au vulgaire. La première, *At the Hawk's well*, « Au Puits du Faucon », qui met en scène Cuchulainn, a été représentée avec des masques, des costumes et une musique de scène de M. Edmond Dulac. Le symbolisme en paraîtra peut-être obscur encore, les parties lyriques sont d'une extrême beauté.

Essaierons-nous de transcrire les vers chantés par les musiciens qui remplacent le chœur antique, à la fermeture du rideau?

Venez à moi, figures humaines,
Souvenirs familiers,
J'ai trouvé des yeux pleins de haine,
Des yeux fixes qui ne se mouilleront pas.

Je chéris la folie seule;
C'est elle que je choisis pour mon héritage.
N'étant rien qu'un souffle d'air,
Je suis résigné à périr;
Je ne suis qu'un souffle d'air pur.

Oh! les ombres lamentables!
Les obscurités du combat!
Moi j'ai choisi une vie de douceur
Parmi des prairies indolentes;
La sagesse, elle, doit mener dure vie.

L'homme qui a ma louange,
Proclame le puits sans eau,
Vit toute sa vie
Là où une main sur la cloche
Suffit à appeler les vaches à lait
A la porte de sa maison confortable.

1. *Four Plays for Dancers : At the Hawk's Well; The Only Jealousy of Emer; The Dreaming of the Bones; Calvary.* Londres, Macmillan, 1921.

Qui, sauf un idiot, voudrait louer
Des pierres sèches au fond d'un puits?

L'homme qui a ma louange,
Proclame l'arbre sans feuilles,
S'est marié et se repose
Près d'un vieux foyer. Lui
Ne se soucie de chose au monde
Que des enfants et des chiens sur le plancher.
Qui, sauf un idiot, voudrait louer
Un arbre desséché?

Tout le monde ne saura pas peut-être ce qu'il faut entendre par le puits sans eau et l'arbre desséché. Il n'est peut-être pas sans intérêt de transcrire ici une note de l'auteur :

« En écrivant ces petites pièces, je savais que je créais quelque chose qui ne pouvait réussir pleinement que dans une civilisation ressemblant très peu à la nôtre. Je pense qu'elles sont faites pour un pays où toutes les classes partageraient les mêmes croyances populaires, moitié mythiques, moitié philosophiques, que l'écrivain et son petit auditoire élèvent à un degré supérieur de subtilité. Toute ma vie j'ai soupiré après un pays comme celui-là et j'ai toujours trouvé qu'il m'était impossible d'écrire sans croire à son existence autant qu'un enfant croit à celle des oiseaux, des bêtes en bois et des personnages de son Arche de Noé. »

Dans ces petites pièces inspirées du théâtre de No au Japon, dans ses souvenirs autobiographiques, M. W. B. Yeats a donné dans ces dernières années la preuve que son extraordinaire pouvoir de fascination est toujours le même. L'Irlande romantique lui paraît morte, il l'a écrit dans des vers fameux, en 1914. L'Europe lui paraît livrée au prosaïsme. Mais le plus grand prosaïsme, l'époque la plus bourgeoise, connaissent des renouvellements étranges. De même que l'Irlande a ressuscité de cet oubli d'elle-même que manifestaient l'anglicisation et l'émigration, un mysticisme nouveau et orageux ne peut manquer de revenir partout où l'on aura voulu définitivement abolir les formes traditionnelles et, si l'on peut dire, tranquilles, du mysticisme. C'est l'enseignement de la *Colline Inspirée.*

JOSEPH AYNARD

LE PROBLÈME MONÉTAIRE RHÉNAN

Il y a quelques semaines, un communiqué, d'allure officieuse, annonçait la création prochaine d'une Banque d'émission de billets-or pour la Rhénanie et la Ruhr.

Presque en même temps, on apprenait que la Haute Commission interalliée, présidée par M. Tirard, avait été saisie d'une demande d'autorisation en vue de l'émission d'une monnaie-or par deux groupements importants d'industriels : l'un pour la province du Nassau; l'autre pour la province du Palatinat. L'autorisation a été accordée et les deux groupements se sont mis immédiatement à l'œuvre pour réaliser leur projet. Chacun obtenait le privilège exclusif pour l'émission d'une « monnaie à valeur constante » dans sa région. Le communiqué ajoutait : « Des dispositions ont été prises pour assurer la fusion ultérieure de ces diverses monnaies au cas où se constituerait une Banque d'émission rhénane ».

Ces informations ont ramené l'attention sur le problème monétaire rhénan, autour duquel on a déjà beaucoup discuté dans la presse et l'opinion mondiales, lorsque, en janvier dernier, les Gouvernements français et belge décidèrent de procéder en commun à la saisie du gage de la Ruhr. A ce moment-là, toutefois, il se posait en des termes assez différents. Les événements survenus depuis ont profondément modifié la position de la question. Les conditions ne sont plus les mêmes ni au point de vue politique, ni au point de vue économique, ni au point de vue des instruments de circulation et de paiement utilisés dans les territoires occupés. Les solutions ne sauraient être, par conséquent, de tous points identiques à celles qui furent alors envisagées et qui n'ont guère dépassé le stade académique.

Cela ne veut pas dire qu'il faille négliger ces travaux antérieurs. Nous pensons, au contraire, qu'il y aura grand profit à leur faire de très larges emprunts, notamment pour tout ce qui a trait à la technique, le jour où on sera réellement décidé à envisager l'ensemble du problème pour lui donner une solution pratique. La question a été consciencieusement étudiée, par des personnes compétentes en la matière. On pourra donc, si on le veut, renoncer, pour une fois, à la méthode des improvisations. Il suffira de modifier certaines modalités et conclusions afin de les adapter à la situation nouvelle où nos initiatives et nos intérêts ne sont plus du tout les mêmes.

Comment se présentait la question, il y a un an? Comment se présente-t-elle aujourd'hui?

***

En janvier 1923, la France et la Belgique pouvaient choisir entre deux orientations possibles pour leur politique d'occupation.

La première consistait à dessaisir le Reich et les autorités locales de la direction administrative des territoires occupés. Cette mainmise complète sur l'administration pouvait permettre de conjuguer plus commodément l'action politique et l'action économique, en vue d'un rendement supérieur du gage que l'on avait résolu d'exploiter, avec ou sans le concours bénévole des Allemands. Elle supposait que les puissances occupantes prendraient la gestion du budget et des ressources fiscales, partant qu'elles auraient la possibilité de régler recettes et dépenses au mieux des intérêts de leur politique et, subsidiairement, au mieux des intérêts des populations occupées.

C'était un séparatisme de fait; séparatisme réduit, imposé pour un temps — le temps de l'occupation — et, uniquement, afin de tirer meilleur parti du gage par un aménagement méthodique et coordonné des éléments susceptibles de réagir sur sa mise en valeur.

La seconde consistait à organiser plus spécialement l'exploitation économique et à n'empiéter sur le domaine de l'administration et des finances publiques que dans la mesure strictement indispensable pour assurer, au mieux, cette exploitation. Pour le surplus, rien ne serait changé. Les autorités centrale et locales allemandes garderaient leurs droits et leurs

responsabilités; elles les exerceraient comme par le passé, mais sous le contrôle des autorités occupantes, lesquelles pourraient s'opposer aux initiatives leur paraissant de nature à entraver ou à compromettre une action bien définie.

C'était un programme minimum s'inspirant, d'une part, d'un désir de conciliation et même de coopération; d'autre part, du souci de ne pas déborder, si peu que ce fût, les possibilités de contrainte résultant des textes et de l'esprit du Traité de Versailles. C'est à cette seconde formule que l'on s'est rallié.

Doit-on le regretter; doit-on s'en féliciter?

Pour répondre de façon pertinente à cette question, il faudrait pouvoir disposer de certains éléments qui font défaut; connaître, notamment, toutes les contingences politiques qui, à l'époque, ont influencé la décision et dont quelques-unes seulement, ont fait l'objet de discussions publiques.

Notre sentiment est que le choix fut bon. Il fut bon, d'abord, parce qu'on est toujours en meilleure posture et beaucoup plus fort, devant la critique, lorsqu'on reste en deçà de son droit que lorsqu'on le dépasse. — La suite des événements l'a montré. — Il fut bon, en second lieu, parce qu'il a permis au temps de faire plus complètement la preuve que la politique des gages était la seule possible en face d'une Allemagne bien résolue à ne s'incliner que devant la force et à mettre en œuvre jusqu'à sa propre ruine, pour éluder ses engagements.

Mais ne nous égarons pas dans cette controverse rétrospective et revenons au problème monétaire.

Si l'on avait adopté la première orientation, on aurait été conduit, naturellement, et par la force même des choses, à donner à ce problème une solution radicale. Le séparatisme monétaire devenait le corollaire obligé du séparatisme administratif et budgétaire. Il eût été, en effet, impossible d'assumer une administration et une gestion convenables des territoires occupés si on avait laissé les dirigeants de Berlin, maîtres de ce facteur de décomposition et de destruction que constitue, — on l'a bien vu — une monnaie en voie d'avilissement progressif.

Avec la seconde orientation, nous n'avions ni les mêmes moyens, ni les mêmes droits, ni les mêmes responsabilités. Le problème monétaire devenait, dans le cadre que nous

voulions garder à l'occupation, un problème dérivé et accidentel. Il ne pouvait se dresser impérieusement qu'au cas où le Reich aurait décidé de suspendre l'approvisionnement des territoires occupés en instruments de paiement légaux. La nécessité de maintenir la vie économique dans ces territoires et d'y permettre les échanges, nous aurait alors forcés de suppléer à cette nouvelle carence. Dans quelle mesure; pendant combien de temps? La suite des événements en aurait décidé.

On a pu croire, un moment, que les gouvernants du Reich allaient se servir contre nous de ce moyen spécial de résistance et organiser, en Rhénanie, une disette monétaire. Dans les premiers temps, la Reichsbank a ralenti ses envois de billets; quelques-unes de ses succursales ont même tenté de fermer leurs portes afin de se soustraire aux réquisitions.

A la réflexion, l'autorité centrale a compris que pareil jeu présentait plus d'inconvénients que d'avantages et qu'en y persévérant, elle risquait beaucoup plus de travailler pour nous que contre nous. Elle a réalisé le danger qui pouvait résulter des initiatives que nous aurions été amenés à prendre et qui auraient fait évoluer presque fatalement notre politique vers la première solution rappelée plus haut, c'est-à-dire vers une sorte d'organisation autonome des territoires occupés. La suppression du lien monétaire qui, dans les circonstances nouvelles, maintenait, malgré tout, la solidarité de ces territoires avec le reste du Reich, aurait été le prélude d'une séparation.

D'aucuns diront peut-être que cela eût mieux valu. Ce n'est pas notre avis. Les fruits cueillis avant maturité sont généralement amers. Il y a un an, l'esprit rhénan n'était pas mûr pour un changement de statut politique. Et si la question monétaire nous avait conduits à imposer un séparatisme de fait, mal défini et forcément arbitraire, il en serait résulté de graves embarras pour le développement de notre politique. On en peut juger d'après les oppositions qu'il a fallu vaincre, en dépit de notre volonté de ne heurter le sentiment national que lorsqu'il entraverait systématiquement notre action.

Maintenant, la situation est différente. La politique de Berlin et le chaos où se débat l'Allemagne ont eu de désastreuses répercussions sur les affaires des provinces rhénanes; aussi cherchent-elles à s'affranchir d'une solidarité qu'elles jugent trop coûteuse et à s'assurer plus d'indépendance

politique et administrative. Les discussions ne portaient plus guère, ces temps derniers, que sur la formule, selon laquelle il conviendrait de régler le statut nouveau et sur la portion d'indépendance qu'il faudrait obtenir. Ce sont là, évidemment, de bien meilleures conditions pour résoudre le problème monétaire. Peut-être le fruit n'est-il pas encore tout à fait mûr, mais il a fait de singuliers progrès depuis un an. *Tranquillité politique et stabilité monétaire*, tel est, aujourd'hui, le vœu des populations de la Rhéno-Wesphalie.

Ce changement a deux avantages principaux. Il entraîne : 1° un déplacement des initiatives; 2° une modification essentielle de l'ordre des intérêts.

Si, lorsque nous sommes entrés dans la Ruhr, les circonstances nous avaient amenés à transformer le système monétaire des territoires occupés, c'est nous qui aurions dû prendre toutes les initiatives et aussi toutes les responsabilités afférentes à cette transformation. Nous nous serions heurtés aux multiples difficultés consécutives à une direction imposée et non consentie; ces difficultés eussent été d'autant plus grandes que nous aurions donné aux Rhénans l'impression d'agir surtout dans notre intérêt.

Aujourd'hui, les positions sont renversées. Ce sont les populations occupées qui paraissent vouloir prendre l'initiative des réformes politique, administrative et monétaire; et elles y sont poussées par leur propre intérêt. Notre situation est bien plus forte. Nous ne faisons plus figure de demandeurs. Nous suivons le mouvement, au lieu de le déterminer; nous le contrôlons au lieu de le conduire. Et nous le contrôlons, uniquement, pour empêcher qu'il ne dévie dans des directions où il pourrait gêner l'exécution de notre programme.

Dans ces conditions, le mieux que nous ayons à faire est, semble-t-il, de laisser les événements suivre leur cours. Gardons-nous de chercher à les presser ou à modifier leur tendance par des interventions et des offres de coopération inopportunes.

Quelques maladresses de notre administration nous ont fait accuser, à certains moments, de vouloir attirer la Rhénanie dans notre giron économique d'abord, politique ensuite, à la faveur d'une extorsion et d'une exploitation tendancieuse du droit regalien. Ceux qui nous ont fait ce reproche n'avaient

certainement pas réfléchi aux résistances que cette intégration eût rencontrées de la part des milieux économiques français. Mais, passons. Aujourd'hui, notre ligne de conduite est nette. Les circonstances l'ont placée au-dessus des suspicions et nous devons l'y maintenir en observant la plus grande réserve.

Nous le pouvons, d'ailleurs, sans compliquer ni compromettre notre action dans la Ruhr. Chaque jour qui passe nous désintéresse un peu plus du problème monétaire. Nos accords avec les divers groupes d'industriels, la restitution des entreprises aux exploitants allemands, ont allégé, à cet égard, nos responsabilités et nos soucis. Cette évolution a rétabli notre administration des gages saisis dans le cadre général que nous nous étions tracé au début de l'occupation et nous n'avons plus qu'à attendre patiemment le développement des prestations diverses prévues au profit des réparations.

Le rendement de ces prestations n'est lié à la réorganisation monétaire que dans la mesure où celle-ci intéresse l'exploitation générale. C'est donc bien l'intérêt de cette exploitation générale, *c'est-à-dire l'intérêt proprement rhénan*, qui domine dans les réformes envisagées; l'intérêt des puissances occupantes est solidaire, mais il ne vient qu'après.

Faut-il s'en plaindre? Non. Cette position nous laisse plus de liberté pour organiser notre contrôle et mesurer, le cas échéant, notre collaboration.

C'est là, incontestablement, un très sérieux avantage, surtout si on veut bien ne pas oublier l'objectif que nous poursuivons dans la Ruhr et réfléchir aux réactions que la réalisation plus ou moins complète de cet objectif risque d'avoir sur la stabilité de toute nouvelle monnaie.

Les prestations que nous avons exigées des industriels constitueront, en effet, un prélèvement sur les éléments d'actif de la balance des territoires occupés. Ce seront des exportations sans contre-partie immédiate, des créances extérieures qui ne sauraient venir en compensation des dettes ordinaires. Sans doute, elles donneront lieu à une écriture, au crédit du Reich dans les comptes de la Commission des Réparations, ou bien elles atténueront d'autres charges que le Traité de Versailles a imposées à l'Allemagne; mais ces applications ne soulageront en rien le passif de la balance normale.

Que sera ce passif? Une réorganisation monétaire locale n'aura-t-elle pas comme effet de relever les prix de revient et, partant, de restreindre les débouchés possibles pour les produits des territoires occupés? C'est, généralement, ce qui arrive quand un pays passe d'une monnaie dépréciée à une qui l'est moins, jusqu'à ce que tous les éléments du coût de production se soient ajustés aux conditions monétaires transformées.

Or, s'il n'y a pas d'excédents pour couvrir les versements aux réparations, ou si ces excédents sont insuffisants, il en pourra résulter un déséquilibre de la balance rhénane et ce déséquilibre réagira d'abord sur le change, ensuite sur la stabilité de valeur de la nouvelle monnaie.

De ces réactions, nous n'aurions guère pu éviter de tenir compte, dans une large mesure, si cette monnaie avait été créée par nous. Nos initiatives dans la création auraient entraîné des responsabilités, au moins morales, en ce qui a trait au maintien de sa valeur et nos possibilités s'en seraient trouvées paralysées. L'avenir d'une monnaie dont la création n'est pas notre fait, sans nous être indifférent, certes, ne saurait nous préoccuper au même degré; nous n'avons surtout pas à lui sacrifier un système de prestations dont l'agencement nous a déjà donné tant de mal.

***

Le déplacement des initiatives et le renversement de l'ordre des intérêts n'ont pas supprimé le problème, cela va sans dire; ils n'ont pas non plus rendu sa solution moins urgente. Tout au contraire. Le chaos monétaire est pire dans les territoires occupés que dans le reste du Reich. Il oppose un gros obstacle au bon fonctionnement des exploitations et au rétablissement d'une minimum de bien-être, sans lequel les populations de ces territoires ne se remettront pas de bon cœur au travail.

Avec ou sans autorisation régulière, avec ou sans garanties spéciales, les municipalités et la plupart des entreprises ont fabriqué de la « notgeld » (monnaie de secours) pour assurer les échanges et le paiement des salaires. Les gros industriels de la Ruhr en ont émis des quantités considérables qu'ils ont versées aux chômeurs pendant tout le temps qu'a duré la « résistance passive », tandis qu'eux-mêmes convertissaient

en devises et en avoirs à l'étranger les trillions de marks qu'ils recevaient de Berlin.

Ces émissions de « notgeld » sont venues se superposer à une circulation déjà saturée de marks-papier et à une circulation plus restreinte, mais néanmoins en voie d'accroissement continu, de toutes sortes de monnaies étrangères.

Cette dernière circulation s'explique : 1° par les rapports naturels de commerce des territoires rhéno-westphaliens avec les pays limitrophes; 2° par l'importance exceptionnelle d'une immigration étrangère consécutive à l'occupation; 3° par le besoin même qu'éprouvaient les populations de ces territoires de s'assurer, en quelque mesure, contre l'avilissement de leur propre monnaie légale, par l'adoption d'instruments de paiement étrangers.

Reconnaissons qu'en ce qui concerne le franc, qui occupe dans ce mélange hétéroclite la place la plus large, notre administration a eu quelque tendance à en favoriser l'infiltration. A notre avis, cette initiative n'a pas été très heureuse; l'encouragement à la diffusion du billet de banque français en Rhénanie et dans la Ruhr, fut une grave imprudence. Peut-être ne s'est-on pas rendu suffisamment compte qu'on mettait ainsi entre les mains des Allemands de très grandes facilités pour le cas où ils voudraient attaquer le crédit de notre devise sur le marché international, ce qu'ils n'ont pas manqué de faire, chaque fois qu'ils ont cru que cela pouvait nous gêner et nous affaiblir. On vient tout récemment encore d'en avoir la preuve.

D'autres raisons, que nous n'entendons pas développer pour le moment, auraient dû nous déterminer à plus de réserve. Aussi bien, d'ailleurs, la leçon a-t-elle été comprise, puisqu'on a renoncé à cette dangereuse aventure qu'aurait été l'usage officiel et généralisé du franc dans les territoires occupés. Il n'en reste pas moins qu'à l'heure actuelle, le plus grand désordre monétaire y règne, qu'il n'y a aucune uniformité dans les méthodes de calcul et les conditions des réglements et que cette diversité entrave grandement le rétablissement d'une vie économique quelque peu active.

Peut-on se reposer sur les tentatives que fait, en ce moment, le gouvernement de Berlin, en vue de résoudre la crise monétaire, pour apporter un remède à cette situation ?

C'est peu probable. Le Reich est aux abois. L'expérience du rentenmark n'a pas donné les résultats qu'attendaient ses partisans. Les uns après les autres se déclarent déçus; et ils accusent, bien entendu, de cette déception, tantôt la spéculation, tantôt les maladresses et la faiblesse du gouvernement, tantôt les erreurs techniques qui ont été commises et dans la conception et dans la mise en œuvre de cette réforme.

Qu'il soit dû à une cause ou à une autre, cela importe peu, d'ailleurs. Le fait est là : l'Allemagne non occupée est toujours et peut-être plus que jamais, en plein désarroi monétaire. Ce n'est donc pas de ce côté que, dans le moment présent, les intérêts rhéno-westphaliens peuvent attendre un secours efficace. La soi-disant monnaie à valeur constante que Berlin propose de créer en leur faveur, n'améliorerait pas sensiblement leur situation; c'est du moins ce que l'on peut craindre lorsqu'on examine les conditions de son émission et les garanties illusoires dont elle serait dotée.

Vont-ils persévérer dans l'intention de s'organiser eux-mêmes dans le cadre d'une autonomie politique et administrative plus ou moins large? Vont-ils, au contraire, temporiser, faire confiance au Reich et s'accommoder d'un régime d'expédients destiné à leur permettre d'attendre des jours meilleurs?

A l'heure qu'il est, il paraît assez difficile de définir de quel côté s'orientent leurs volontés. L'opinion est ballottée entre ces deux courants; elle va de l'un à l'autre, selon qu'elle leur suppose plus ou moins de chance de prévaloir. Tantôt, c'est le courant de l'autonomie monétaire qui l'emporte; tantôt, au contraire, les préférences vont à une réorganisation étroitement rattachée au système général du Reich et ayant la pleine approbation de Berlin. Mais il apparaît bien que les masses ne sont nullement pénétrées des avantages et des inconvénients respectifs des deux solutions au regard de leurs besoins et de leur intérêt.

L'autorité centrale joue de ces hésitations et du trouble général des esprits, pour entretenir les divisions, gagner du temps et éviter que se produise l'irréparable.

Elle fait miroiter aux yeux des populations occupées l'espérance qu'un jour prochain, de grands changements se produiront dans la situation politique actuelle [1]. Les contrats

1. *Le Temps*, dans son Bulletin de Politique extérieure du 19 décembre, a

de prestations conclus en octobre et en novembre ne viennent-ils pas à expiration en avril, c'est-à-dire en pleine période électorale pour la France? D'ici là, la Société des Nations, à qui on se propose d'en appeler, n'aura-t-elle pas déterminé un effort international de sauvetage financier et monétaire, comme celui qu'elle a obtenu en faveur de l'Autriche, comme celui qu'elle est en train d'organiser en faveur de la Hongrie? Cet appui extérieur permettrait un redressement de situation, dont les territoires occupés seraient appelés à bénéficier, tout comme les autres parties du Reich, s'ils ont eu la sagesse de ne s'en point séparer.

Nous n'insisterons pas sur ces manœuvres. C'est aux Rhénans à faire leur choix et pas à nous. Il leur appartient de régler à leur convenance leurs relations avec Berlin. Nous n'avons pas qualité pour prendre part dans cette question intérieure. S'ils sont dupés, c'est leur affaire.

Dès lors que nous n'avons plus, dans la question qu'un intérêt secondaire et tout à fait accessoire, nous pouvons attendre que les événements aient imprimé aux tendances une orientation définitive. Entre temps, notre rôle doit se borner à surveiller l'évolution des idées et des esprits et à nous opposer à toute initiative qui risquerait de paralyser notre système de perception.

Nos initiatives dans la création de la Banque rhénane d'émission, à laquelle faisait allusion le Communiqué rappelé au début de cet article, sont-elles dans le cadre de cette politique d'observation et d'attente?

A priori, il semble bien que non. Nous avons une main dans l'engrenage. Et, cependant, on n'aperçoit pas clairement, à prendre la question dans son état actuel, en quoi ce nouvel organisme pourrait seconder notre action et servir nos intérêts immédiats s'il restait enfermé dans la formule rigide dont on paraît vouloir faire la règle de son fonctionnement.

Il s'agit, en effet, d'une banque d'émission de *billets-or convertibles à vue*, soit en or effectif soit en devises, sur la base du dollar; d'une banque fonctionnant, par conséquent, comme

mis très opportunément en lumière les espoirs que fondent les Allemands sur la situation politique intérieure, anglaise, américaine et française pour escamoter les gages et continuer à éluder les réparations. Voir également la *Gazette de Cologne* du 16 décembre.

fonctionnaient les banques d'émission les plus solides et les mieux organisées, avant que la guerre n'ait ruiné les meilleurs systèmes monétaires. Nous sommes curieux de voir ce que donnera l'expérience.

A notre sentiment, les services que l'on peut attendre de cet institut, au point de vue de l'amélioration des conditions monétaires, seront extrêmement réduits. Il jouera surtout comme banque de dépôt d'or et de devises, comme organe de centralisation des avoirs à l'étranger détenus par les industriels des régions occupées, peut-être même par d'autres; mais l'activité de son compartiment d'émission proprement dite, c'est-à-dire de monnayage des crédits commerciaux, sera vraisemblablement restreinte. Les statuts prévoient, d'ailleurs, que la portion des émissions correspondant aux mobilisations de crédits ne pourra pas être supérieure au quart de la circulation totale.

Quelque minime que paraisse ce contingent attribué aux crédits commerciaux, il n'en risque pas moins de mettre la convertibilité du billet en péril, au cas de panique ou de manœuvres visant intentionnellement à mettre la banque en difficulté.

Dans un système d'émission de billets-or *convertibles à vue*, l'escompte est une opération des plus délicates pour un établissement qui débute. Il incorpore à l'actif de cet établissement une *créance à terme* — la traite escomptée et dont le paiement ne pourra être réclamé qu'à l'échéance — tandis que vient s'inscrire, au passif, une *dette à vue* représentée soit par une émission de billets soit par un crédit au profit du client bénéficiaire de l'escompte. Dans les deux cas, c'est une *assignation sur l'encaisse, exigible à tout instant.*

Ce mécanisme ne présente aucun danger dans les périodes de calme et de confiance, dans les pays dont l'économie est équilibrée et où, par suite, le besoin de recourir à l'or ou aux devises de l'encaisse, en vue de paiements à effectuer au dehors, est tout à fait accidentel. Mais il en va autrement dans les périodes de trouble et de défiance, dans les pays dont la balance internationale est instable sinon nettement déficitaire, et où, pour des raisons, politiques ou autres, on ne peut pas compter qu'une absolue bonne foi règnera toujours dans les rapports de certains clients avec la banque d'émission.

Soyons plus nets. La Banque rhénane se trouvera pendant assez longtemps en face de trois alternatives : ou bien elle fera

les affaires des Allemands et se laissera, en quelque sorte, confisquer par les quelques privilégiés qui, seuls, pourront accéder à ses guichets. Elle sera, comme le dit la « Gazette de Francfort », la *Banque des riches*, faisant les affaires des gros magnats et ils consentiront alors à la laisser vivre. Ou bien, elle se cantonnera dans la fonction de banque d'émission de certificats d'or contre dépôt effectif d'or ou de devises appréciées, mesurant très étroitement, beaucoup plus étroitement encore que ne le prévoient ses statuts, les opérations d'escompte et alors son utilité sera à peu près nulle. Ou bien, elle voudra jouer vraiment un rôle actif au point de vue monétaire et comme auxiliaire du crédit, et alors elle se trouvera exposée à un étranglement de la part de ceux qui croiront avoir intérêt à sa disparition.

Ni économiquement, ni monétairement, ni politiquement, les territoires occupés n'offrent les conditions nécessaires au bon fonctionnement d'une émission de billets-or *convertibles*. La participation du capital étranger dans la constitution des garanties premières de cette émission ne fortifiera pas ses possibilités, bien au contraire. Et s'il les fortifie, il permettra de couvrir du pavillon international certaines dissimulations que nous n'avons peut-être pas intérêt à favoriser. Bref, ce capital étranger risque d'être un complice ou un otage. Qu'on y réfléchisse.

A la vérité, c'est par accident que cette participation se trouve engagée. Au début, lorsqu'elle fut envisagée par la Haute Commission interalliée, il s'agissait de tout autre chose que de ce qu'on veut faire aujourd'hui. Rappelons les faits.

Dans les premières semaines qui ont suivi la suspension officielle de la résistance passive, les banques et les industriels rhénans, d'accord avec les autorités allemandes locales, se sont rapprochés des représentants des puissances occupantes pour demander que fût cherchée, en commun, une solution du problème monétaire.

Nous avons dit, plus haut, ce qu'est le désordre monétaire dans le pays rhéno-westphalien et quelles en sont les conséquences. La gêne résultant de ce désordre atteignant à la fois les intérêts des Rhénans et ceux de l'occupation, les premiers directement, les seconds indirectement, cette demande de coopération était tout à fait naturelle. L'étude fut entreprise

de bonne foi, du côté des autorités occupantes tout au moins, et il apparut, dès les premiers contacts, que cette coopération pourrait ne pas se limiter à l'étude des problèmes et qu'elle devrait s'étendre à l'exécution des solutions sur lesquelles on se mettrait d'accord.

De là, l'idée de la Banque rhénane d'émission à créer avec la participation de groupes bancaires alliés et neutres, qui apporteraient une fraction du capital et seraient associés à la direction.

Mais il s'agissait alors de *résoudre le problème dans son ensemble*, de préparer un régime d'autonomie monétaire destiné à compléter le régime d'autonomie politique et administrative qui paraissait en voie d'élaboration. Il n'était nullement question de *doter la Rhénanie d'une monnaie-or* ou, ce qui revient au même, *d'un billet-or convertible*, mais simplement de rétablir un minimum d'ordre, dans toute la mesure où le permettraient les moyens dont on pouvait disposer et les besoins qu'il fallait satisfaire.

Ajoutons qu'au nombre de ces besoins venaient se placer, naturellement, ceux de l'administration occupante et c'était la raison même des concours apportés par les groupes bancaires franco-belges. Ces groupes intervenaient, en quelque sorte, pour garantir la part des émissions affectée aux charges de l'occupation.

Aujourd'hui, la question est totalement transformée. La Banque rhénane d'émission ne prétend plus résoudre le problème monétaire. Pour le moment tout au moins, ce soin paraît laissé au Reich, qui, peu à peu, a repris en mains les éléments politiques du pays rhéno-westphalien et, avec eux, une souveraineté de direction qui était bien près de lui échapper.

MM. Adenauer, maire de Cologne, et Hagen, Président de la Chambre de commerce de ce district, ont très habilement, il faut le reconnaître, ruiné la première conception. Inspirés et mandatés par Berlin, ils ont manœuvré de telle sorte que les négociations se sont trouvées, un beau matin, orientées vers la création d'un organisme susceptible de trouver place, éventuellement, dans le plan général de rétablissement d'une « Banque du mark-or ». Que cette banque soit l'ancienne Reichsbank ou telle autre institution de caractère plus privé,

comme paraît le souhaiter M. Schacht [1], peu importe. Le plan allemand consiste à lui préparer les voies en procédant à la constitution régionale ou locale de cellules monétaires appuyées sur des ressources d'actif absolument saines.

La Banque rhénane d'émission, *nouvelle formule*, s'écarte, il est vrai, un peu de cet objectif, mais si peu que le Reich espère l'y ramener tout à fait. Mis en goût par un premier résultat, il paraît décidé à accroître ses exigences. Un communiqué n'a-t-il pas annoncé que « le Cabinet de Berlin réserve son approbation jusqu'à ce qu'ait été élucidée la question de savoir si la Banque rhénane pourra être fondue dans la future Banque centrale d'émission pour le Reich »?

On doit espérer que le groupe bancaire franco-belge participant à la création du nouvel institut, a déjà éventé la manœuvre d'enveloppement par laquelle on cherche à le paralyser tout à fait et qu'il est résolu à réagir le moment venu.

Qu'on nous comprenne bien. Ces observations ne visent pas le principe de cette participation; elles visent le but que se propose la Banque rhénane d'émission et qui rend cette participation un peu délicate. Que nous soutenions un effort rhénan pour résoudre, *dans l'intérêt rhénan*, les difficultés monétaires dont *tout le monde souffre* dans les territoires occupés, personne ne saurait trouver à redire. Que nous soutenions un effort rhénan pour faciliter aux magnats de la Rhur et à quelques autres privilégiés la mobilisation de leurs actifs en devises étrangères, surtout dans leur propre intérêt et sans que les populations placées sous notre contrôle y trouvent une sensible amélioration de leur condition actuelle, voilà qui n'est sans doute pas sans inconvénients. Encore une fois, qu'on y réfléchisse.

Quoi qu'il en soit, même si la Banque rhénane d'émission se constitue, le problème monétaire rhénan restera posé.

J. DECAMPS

1. Voir son interview à l'*Observer* du 16 décembre et ses déclarations au vice parlementaire social-démocratique.

PARMI LES LIVRES

Un jour, — c'était à Passy, dans la maison de Balzac — M. Paul Bourget dit à quelqu'un, sur un ton de bienveillante semonce, qu'il y avait de l'ordre dans l'univers. J'en suis, s'il faut l'avouer, de moins en moins convaincu. Il me semble même que les plus récentes hypothèses parlent dans ce sens. Ne lit-on pas, dans un ouvrage encore frais, que la nature, au cours des âges, a réalisé toutes les combinaisons imaginables, et que tout ce qui pouvait se faire avait été fait? Nous voilà bien loin du transformisme à la manière de Darwin, et des généalogies de Hæckel. Il me semble encore que ce nouvel esprit marque la suite des générations. Il me semble que nous acceptons mieux que nos devanciers la contradiction, la confusion et l'incohérence, comme des conditions de la vie. Quelques-uns des mieux doués parmi les jeunes romanciers n'aiment rien tant que se laisser mener par le mouvement des images fuyantes, imprévues, renouvelées, dont le défilé baroque les divertit et les entraîne. Déjà nous concevons avec peine qu'un sentiment puisse exister sans que son contraire l'accompagne. Barrès disait hier encore, dans son *Enquête au pays du Levant* : « Pour faire le tour de la vérité, il faut accepter les ombres où, douze heures par jour, ce soleil repose. » Il entend par là que cette ombre n'est pas une imperfection de la connaissance, mais un élément de la connaissance.

Le livre de M. Lucien Fabre, *Rabevel ou le Mal des Ardents*, est juste au contraire de tout cela. Il est net et orienté comme

un cristal. C'est un très beau livre assurément. Mais à le voir si clair et si agencé, et d'un contour si tranchant, je ressens un peu de méfiance. La volonté de l'auteur y paraît plus que la fécondité de la nature. Ce n'est pas qu'il n'y ait mille traits excellemment observés. Mais ces traits sont mis à leur place par la main de l'artiste; ils concourent à un effet et à un système. On reconnaît la vérité du tableau; mais elle est brillante et glacée. Les portraits sont précis et arrêtés. Les passions brûlent, mais ne font point de fumée.

Le roman commence le 1er octobre 1875, et le premier volume s'achève en 1886. Pendant ces onze années, nous voyons grandir le petit Bernard Rabevel. A la première page, son oncle Noë le conduit à l'école. A la dernière, Bernard a vingt et un ans, il a déjà fondé sa fortune, et il vient de voler la femme de son ami. C'est un curieux personnage. Il est né du peuple. Qui est sa mère? Nous ne la voyons pas, et on nous dit seulement que, dans le milieu où elle vit, un grand fils n'est pas de mise. En revanche, nous connaissons fort bien la famille paternelle de l'enfant. Ce sont des ouvriers de Paris, honnêtes, naïfs, cultivés à leur façon, incorrigiblement idéalistes. Comment, entre ces braves gens, a poussé ce petit bonhomme réaliste, avide, secret, difficile et méchant?

Ce qui frappe d'abord, c'est la violence de ses sentiments. Il a été surpris par un voisin au moment où il tentait de le voler. Il nourrit en silence sa rancune, et le jour même où il fait sa permière communion, comme il s'est dit malade et qu'on le ramène en voiture, il se penche et lance, avec une force terrible, un couteau qui effleure la tête de son ennemi. Après cette crise, il fait une maladie. Cette violence effrénée s'allie d'ailleurs à la prudence et à la dissimulation. Nulle tendresse, nul sens moral non plus. Il est capable de feindre hypocritement, s'il y trouve son intérêt. Cependant, instruit par les Frères, mâté par la discipline ecclésiastique, attendri par l'adolescence, il ressent pendant quatre années une piété sincère et vive. Le Père Régard, qui le dirige, s'y trompe comme lui, et devine seulement le danger de l'orgueil. Mais à dire vrai, la foi tardive et passionnée de l'enfant n'est que le subterfuge d'un tempérament brûlant qui cherche une issue, le corps étant encore intact. A la première secousse

des sens, cette foi lui devient brusquement lointaine et s'évanouit comme une fumée. Il ressent des remords aigus, mais voluptueux. M. Lucien Fabre a analysé ce sentiment dans une très belle page, dont je voudrais citer quelques lignes.

Ainsi tour à tour son imagination subit le cortège des punitions éternelles qu'il encourait, la crainte de la mort sans confession, le spectacle des supplices renouvelés du Sauveur; quelque chose s'émouvait au fond de son être. Et toujours, néanmoins, derrière il ne savait quels remparts bien assurés et fermes, demeuraient la satisfaction de l'acte accompli et le dessein arrêté de recommencer. Une exaltation à double face croissait en lui; le déchirement du crime et l'envie de le commettre de nouveau; le remords le ravinait de délice; il se trouvait ignoble avec une sorte d'étonnement allègre; sa sincérité le poussait à des larmes douloureuses qu'il goûtait pleinement. Il se découvrait une duplicité profonde, insoupçonnable; à chacune des traverses où s'engageait sa pensée il reconnaissait deux figures opposées à la jouissance et au remords; le goût du supplice achevait le plaisir sensuel... Il sentait comme ces horribles penchants lui étaient intimes et naturels; il revécut cette journée, si innocente en apparence, de la veille et comprit ce qu'elle renfermait de réflexion, d'astuce, de calculs inexprimés s'achevant par la réalisation d'un désir irrésistible...

Toute cette page est une très belle analyse, à la fois subtile et claire, et qui trouve le lien logique entre des sentiments contradictoires. On peut dire, il est vrai, que tout cela est défini plutôt que ressenti, énoncé plutôt que décrit. Mais quand Bernard Rabevel essaie de se comprendre, n'est-ce pas sous cette forme qu'il doit s'étudier?

Ce qui domine en lui, c'est la violence de la convoitise. Nature de pirate, dit M. Lucien Fabre. Et cette convoitise l'oriente tout entier. Son esprit invente aussitôt des fables pour la servir. Il ment, il machine des intrigues, il fait agir les caractères, dont il connaît le secret, sans l'ombre d'un scrupule. Il ne connaît ni l'honnêteté, ni la loi. Il forge des télégrammes sous de faux noms, il dresse des pièges, il donne l'assaut. Qu'il s'agisse de ses passions ou de sa fortune, il est pareillement frénétique et rusé.

Comment il a fait sa fortune, M. Fabre l'a exposé en détail, et c'est un des caractères du livre. Il est très rare qu'un auteur puisse suivre des personnages jusque dans les combinaisons de leur métier. Ce privilège est réservé à Balzac.

M. Fabre a suivi hardiment l'exemple du biographe de César Birotteau. Il a instruit le procès Rabevel. Il serait bien divertissant de connaître ses sources. A-t-il imaginé cette suite d'escroqueries? Il faudrait, pour juger toute cette partie du livre, l'expérience d'un homme d'affaires, et ce ne serait point trop de le choisir retors. J'avoue mon incompétence. Il faudrait peser les machinations de Rabevel, les confronter avec la vie, évaluer les risques, discuter les chances. Et cette discussion ne serait pas sans intérêt littéraire : on verrait comment les données se fondent dans le roman.

Le premier coup que fait Rabevel est celui-ci. Deux banquiers, Blinkine et Mulot, ont des intérêts dans des asphaltières, qui périclitent. Ils l'envoient sur place. Les terrains d'exploitation n'appartiennent pas à la société. Ils ont été loués et les propriétaires, paysans pour la plupart, et manœuvrés par des concurrents, refusent de renouveler les baux. Rabevel les convoque, les harangue, les fait boire, et les voilà qui consentent un nouveau bail de cinquante ans. J'avoue que ce succès foudroyant m'avait un peu mis en défiance. On m'avertit qu'il n'est pas impossible. Cependant voici le beau de l'affaire. Ces baux nouveaux, Rabevel, trahissant hardiment ceux qui l'ont envoyé, les fait faire à son propre nom. C'est lui seul, à la place de ses mandants, qui devient locataire des terrains. L'escroquerie est manifeste. Comment Rabevel n'est-il pas arrêté aussitôt?

C'est là que M. Fabre, qui a besoin de son héros, le favorise ouvertement. Pour que Rabevel ne tombe pas sous le coup des lois, il faut qu'il ne soit pas à proprement parler un mandataire. Il faut qu'il n'ait reçu aucun argent de ses patrons, ce qui est bien peu vraisemblable. Il faut qu'il n'ait aucune lettre de pouvoirs; mais alors tous ceux qu'il a évincés, morigénés, roulés, l'ont laissé faire sur sa bonne mine? Ses patrons mêmes n'ont pris aucune garantie contre lui? Je ne dis pas que ce soit impossible. Je dis seulement que pour faire réussir les combinaisons de Rabevel, M. Fabre a frappé de cécité ses adversaires. On a ce sentiment à travers tout le roman. Rabevel réussit trop. Il mène trop les gens. On doute que les affaires puissent être si faciles, les adversaires si naïfs et si aveugles; on n'a plus foi dans l'histoire.

L'invraisemblance qui est dans le récit, M. Fabre a d'ailleurs dépensé une ingéniosité extrême à la masquer, et quelques-unes des trouvailles de Rabevel sont admirables. Évincés des asphaltières, Blinkine et Mulot prennent leur revanche. Ils se font donner par le conseil général une option pour l'achat des terrains à asphalte qui appartiennent au département, qui n'ont jamais été exploités et qui enveloppent ceux de Rabevel. Rabevel sera étouffé. Il faut à tout prix qu'il empêche Blinkine et Mulot de lever l'option, ou plus exactement de se procurer les 300 000 francs nécessaires pour lever cette option. Il devine où ils prendront cette somme. Ils contrôlent en effet une compagnie de navigation, la compagnie Bordes; et tout le monde est d'accord que cette compagnie, pour vivre, doit alléger sa flotte de voiliers et acheter des vapeurs. Dans le besoin d'argent où ils sont, Blinkine et Mulot, pour peu qu'on les y pousse, penseront certainement à vendre des voiliers, et à employer une partie de l'argent perçu à lever l'option sur les asphaltières. C'est à la vente des voiliers qu'il faut les guetter. Et voici le piège compliqué que Rabevel imagine.

Il crée au Venezuela une société fictive, avec des hommes de paille, et cette société, où il est dissimulé, propose à la compagnie Bordes de lui acheter ses voiliers pour 800 000 francs. Blinkine et Mulot se tiennent pour sauvés. De ces 800 000 francs ils font deux parts, l'une destinée à l'achat de vapeurs, l'autre destinée à lever l'option sur les asphaltières. Avec un art infernal, Rabevel, toujours masqué, retarde la conclusion de l'affaire jusqu'à la veille du jour où l'option expire. Et au dernier moment, ses Vénézuéliens viennent encore dire que l'argent liquide leur fait défaut pour le paiement des voiliers; ils proposent de le remplacer par des titres de rente. « Qu'importe! » disent Blinkine et Mulot, qui peuvent aussi bien payer le département du Puy-de-Dôme en titres de rente. Mais le reçu a spécifié que le paiement a été fait en espèces? Qu'importe! disent-ils encore.

C'est là que Rabevel les attend. Au moment où Blinkine et Mulot ont remis au préfet les 300 000 francs de titres, il surgit et il déclare que ces titres lui appartiennent et qu'ils lui ont été volés. Qu'ils lui appartiennent, c'est parfaitement

vrai, car c'est lui qui les a remis aux Vénézuéliens pour payer les voiliers. Qu'ils lui aient été volés avec sa serviette dans le hall d'une banque, c'est un mensonge éhonté. Mais que peuvent dire Blinkine et Mulot? Qu'ils les ont reçus des Vénézuéliens en échange des bateaux qu'ils leur vendaient. Mais le reçu spécifie que les Vénézuéliens ont payé en espèces. Alors d'où Blinkine et Mulot tiennent-ils ces titres que Rabevel réclame et qui sont à lui en effet? Ils ne peuvent le dire. Cette fois ils sont bien perdus. Blinkine devient fou, et Mulot meurt dans le train qui l'emmène en Belgique.

Le coup est supérieurement combiné. M. Fabre a imaginé mille précautions pour qu'il réussisse. Le détail en est très amusant. Mais, justement, il faut trop de rouages à cette machine. En réalité, il y en aurait un qui ne manquerait pas de sauter. Cette invention d'un vol, dont Rabevel se dit victime, la moindre enquête la percerait à jour. Il a fallu, pour son héros triomphant, que l'auteur imposât aux victimes beaucoup de complaisance et une incroyable naïveté.

Au total, il y a bien des sujets dans ce roman complexe. Il y a, et c'est là le sujet le plus général, une psychologie du temps. N'oublions pas que l'épisode central, celui qui remplit le second volume, se passe vers 1889. Comme il y a eu le mal romantique, il y a le mal de cette époque. C'est ce que le Père Régard explique à Abraham Blinkine. « Nous voyons naître maintenant, dans la génération qui est la vôtre, des Bernard Rabevel. Votre camarade représente le mal qui vous est commun, sous sa forme la plus exaltée et dans un tempérament terrible. Ce n'est plus le désir de mourir des romantiques, c'est l'exaspération du désir de vivre, de sentir et d'assimiler le maximum, c'est ce que j'appellerai le mal des ardents. » Cette frénésie n'est point particulière à Bernard. Chez son ami, le petit Juif Abraham Blinkine, le fils du banquier, elle est devenue une ardeur inassouvie de l'intelligence qui se jette aux sciences, puis à la foi chrétienne; chez la seule femme que Bernard ait vraiment aimée, cette Angèle pareille à une figure du Vinci, la frénésie est devenue un amour passionné, pathétique, souverain. Seulement chez Bernard, le cas est multiple. « La tête, le cœur, les sens, tout y est bouillant et orienté constamment par l'ambition de se tendre à

l'extrême de ses limites. » Le bâtard de Bernard, le fils d'Angèle, est lui-même de ce style. Il a la passion de la vie et comme une nostalgie de cet infini où elle s'étend au point de ressembler à la mort. Un romantique, mais musclé et contenu.

Il y a encore dans le livre une description, la plus précise et la plus forte, du monde des affaires; on voit la carrière d'un financier, assurée en deux coups heureux, qui d'ailleurs, s'ils avaient été malheureux, et une fois la vérité connue, eussent envoyé leur homme aux galères. Le détail de ces intrigues très habilement filées divertit, et le tableau de mœurs est instructif. Mais en présence d'un gaillard comme Bernard le lecteur s'intéresse moins encore à ses actes qu'à lui-même, à son histoire qu'à son portrait.

Ce portrait, M. Fabre l'a tracé avec une belle énergie. Bien mieux : c'est un portrait qui se modifie, pendant la durée du roman. Au début, nous avons reconnu dans Rabevel enfant une convoitise impétueuse, une violence qui va jusqu'au meurtre. Le voici, à vingt ans, quand sa vie de pirate commence, et nous voyons avec stupeur son étonnante puissance de mensonge et d'intrigue, sa fertilité en machines, sa hardiesse et sa promptitude dans le coup de main. Ce sont là des qualités de forban. Il en a d'autres : une pénétration de l'esprit des autres qui tient du miracle; une terrible puissance de travail; une clarté d'esprit qui lui fait voir aussitôt les points faibles; une méthode et un ordre pareils à la lumière. C'est uniquement grâce à cet ordre dans l'étude des données, et par une simple comparaison de ces données, qu'il reconnaît, dans le troisième volume, que des machines ont été truquées. Ce brasseur d'affaires est un administrateur excellent, lucide et actif.

Le temps passe, et Bernard change encore. Son premier échec lui est funeste. La femme qu'il a aimée uniquement lui échappe. Il tombe au pouvoir d'une coquine. Il devient fou d'orgueil et de sale débauche. Il a toujours eu la passion de régner. Mais pendant très longtemps il a été chaste. Maintenant il a perdu tout équilibre. Il est toujours en deçà ou au delà du plan, et il s'en flatte. Il se fait une théorie de la frénésie. Et il finit enfin par l'accident inévitable : un mari trompé tire; le cœur qui a été atteint reste faible; une nouvelle scène l'achève.

Et tout cela ne fait qu'une petite partie de l'ouvrage. Il faudrait montrer toute la force vivante des personnages, et, après les « ardents » de 1889, la nouvelle race qui surgit, la génération de l'intelligence, celle que la guerre fauchera. Il faudrait montrer la variété des scènes. Et après cette longue étude on reviendrait, autant qu'il me semble, au point où nous l'avons commencée. On reconnaîtrait le talent qui déborde dans ce livre étonnant; on admirerait les vues d'ensemble et les croquis justes; on serait bien forcé de reconnaître le dessin un peu dur et anguleux et les traits voulus par où l'auteur intervient; et par-dessus tout on admirerait certaines pages d'analyse, un peu sèche elle aussi, mais d'une sécheresse brutale, et où le mouvement même du cœur se perçoit.

***

On vient de célébrer les noces d'or de M. Paul Bourget avec les lettres, et le cinquantième anniversaire de son premier article. Il est bien malaisé de déterminer le rôle d'un contemporain dans l'histoire générale. Pourtant qui dira son influence, sinon ceux qui l'ont subie? Et quelle n'a pas été, sur toute la génération de 1890, l'emprise de cet esprit si subtil quand il analyse et si hardi constructeur de synthèses? Il me semble que ce double signe est le caractère propre de M. Bourget.

Ses premiers romans sont de l'analyse pure. Le jeune écrivain notait par le détail le mouvement d'une pensée, la variation d'un sentiment. Il décrivait le monde intérieur comme si ce monde lui eût été transparent. Il démontait la machine humaine. Ces romans sont des observations extrêmement bien faites. A distance, elles semblent même trop bien faites. Est-il réellement possible de suivre la courbe d'une pensée? Cette courbe existe-t-elle? Là où M. Bourget en a distingué l'arabesque, n'y a-t-il pas simplement un vague et tumultueux remous? M. Bourget transcrit la suite des mouvements de l'esprit sur une seule ligne. N'y a-t-il pas au contraire, dans le même moment et dans le même esprit,

une foule d'idées superposées, contradictoires, inachevées, un état naissant, un chaos qu'il faut renoncer à décrire? L'avantage de ces notations un peu systématiques, c'est qu'on en peut tirer des lois. Ces lois de la sensibilité, M. Bourget les a déduites avec une clairvoyance et une dureté qui étonneraient quelques-unes de ses lectrices d'aujourd'hui. Deux fois en peu d'années, dans *Cruelle énigme* et dans *Un cœur de femme*, il a montré la tragique fragilité des êtres de chair. Dans le premier de ces romans une femme sans frein moral, mais amoureuse, n'est pas gardée par son amour. Dans le second, la même aventure arrive à une femme naïve, passionnée et pure. Et ce roman portait à l'origine ce titre symbolique : *Fausse comme l'eau*.

Cette vue pessimiste, qui fit scandale, est au fond une idée chrétienne, opposée à l'optimisme du XVIIIe siècle. Il y avait, entre M. Bourget et les catholiques, une idée d'entente. Il se représentait l'homme comme eux : il pouvait aisément en venir à soigner l'âme humaine comme eux. Cette évolution se fit vers 1890. Les étapes en sont dans toutes les mémoires. Dans *le Disciple*, M. Bourget montrait l'impuissance de la science positive à imposer une discipline. Dans *Cosmopolis*, il recevait cette discipline, et c'était celle de la religion chrétienne.

Si l'on veut comprendre cette évolution, il ne faut pas séparer M. Bourget de ses contemporains. Tous, dans ces années mémorables, ont cherché le sens de la vie. Chacun cherche une réponse à cette grande énigme. Quelle est notre raison de vivre? La pitié, disent les romanciers russes, et cette réponse neuve est la raison profonde des succès qu'obtient, en 1886, le livre de Voguë. La culture du moi, répond Barrès. Ce sont au fond les deux seules réponses nettes. Rod, Lemaître, qui se sont posé la même question, ne trouvent aucune solution précise. Brunetière et Bourget se réfugient dans l'édifice séculaire de l'Église. La foi apparaît à ces esprits instruits de la doctrine positive, comme une sorte de nécessité inéluctable. Ils en sentent le besoin, et la persuasion vient ensuite. La religion est pour eux le meilleur concordat entre l'esprit humain et ses créanciers. Ils la souhaitent avant de la posséder. Brunetière n'était pas encore chrétien

quand il prononça le discours de Besançon. Dorsenne, dans *Cosmopolis*, se laisse persuader d'obtenir la croyance par la prière, qui la suppose, mais qui la crée : *quotidie suppliciter emeritur*.

Toute cette histoire est celle du premier Bourget. Il est très difficile d'apercevoir comme le second Bourget s'est dégagé. Je veux parler du Bourget sociologue, du Bourget de *l'Étape*. Il me semble que ce livre fameux, bien loin d'être une suite de l'évolution naturelle qui a conduit M. Bourget au christianisme, est une sorte de régression. Sa vraie place dans l'œuvre serait au plus beau moment de l'influence tainienne, avant *le Disciple*. *Natura non facit saltus*. C'est une philosophie de botaniste qui inspire cet ouvrage. A vouloir brusquer l'évolution, on la fausse. Il se trouve que de telles idées coïncident, en France, avec des sentiments assez fréquents dans les partis de droite, et que *l'Étape* a ainsi confirmé M. Bourget dans la direction où il marchait. Mais c'est un pur hasard. Il n'y a absolument aucune raison pour que la doctrine de l'évolution lente soit plutôt une doctrine de droite qu'une doctrine de gauche, une maxime des royalistes qu'une maxime des syndicalistes. Bien mieux : quand on se reporte à ce qui a été écrit sur l'histoire des familles françaises sous l'ancien régime, on ne voit nullement que l'ascension pas à pas, qui se rencontre assurément (par exemple dans la famille de Corneille), soit une loi. Il y a des familles qui demeurent presque indéfiniment dans le même état. Il y en a dont l'ascension est très brusque. Lisez l'ouvrage si consciencieux de Bertin sur *Les Mariages dans l'ancienne société française*. Vous aurez l'impression d'un brassage, de brusques fortunes, et pour tout dire d'une incohérence, qui se retrouve à peine dans la société de nos jours, bien plus hiérarchisée qu'on ne croit.

Jusque-là la suite des romans de M. Bourget est fort nette. Elle devient ensuite plus confuse et j'en discerne assez mal le sens. Mais le phénomène de régression ne me paraît pas douteux. N'attachez naturellement à cette expression aucun sens qui soit une critique. Je veux dire seulement que, depuis une vingtaine d'années, M. Bourget revient aux idées qui furent celles de sa jeunesse, en les adaptant à ses convictions

nouvelles. Son dernier roman est une thèse sur l'hérédité, tout comme les Rougon-Macquart.

Il est de la génération positiviste, et rien ne prévaut contre ce caractère. De là sans doute son goût pour la médecine. Mais en même temps il a une inclination de métaphysicien pour les systèmes. Tout son secret est là. Il est le disciple de Taine, mais en même temps de Spinoza. La sociologie de *l'Étape* a l'air d'une science expérimentale, et au fond c'est une construction de l'esprit. Même ses premiers romans, qui se donnent l'apparence d'observations cliniques, sont au fond des tragédies classiques. S'il est vrai que tout homme est défini par une contradiction qui lui est propre, voilà, si je ne me trompe, la définition de M. Bourget. Mais on le connaîtrait mal si on le réduisait à des termes si simples. Esprit très cultivé, à la fois très littéraire et très scientifique, critique en même temps que romancier, observateur perspicace en même temps que génie logique et déductif, constructeur d'un vaste monde et maître d'anatomie, il dissèque et recoud ses propres personnages. Il est intelligent sans cesser d'être créateur, ce qui se voit bien rarement. Il a pénétré l'esprit inquiet d'Amiel et composé celui de madame Moraines. Dans un livre exquis, il a révélé à l'immense majorité des lecteurs français l'Italie du Quattrocento, et une génération entière lui a dû d'aimer Botticelli. Il a été un poète charmant.

> Tais-toi, plaintif oiseau que j'ai trop écouté,
> Tais-toi, doux rossignol du mois des primevères...

Quelle grâce chantante dans ces vers! On lui a reproché d'être un professeur, et il est vrai qu'il a le tour didactique. C'est que, comme ses contemporains, il écrivait pour dire quelque chose. Les temps ont changé. Mais rouvrez un de ses livres. A travers un style qui ne fait pas de concessions aux grâces, vous trouverez à chaque moment la plus riche substance spirituelle.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

Barrès. — J'avais été le premier à distinguer, dans une chronique à l'*Écho de Paris*, l'analogie de son visage avec celui du Grand Condé, et notamment sur son buste célèbre. Cette comparaison l'avait amusé, peut-être même séduit, ce qui est bien logique; nous en avions reparlé et il possédait, dans son cabinet de travail, le buste fameux. La pièce n'avait guère changé, depuis vingt ans déjà que je la connais, ayant eu la faveur d'y être admis très jeune, dans toute la chaleur de mon admiration pour *Amori et Dolori Sacrum*, *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*... Au-dessus des bibliothèques, qui faisaient le tour de la pièce, à hauteur d'appui, de grandes photographies du plafond de la Sixtine étaient encadrées dans la boiserie d'acajou. Les prophètes et les sibylles, Ézéchiel, Jonas, Jérémie, la Sibylle d'Érythrée, la Sibylle de Perse, Daniel, Isaïe, Zacharie, Joël, la Sibylle de Cumes, tenant un livre... Ces belles images, les plus nobles du monde, jaillies du cerveau de l'un des plus solides et complets génies que notre temps ait enfanté, Michel-Ange, donnaient à la pièce, d'un genre peut-être un peu anglais, une physionomie particulière. Le grand désordre des livres qui passaient là comme l'eau éternelle dans le lit d'un fleuve, enlevaient ce que le mot *anglais* pourrait faire supposer de rectiligne et de banal.

Un portrait de Bonaparte, Consul, une peinture, presque une ébauche, achevaient avec les sibylles et les prophètes de conserver le visiteur sur les sommets.

Aux deux extrémités de la pièce, une baie; l'une donnait au midi, sur le boulevard Maillot et le bois de Boulogne, l'autre au nord, sur des jardins. Un petit escalier de fer en colimaçon près de cette fenêtre, faisait accéder, sous le toit, à une autre pièce, réservée aux livres que le cabinet de travail ne pouvait plus contenir.

Le bureau se trouvait placé dans le voisinage de la fenêtre ouvrant sur le Bois, un peu en retrait. C'est là qu'il fallait voir le visage aux cheveux bruns, au teint mat, cireux, au nez aristocratique et volontaire, au sourire mélancolique et d'une finesse qui allait au delà d'une expression même nuancée, délicate et douloureuse. Le masque se résumait dans le regard. De grands yeux bruns, dessinés en amande dans des paupières brûlées, qui semblaient hâlées par les lectures de la nuit, le feu des lampes, paupières un peu lourdes, qui donnent l'impression de ne se baisser sur un regard que pour masquer pendant un temps la triste laideur des choses, tandis qu'à l'abri, les yeux fermés, voient encore.

Dans la société des femmes qui le fêtaient, il donnait le sentiment d'un aigle en cage, même lorsqu'il semblait aimer sa prison. Il les écoutait parler, avec dans le regard une expression juvénile surprenante, celle d'un adolescent devant lequel se déroulent, pour la première fois, les belles écharpes de la vie... Il interrogeait, amusé; sa voix se dépouillait de sa rudesse. Un autre Barrès se dévoilait, qui avait peut-être des nostalgies, qui aurait aimé partir pour quelque aventure sans rapport avec Colette Baudoche, connaître, découvrir, tel le voyageur baudelairien, au fond de l'inconnu, du nouveau.

Il se faisait raconter, comme une croisière au Groenland, les *dancings*. Après un dîner, il me dit en souriant : « Il faudra que nous allions *voir ça*, un soir.... » Et puis, il n'y pensait plus ou, plutôt, s'il y pensait encore, l'aigle s'était envolé de la cage et planait.

Lorsqu'il devinait un raseur ou le sentait seulement poindre, son visage se transformait, à l'instant, se fermait, comme les plantes marines aux éblouissantes corolles, se contractent à l'approche du danger. Adieu, les yeux de gazelle, le sourire juvénile, la lèvre sur laquelle erraient des saveurs!

L'ombre du nez se faisait plus sombre, les mâchoires se contractaient et le regard, le regard s'évadait à l'instant, s'en allait, bien que présent, aux confins de la terre habitable.

Ainsi, les enfants aperçoivent les cloches dans le campanile, le Vendredi Saint, et n'ignorent pourtant pas qu'elles sont parties pour Rome. Cette subite transformation, cette hauteur, cet assombrissement, je les ai rarement considérés avec des contrastes si marqués chez aucun protagoniste. Mais, l'importun éloigné, le sourire plissait aussitôt l'extrémité des yeux, la lèvre sinuait de nouveau, le regard redevenait à la fois curieux et incrédule, charmant dans toute sa grâce sensible et inquiète.

Je retrouve cette expression, voici longtemps déjà, un jour que nous déjeunions avec Robert de Montesquiou, au Pavillon d'Armenonville. Barrès, était voisin, boulevard Maillot, à deux ou trois maisons, du Pavillon des Muses, où logeait alors le poète. Sa sauvagerie ne pouvait point refuser toutes les invitations de cet amphitryon incomparable, qui réglait une fête comme M. Jéliote, maître de guitare de sa Majesté, réglait un ballet.

Ce jour-là, nous avions été conviés à Armenonville. Il devait s'agir, j'imagine, d'obtenir de Barrès une préface pour quelque volume de vers ou d'essais. Le charmant Barrès était comme un récif, mais un récif dissimulé sous un revêtement de plumes. Il subissait les assauts avec la sérénité d'une figure de proue, sans cesser de sourire, car il éprouvait une réelle sympathie pour ce gentilhomme si élégamment racé, à l'intelligence si diverse et si originale dans son désordre et prenait à le voir agir, le même plaisir que s'il eût été acrobate, fleur ou guenon.

L'après-midi de printemps sous les vitrages du restaurant avait l'air d'un fond de tableau de Berthe Morizot, dans ces verts bleus légers, qui sont à l'adolescence de la saison. Le comte était vêtu de brun noisette, sa cravate valait un poème et quelque précieuse épingle y déchirait le satin. Il me semblait voir aux prises Pascal et Cagliostro, mais un Cagliostro de belle lignée et de manières exquises.

C'était avant l'Académie, à une époque où Barrès n'était pas encore retourné à la Chambre et c'était une journée

de juin, pendant laquelle il s'était donné congé. Jours lointains, heureux, quels sacrifices ne concéderait-on pas au Temps impitoyable, pour la douceur d'en recommencer un tout entier? Montesquiou nous avait ramenés au Pavillon des Muses, pour y parler devant des magots et des estampes... Nous ne nous quittâmes pas de la journée, car le soir nous dînâmes encore ensemble, boulevard Maillot, chez madame Barrès, en compagnie de madame de Noailles et de Léon Daudet.

Que ne peut-on avoir tout retenu, d'une si longue journée, pendant laquelle des personnages si divers et si marqués, pourvus de dons si rares, se trouvaient rassemblés dans une intimité charmante, que veillaient déjà dans l'ombre, les destinées promises!

Pendant les journées douloureuses, les heures abominables qui accompagnent la mort, il est des visages qui s'effacent, malgré leur souci de paraître, d'autres qui prennent subitement un relief saisissant, quelle que soit leur volonté d'échapper aux regards, et de demeurer inconnus. Splendide éclat du voile noir au milieu de la multitude parée; relief d'un domino sombre et d'un visage dissimulé derrière un loup, parmi les personnages brillamment costumés d'une fête.

Auprès de Barrès, orateur, homme politique, littérateur, académicien, auprès de Barrès de la grande pitié des Eglises de France et de la Guerre, dans une retraite absolue, un silence jalousement gardé, une ombre féminine se dissimule, volontairement, un nom se fait taire sur les lèvres qui le voudraient prononcer, une personnalité qui pourrait prendre sa part des succès, assister à côté du maître à sa réussite, partager sa gloire, mais qui s'y refuse : madame Barrès.

Elle sait imiter l'écriture de son mari, pour lui épargner la fatigue inutile de certaines lettres et de dédicaces nécessaires, mais banales; son intelligence classe, organise, prépare, prévoit, mais anonymement, invisible à presque tous, loin des salons, loin du monde, inconnue de la plupart des femmes chez lesquelles son mari se rend assez fréquemment. Je sais qu'il lui arrivait de l'accompagner dans la voiture jusqu'à la porte, puis de rentrer mettre de l'ordre dans cette maison

où affluaient tant d'appels, de demandes de secours, moraux ou pécuniaires, qui eussent accaparé l'existence entière de son mari, sans lui laisser les loisirs de travailler.

Sans doute, je vais blesser par ces lignes une femme que je respecte profondément et pour laquelle je disais souvent à Barrès toute mon admiration, mais il se glisse dans le rayonnant foyer des grandes lumières, des faisceaux de clartés dont la source doit être connue. Un pareil exemple est, hélas ! assez rare pour qu'on le retienne et dans un temps si bruyamment *féministe*, n'est-il pas satisfaisant de pouvoir indiquer dans le silence où elle s'enveloppe à dessein, une femme, dans toute l'acception la plus éternelle de ce grand mot, le second, — peut-être le premier de toute langue terrestre, selon que c'est l'homme qui prend le pas ou qui le cède.

... Le souvenir de ce dîner m'est resté plus présent que d'autres, parce que devant les brillantes improvisations de madame de Noailles, Léon Daudet, s'était montré dans toute la fougue de sa verve incomparable. Un instant, il imita Émile Zola, avec autant de perfection, paraît-il, que M. Léon Bérard, lorsqu'il ressuscite pour quelques instants, la présence de M. Henri Brisson, l'ancien et morose Président de la Chambre, ou celle de M. Ribot.

Ce soir-là, Léon Daudet imitait Zola avec une verve étincelante, improvisant sur des événements actuels des tirades entières de l'auteur des Rougon-Macquart. Madame Daudet essayait vainement de l'interrompre :

— Je t'assure, Léon, disait-elle en riant, il viendra te tirer la nuit par les pieds!...

Soirs de jeunesse, seize ans ont passé. Les drames, la mort, s'abattent de compagnie sur les hôtes d'un soir. De quelles projections l'avenir pourrait illustrer les murs des chambres où nous sommes rassemblés, pendant ces réunions passagères qui nous enchantent...

Autour du cabinet de travail, les sibylles et les prophètes de la Sixtine, dans leur tragique nudité, devant leurs Livres ouverts racontaient les destinées. Mais nul ne pouvait percevoir le son de leurs paroles.

***

Physique. — Une phrase d'astronome sur un journal ce matin fait sourire, mais elle contient une dose de bon sens massive :

« N'est-il pas étrange que les habitants de notre planète aient presque tous vécu jusqu'ici sans savoir où ils sont et sans se douter des merveilles de l'univers ? »

Mais, sommes-nous beaucoup plus curieux ou surpris de tant d'inventions qui ont bouleversé le monde depuis vingt-cinq ans et que nous acceptons avec une nonchalance, une simplicité, une absence de raisonnement bien surprenantes?

Une exposition de Physique et de T. S. F. emplit le hall du Grand Palais et les salles annexes. Pas un élément ou presque de ce que nous voyons là, n'existait à la fin du siècle dernier. En vingt-cinq ans, quel progrès! C'est le premier attrait de cette exposition, sa nouveauté, sa modernité et, non seulement cette sorte de défi aux siècles révolus, mais cet élan vers l'avenir, cette grande brèche ouverte dans une muraille, et par laquelle s'engouffre avec l'aveugle précipitation de l'eau d'un torrent, l'humanité nouvelle.

Que le passé avait de douceur! Suaves Corots d'Italie, je vous évoque et les dessins d'Ingres à Rome, au temps de Napoléon, la vie au pas, à peine au trot d'un cheval et vos horizons, terre, que le voyageur aspirait lentement.

Les fils de nos fils et peut-être nous-mêmes bientôt, si nous ne sommes pas emportés comme tant d'autres avant que nos yeux ne se ferment d'eux-mêmes, croirons-nous que le monde a été ce qu'il fut, ailleurs que dans l'imagination des écrivains ou sur la toile des peintres?

Mais, cette vision du passé, que nous avons un instant retenue, s'échappe, nous échappe, s'enlève comme ces parachutes de papier rose que les enfants équipent pour l'azur.

La vie de demain ne sera pas moins belle, elle aura perdu son calme, sa sérénité, mais dans son agitation, dans sa brutalité, ses tourbillons, que de grandeur ! Dès le seuil du hall : le souvenir de nos livres d'étrennes, Jules Verne, Robida... Et les *Contes de Perrault*, où les illustrations de Cochin et de Moreau le Jeune seraient remplacées par la

photographie, et dont la fée emprunterait le visage et la robe noire de madame Curie.

Un autre paysage aussi se compose à mes yeux, qui voile le paisible Corot d'Italie, c'est le décor de nos vacances d'aujourd'hui, la grande route, telle que nous pouvons la voir dans certains pays, flanquée de ses hauts piliers de ciment armé, qui vont s'effilant comme des obélisques, de curieuses armatures les surmontent, d'aspect chinois, qui portent des isolateurs de verre, couleur d'émeraude, sur lesquels passent les câbles. La perspective de ces fils s'enfonçant vers l'horizon, chevauchant le flanc des collines, ondulant au-dessus des prairies, franchissant rivières et montagnes, pour porter, à travers les causses ou les champs, dans la désolation ou l'abondance, la force des chutes d'eau alpestres ou pyrénéennes, celle du Rhin ou du Rhône, emplit l'âme de plaisir, d'une sorte de volupté incomparable. Cette force puisée à des sources si vastes, qui demeure captée, invisible, impondérable, qui fait mouvoir des masses de plusieurs milliers de tonnes et qui se transporte sur un fil, semble une telle conquête que la terre s'en éclaire et que ces piliers que j'entends maudire par de tristes paysagistes, me semblent aussi beaux que les aqueducs de la campagne Romaine ou que le pont du Gard.

Ces vestiges sont des témoignages de la hardiesse d'un temps, de son humeur d'entreprise, comme les pylônes qui portent les courants des usines électriques de Delle ou du Haut-Rhin, plaideront pour le nôtre. Mais il faut s'abstraire du passé, pour les voir tels qu'ils sont.

Le hall du Grand Palais, à cette première exposition de la *Physique* et de la *T. S. F.* avec son velum lumineux, fait d'ampoules électriques et de boules opaques, aura été visité, je pense, par tous les jeunes gens, sans avoir attendu que leurs parents les y conduisent, car les parents semblent en avoir ignoré l'existence, avec une apathie trop complaisante. On voudrait que l'on s'écrasât là, tout autant qu'à des manifestations uniquement sportives. N'est-ce pas un autre *sport* que cette physique moderne, qui s'est évadée des étroits laboratoires et des instruments de verre et de cuivre du lycée,

à demi vêtus de lustrine verte? Un sport pour l'intelligence!

Nous nous promenons entre les stands, en profanes émerveillés, rêvant d'adaptations, qui n'ont aucun rapport avec le but poursuivi. Les colonnes de verre de Saint-Gobain, par exemple, ces verres de lampe de 5 à 6 mètres de haut, dans lesquels nous voudrions faire passer des rayons de lumière de couleur, — ces flammes que Loïe Fuller semble aller ravir aux Enfers pour en éblouir les vivants, avant qu'ils ne s'y consument.

Dans les hauteurs de la nef, de gigantesques pavillons de gramophones versent des sons encore nasillards, mais qui *parlent*, non plus les nouvelles de la journée, en France ou sur le continent, mais les nouvelles de l'heure même, sur les deux hémisphères. Une voix clame : « En ce moment, à Washington, le Président rend visite à M. X... » Dans les régions moins élevées, presque à niveau de l'œil, des éclairs bleus s'élancent de boules de métal brillant avec une sorte de déchirement sec, de brutalité primitive. On imagine qu'aux origines des mondes des étincelles de cette violence jaillissaient de la matière ignée.

Sur une estrade, l'*air liquide bout* dans une cornue; ici, sur un fourneau, des récipients de verre sont remplis d'eau en ébullition. Ailleurs, des ampoules électriques, injectées subitement d'une fulgurante lueur, nous aveuglent... Je vois des dalles transparentes pour le sol et des fûts de ce *Silis* opalisé dont on coule des masses gigantesques, dans lesquelles il n'y a plus qu'à tailler d'un tranchant d'acier, des récipients qui supportent les plus hautes tensions comme les plus hautes températures, et peuvent être portés au rouge, puis refroidis brusquement dans l'eau... Une matière pour les nègres sous l'équateur et le navigateur prisonnier dans les mers australes, qui s'aventure vers le Pôle, sur un traîneau.

Les appareils de télégraphie sans fil sont innombrables au Grand Palais, à la portée de tous — et nous gardons le souvenir de quelques photographies exposées, celles prises au-dessus de Paris, pendant la *Semaine des Nuages*, qui sont olympiennes et prisonnières de la terre voisine, matérielles et divines...

Et, encore, le champ de Sainte-Assise, avec ses rangées de pylônes de plus de 200 mètres de haut, propylée surhumaine, qu'on voudrait voir admirer comme il convient par les hommes et qui n'attend sans doute que son Homère pour que, de leurs yeux enfin dessillés, nos contemporains en embrassent le sublime.

***

LAURENCIN. — Au delà du dôme des Invalides, un appartement dans une maison moderne d'avant-guerre, avec l'ascenseur, l'électricité, l'antichambre qui fait petite galerie, des corniches en pâtisserie; bref, ce que les gens, qui se piquent de goût, font profession de ne pas aimer et qui est assez commun, en effet, à force de répétition.

Pourtant, la porte franchie, toute banalité s'efface. Un appartement d'une simplicité exquise, car il y a des degrés dans la simplicité, comme dans la profusion... Cet air confortable et quiet, qui émane de certains services à thé, d'un fauteuil sans style, d'une fleur..., d'on ne sait quoi : de la mousseline un peu ample d'un double rideau à volant et qui traîne.

Les logis se respirent autant, sinon davantage qu'ils se regardent. Il en est où tout semble fait pour enchanter la vue et qui demeurent sans parfum, sans nuance pour l'odorat.

On s'y ennuie.

Ici, deux dames prennent le thé au flanc d'une table ronde, sur laquelle traînent de menus objets et où se trouve posée, sur un petit chevalet japonais incliné, une aquarelle presque terminée, près de la boîte à couleurs. Cette image, par son étrangeté, suffirait à donner une indication précieuse sur l'artiste qui l'a laissée là pour boire l'infusion parfumée dans la tasse de porcelaine rose.

Sur une sorte de poney blanc, une jeune clownesse aux formes élégantes, aux pieds fins, qui terminent de leur pointe effilée, la jambe souple. Elle est vêtue d'une sorte de maillot noir et coiffée d'une perruque ou d'un bonnet pointu. Devant elle, une fillette joue avec deux chiens également blancs. Le fond de l'aquarelle est vert. La jeune fille porte

un chapeau de côté d'où tombe une sorte de ruche de plume, comme un boa... Quel connaisseur un peu moderne ne reconnaîtrait aux visages pâles, aux yeux noirs, à la tache des lèvres, dans l'espèce de joie et de morbidesse qui se dégage de l'étude commencée, ne reconnaîtrait un Marie Laurencin?

L'une des deux jeunes femmes qui prennent le thé est, en effet, cette Marie Laurencin, déjà célèbre, si vite classée, dont les uns louent le talent et que les autres ne veulent considérer que comme une création de la mode, à la vogue aussi passagère que celle d'une robe dont la forme plaît une saison et ensuite ne se peut plus regarder. Il existe dans le mystère de la peinture des charmes auxquels les profanes ne sauraient atteindre tout de Go. Et c'est un bonheur pour certains peintres. Les artistes originaux commencent par susciter la crainte, l'hilarité, le dédain. Ils s'attirent en même temps l'amitié, l'enthousiasme de certains esprits qui ne tardent pas à triompher ou qui triompheront du public, tôt ou tard. Des exemples fameux n'ont jamais servi et ne serviront jamais. Vouloir demander à tous les peintres de se procurer des sensations identiques, c'est un peu comme d'imaginer un cercle de relations dont tous les membres auraient le même visage. Que Marie Laurencin s'exprime différemment de Vuillard ou de Marquet, qu'elle ne cherche pas à s'évader du petit cercle où elle se complaît!... Demandons-nous aux *Fleurs du Mal* d'égaler en nombre et en diversité l'œuvre d'Hugo? Pourtant, nous trouvons dans Baudelaire ce qui n'est pas dans la *Légende des Siècles*. Rappelons-nous Corot, auquel on préférait Daubigny. Et je voyais à la Vente Gentien, l'autre semaine, des paysages que Daubigny courait faire au même endroit que Corot et qui sont d'une infériorité flagrante...

Marie Laurencin, nom charmant, nom qui évoque Paris et la province, le mail du dimanche ou les bords de la Seine. L'atmosphère de nos matins de printemps voile ses jeunes visages de femme. On dirait des filles de la Rosalba, aperçues derrière la vitre d'une automobile. Elle est *de Paris*, comme la célèbre pastelliste était de Venise. Elle suggère plus qu'elle ne transcrit. Un portrait d'elle, c'est une émanation, ce n'est pas un reflet dans une glace. Une dame fort riche, qui lui

avait commandé son portrait, le renvoya quelques jours après, sous prétexte que son mari, je pense qu'il s'agissait d'un mari — car un amant ne connaît pas seulement un visage de la femme qu'il aime — ne le trouvait point ressemblant. Pourquoi s'était-elle adressée à Marie Laurencin, qui ne peint, pourrait-on dire, dans ce gris et ce rose qui lui sont un élément indispensable, que le parfum, l'ambiance d'une femme, son âme charmante, cruelle et fuyante, quelque chose comme un halo sur une timbale d'argent, dans laquelle trempe une rose.

L'appartement est rangé, clair, net, avec des rideaux de mousseline blanche à volants. On y respire un air à la Francis Jammes. Au mur de la petite galerie, sont des panneaux de soie brodés par la mère de l'artiste, naïfs et classiques. Près de la cheminée, sur laquelle sont étendues deux levrettes de porcelaine polychrome, de l'époque 1830, un de ces pianos minuscules, qui ne doivent pas avoir plus de trois octaves et servent aux réunions de l'Armée du Salut. Sur le pupitre, des romances populaires. Marie Laurencin s'assoit devant le clavier après avoir cherché des lunettes d'écaille et chante, en appuyant d'un doigt sur les notes, un de ces refrains d'atelier, dont les paroles ineptes dissimulent cette poésie informulée, cette mélancolie désespérante du peuple, qui a l'étrangeté, l'incohérence et l'implacable invariabilité des saisons.

Mais le concert s'interrompt, parce que l'amie charmante est obligée de partir. Nous demeurons assis contre le flanc de la table ronde. Marie Laurencin parle, avec une jolie netteté, sans s'écouter, parce que c'est l'heure où les abat-jour de papier blanc plissé, de la blancheur des lys, répandent une agréable clarté, que la fumée de la cigarette adoucit les angles des murs tendus de papier gris et les contours des objets et que le *thé* sur son petit plateau, est appétissant à regarder, avec ses tasses roses...

Marie Laurencin crée un sourire inquiet de femme comme Desbordes-Valmore verse un pleur. Même absence de travail appris, même abandon apparent, même élégance innée...

— Voyez-vous, je suis sans défense, mais je déteste les gens vulgaires et les mauvaises manières. Je ne sais quoi répondre à la grossièreté.

Nous parlons de travail : « — Le matin, non, je ne travaille guère, à moins que ce ne soit pour un portrait. Mais le matin, mon imagination est encore engourdie, en cette saison surtout. Mais je déjeune, à midi moins un quart, oui, parce que c'est l'heure où la fille de ma domestique revient de l'école, alors, on m'apporte ma côtelette, là, sur un plateau... Et puis, je bois du café... Ah! le café....

Cette Parisienne n'est pas d'Auteuil ou de Passy. Je la situe exactement sur la rive gauche, entre la rue des Saints-Pères et la rue Dauphine, près de l'eau, dans ces maisons dont les caves sont les premières remplies pendant les inondations.

Autour d'elle, des livres sur des rayons...

— ... Je me mets au travail aussitôt. Je travaille jusqu'à quatre heures en cette saison... Cela fait de une à quatre...

Elle me regarde pour savoir combien d'heures entre *une* et *quatre*...

— ... Trois? Oui, c'est cela, trois heures...

Elle est vêtue de noir, avec un petit revers de batiste au col et aux poignets... Ses cheveux de nature légèrement crépue sur les tempes et le front : — Si je voulais travailler davantage, évidemment, je gagnerais plus... Mais, la peinture, il me semble que c'est un tel luxe qu'on ne peut en faire dans le seul but de gagner de l'argent...

Nous sommes habitués à entendre les femmes médire de leurs semblables, prétendre qu'elles ne se plaisent que dans la société des hommes, que leurs pareilles manquent de conversation, qu'elles sont futiles, etc. Sentiments que les hommes ne partagent heureusement pas. Marie Laurencin avoue qu'elle ne s'est jamais fâchée avec une amie, que la société des femmes lui est agréable, que celles-ci lui suggèrent des idées. « D'ailleurs, je les peins bien », ajoute-t-elle, avec une charmante franchise.

— Mais les hommes... Oh! les hommes, dit-elle, en souriant, je ne sais pas, mais nous nous entendons rarement bien... J'aime ma liberté... Je ne veux pas qu'on vienne chez moi sans m'avoir prévenue, parce qu'on s'ennuie, et qu'on ne sait où aller!...

D'ailleurs, *à mon âge*, dit-elle avec un sérieux imper-

turbable... Et elle ajoute : « Je ne reçois plus de lettres d'amour que de mon marchand de tableaux! »

L'Exposition des œuvres de Marie Laurencin ouvre à New-York, aujourd'hui même, et c'est de New-York que son « marchand », qui a fait le voyage, lui écrit, l'adjure d'être raisonnable, de se soigner, de ne pas sortir... Le propriétaire d'un poulain qu'on destine au *Derby* ne prend pas plus de soins de son favori...

Mais Marie Laurencin ne peut peindre que ce qui lui plaît, quand elle en a l'envie!

— Il y a, — comme dit Grosclaude, avec cette souriante apparence de ne débiter que des balivernes, pour faire sourire ses voisines à dîner, alors qu'il place ainsi, tout le long du jour, sous le peinturlurage d'un jeu de mots, une vérité éternelle, — il y a des artistes qui mangent à la table d'hôte et d'autres à la carte...

Marie Laurencin déjeune à la carte.

Le regard de quelques visages sur les toiles disséminées dans la pièce, le mystère de certaines ombres qui passent sur un front juvénile, la blondeur des cheveux, la grâce des gestes, ces tailles qui ont l'élancement d'un pistil, environnent d'une *orchestration* harmonieuse la conversation, mezzo vocce.

Marie Laurencin croit à l'influence du fluide de certains êtres sur nous. Elle veut savoir dans quel mois sont nés ceux qui l'intéressent. Elle mêle un brin de mystère à sa vie, à son art.

— C'est très curieux, ma peinture se fait, se transforme sans que je le veuille... Je commence quelque chose... Je le laisse, je n'y pense plus... Eh! bien, un peu plus tard, je reprends ma toile : ça s'est arrangé...

Nous regardons un tableau sur lequel trois jeunes filles accroupies étendent la main; l'une d'elles tient une feuille de papier. — « J'appelais ça *la leçon de lecture*... Mais je sens qu'il faut un oiseau au-dessus de ces mains ouvertes... Eh! bien, un de ces jours, je passerai là... L'oiseau y sera, et, *ici*, dit-elle en mettant un doigt sur le vague azur, *là*, juste à la place où il faut! »

Marie Laurencin aime la légende et le personnage d'Orphée :

« J'en ai toujours un petit », dit-elle, en regardant autour d'elle comme pour en rencontrer un du regard dans l'appartement! Nous nous sommes arrêtés devant une toile sur laquelle se devine, encore assez confusément, la silhouette d'une jeune femme assise, parmi des biches, des chiens, des oiseaux.

— En voici *un*, dit-elle. Celui-là, je le conserverai...

Un moment, elle dit : « Je produis très peu... Je ne peins pas plus de trente tableaux par an ». Ce qui est en vérité fort peu, quand en songe à ce que dispersent certains travailleurs à gages, ce que peignait un Henner, ce qui remplit certaines caves de Roybet et de Juana Romanis...

Mais on téléphone, l'appareil est dans la chambre, près du lit-divan, au-dessus duquel se voit une image religieuse de métal et un petit chapelet...

— Allo, Allo! Oui, ma chère, dit Marie Laurencin... C'est entendu... Venez, je vous attends.

La voix est musicale, bien frappée... Et devant moi, les trois jeunes filles aux paumes ouvertes, regardent, pâles ou brunes, l'azur troublé, attendant l'oiseau promis... qui va venir, de lui-même, — tout seul, — se peindre, de profil,... le bec en avant!...

***

Répétition. — C'est presque toujours un *tableau de Paris*, infiniment, exclusivement parisien, qu'une répétition dans un petit théâtre, surtout lorsqu'il s'agit des *Bouffes*. Mais ceux qui n'ont jamais assisté à une répétition de travail se figurent des choses évidemment sans grand rapport avec la réalité.

La salle est éclairée selon des arrangements nouveaux qui dispersent une lumière rose. Des menuisiers sont occupés à fixer des systèmes de « coulisseaux » pour fournir des dossiers aux strapontins, et ajoutent des fauteuils dans des angles regagnés sur les couloirs. Une place perdue, on ne saurait où la trouver, et c'est merveille de voir à quel point le public de Paris se compresse aisément, dans une salle de

théâtre que le succès habite. Les coups de marteau « pleuvent » avec une sonorité insupportable aux oreilles; les airs joués au piano sur la scène en sont traversés — comme dans les films où l'on voit un combat naval, *la Bataille*, d'après M. Claude Farrère, par exemple — de *boums* destinés à figurer auditivement les départs ou les arrivées d'obus.

Le décor n'est qu'un amoncellement de portants, sans rapports les uns avec les autres, des « envers » de toile grise, par-dessus lesquels émergent un arbre en rose et en bleu, un bosquet couvert d'une épaisse marmelade de fleurs. Quoiqu'il ne fasse peut-être pas beaucoup plus froid là qu'autre part, les hommes ont conservé leur pardessus et gardent leur chapeau sur la tête, les femmes toutes leurs fourrures. Autant la salle est éclairée, à cause des frappeurs de coups de marteau, autant la scène est plongée dans la pénombre. Par moments, les interprètes se rassemblent sur la droite, autour du piano et fredonnent un air en ânonnant les paroles. Quelquefois, pour un chœur, ils donnent toute leur voix. Ou bien la chanteuse se laisse aller à la volupté d'égrener des notes, pour rien, pour le plaisir, comme un oiseau.

Mais M. Dranem, le héros de l'aventure future, qui joue encore *Là-Haut*, prétend se ménager ou bien demande qu'on le *double* le soir. Il ne fait qu'ébaucher un geste, que soupirer un air, bredouiller ses répliques. Rien n'est si particulièrement triste à observer, dans la pénombre d'un théâtre, sur le fond gris de la muraille, parmi les portants vus sur leur doublure, qu'un acteur gai, qui montre un visage insensible et qui esquisse de temps en temps le simulacre d'une drôlerie, sans vouloir laisser paraître son talent.

Pourtant, malgré l'ombre, le désarroi, les comparses qu'il faut remuer, auxquels on serine leurs refrains, auxquels le metteur en scène de ces opérettes d'un mouvement si neuf, M. Roze, imprime les cadences nouvelles, avec une invention, un sens si curieux, pourtant, dès que la musique, dès que les voix se font entendre, dès qu'une valse, qu'un duo, se chantent, l'atmosphère s'allège, s'éclaire. M. Maurice Yvain, le jeune compositeur de *Ta Bouche*, de *Là-Haut*, de cette *Dame en Décolleté*, qui va sans doute connaître des fortunes pareilles,

est un *musicien*, il crée des rythmes qui ne sont que d'aujourd'hui, qui ont des trouvailles imprévues, qui suspendent un instant le mouvement pour le reprendre, le précipiter dans une gaieté trépidante ou dans cette sensualité à fleur de peau qui est comme le parfum même de Paris.

Aux balbutiements des chanteurs, ces airs que nous entendrons jouer par tous les orchestres dans quelques semaines, qui vont hanter certaines matinées, s'incruster dans le cerveau, ces airs, tout de suite, il nous semble les retenir. Mais cette fois, le compositeur qui connaît son art et sait en tirer toutes les nuances, s'élève à certains moments jusqu'à l'Opéra-Comique.

Pensant à un final, il dit à M. Mirande, l'auteur de la comédie : — Tu ne te doutes pas que je te donne là quelques mesures de Hændel!

Et, comme c'est samedi et qu'un de ses amis paraît :

— Tu as les places? demande-t-il.

— Les places?

— Oui, pour le Concert Colonne... Ah! quand j'entends la musique de ceux-là, dit-il avec un sourire, en faisant allusion aux auteurs joués au Châtelet, je ne veux plus *voir* la mienne...

Et, dans l'ombre du feutre, son visage aux traits fins, devient pour un instant presque mélancolique... Mais, comme le pianiste accompagne au piano mademoiselle Davelli, dont la voix monte avec légèreté, le compositeur l'écoute, charmé; un sourire revenu sur les lèvres...

... Tandis que dans la salle, éclairée *a giorno*, les menuisiers tapent, à tour de bras, sur de petits clous.

ALBERT FLAMENT

LES

CONVERSATIONS AVEC L'ALLEMAGNE

Le gouvernement de Berlin a fait par l'intermédiaire de son chargé d'affaires à Paris une démarche auprès du gouvernement français : il désire engager des pourparlers au sujet des questions qui touchent les régions occupées du Rhin et de la Ruhr. La conversation a donc eu d'abord un caractère précis et limité; elle le gardera sans doute encore quelque temps. Mais si elle aboutit sur le premier sujet, il est inévitable qu'elle s'étende et que les gouvernements abordent les problèmes plus généraux qui concernent le règlement de la paix et qui intéressent les Alliés. En même temps qu'il entamait des pourparlers avec la France, le gouvernement de Berlin est entré en contact avec le Cabinet de Bruxelles. S'agit-il d'une initiative réfléchie qui a pour objet d'aboutir à un résultat pratique? La nouvelle de ces conversations n'a pas été sans produire une certaine impression dans le monde entier. Elle n'était pas imprévue cependant, mais c'est la première fois depuis longtemps que des pourparlers sérieux paraissent engagés. Entrons-nous dans une nouvelle période de l'histoire des relations franco-allemandes? S'il n'y a ni chez le gouvernement de Berlin, ni chez les gouvernements alliés, une intention vraie d'aboutir, les récents pourparlers ne sont qu'un épisode sans importance. Beaucoup ont manifesté les incertitudes que la situation leur inspire. Le gouvernement de Berlin s'est montré si souvent décevant et animé d'arrière-pensées que défiances sont compréhensibles. Mais le doute méthodique, ces qui a du bon, n'est qu'un procédé préparatoire, et il ne saurait

tenir lieu toujours de politique. Quand on invite le gouvernement français et le gouvernement belge à la réserve, quand on leur signale les manœuvres possibles, ce sont assurément de bonnes intentions qu'on exprime. Ni le Ministère de Paris, ni le Ministère de Bruxelles ne sont composés de novices, et ils sont bien capables de voir tout seuls ce que valent les propositions de l'Allemagne. Il est opportun, dès lors qu'une conversation s'engage, de la développer assez pour discerner quelle est la pensée vraie de l'Allemagne. Puisque les circonstances obligent le gouvernement de Berlin à désirer des pourparlers, les gouvernements de Paris et de Bruxelles ont une occasion intéressante de s'informer et de se rendre compte dans quelle mesure l'Allemagne veut sincèrement régler les questions en suspens. L'essentiel est d'abord de prendre contact, et de laisser se créer l'atmosphère favorable à un entretien dont le sujet, d'abord limité, s'étendra s'il y a lieu.

Considérée en elle-même, la démarche du gouvernement allemand apparaît comme la conséquence et la consécration du succès de l'opération française dans la Ruhr. Elle se place logiquement dans la suite des événements qui, depuis la fin du ministère Cuno, ont marqué l'abandon de la politique de résistance passive. La fin de cette politique a été officiellement constatée par le gouvernement français et a entraîné les mesures prises par le général Degoutte pour détendre la situation. Lors des premières démarches tentées par le chancelier Stresemann au lendemain de la capitulation, le gouvernement français avait opposé une attitude d'expectative, justifiée par le caractère inquiétant des déclarations du Président Ébert et par la nécessité de constater à l'expérience le changement d'attitude des autorités dans les territoires occupés. Ces objections ayant disparu, la démarche du chargé d'affaires allemand, qui prépare sans doute la nomination d'un ambassadeur, devait recevoir un accueil différent. Le gouvernement français a d'ailleurs tout de suite laissé entendre, qu'il était dans son intention de délimiter nettement le sujet de la conversation. Dès qu'il est question des réparations, la France n'oublie pas que la Commission seule reste compétente. S'il s'agit des accords récemment passés, et que le gouvernement allemand n'a pas ignorés, ils seront

exécutés, mais il est naturel que se pose la question de leur renouvellement en avril. Quant à la rive gauche du Rhin, les puissances occupantes y sont représentées par la Haute Commission interalliée. Quelques-uns des problèmes qui se posent en Rhénanie, l'exploitation des chemins de fer par la Régie franco-belge, notamment, ont déjà été l'objet de négociations que les autorités du Reich ont sanctionnées. D'autres questions peuvent donner lieu à des échanges de vues avec le gouvernement de Berlin. Mais il y a un sujet que le gouvernement français juge impossible de discuter avec le Reich : c'est la nature des relations qui existent ou qui existeront entre les habitants de la Rhénanie et Berlin. La France ne croit pas avoir qualité pour prendre parti dans ces affaires intérieures de l'Allemagne.

A la suite d'une courte entrevue, le chargé d'affaires allemand a remis à M. Poincaré un aide-mémoire précisant le caractère des propositions qui motivaient sa démarche. Le Président du Conseil français a transmis rapidement sa réponse qui a été, au préalable, communiquée au gouvernement belge. Cette réponse est conforme à ce qu'on savait déjà des dispositions du gouvernement qui ne repousse pas l'idée d'une conversation, sur les questions que la France et l'Allemagne ont intérêt à traiter directement. Il reste naturellement entendu que cette conversation ne saurait ni préjuger de l'opportunité ou de la forme d'une conférence plus étendue à laquelle participeraient les Alliés, ni impliquer le dessaisissement des organismes auxquels incombe le règlement des questions spéciales des réparations et de l'occupation rhénane En prenant acte des assurances de bonne volonté relative dont s'accompagne la démarche allemande, M. Poincaré n'a pas manqué de soulever la question de la reprise du contrôle des armements et indiqué que les dispositions nouvelles dont témoigne le nouveau Cabinet allemand avaient là une occasion de se manifester. Nous sommes donc au début d'une conversation, et cette conversation n'a rien qui doive nous étonner ni nous prendre au dépourvu. Nous avons toujours su que la lutte autour de la Ruhr aurait un terme et que ce serait alors à la politique et à la diplomatie de remplir leur mission. Ce jour est venu : c'est pourquoi il

importe de considérer moins la forme des pourparlers, et les objections inévitables qui peuvent être faites sur telle ou telle procédure, que le fond même du débat, et les solutions réalisables.

***

A quoi répond la décision prise à Berlin d'engager une conversation? Le gouvernement allemand s'est hâté de demander à entrer en négociations directes avec la France et la Belgique afin de briser définitivement toutes les tendances à l'autonomie qui se faisaient sentir dans le pays rhénan. Qu'on se rappelle les décisions prises en décembre relativement à la question rhénane : émiettement de l'autonomie au point de vue monétaire et économique, opposition à tout changement d'ordre politique, les représentants des Rhénans exclus d'avance des pourparlers à engager à leur sujet. Toute la presse hostile à l'autonomie et à l'abandon provisoire de la Ruhr et de la Rhénanie pressait le gouvernement de s'adresser à la France et à la Belgique et de prendre en mains la direction de toutes les négociations. Si jamais le gouvernement de Berlin a songé à se désintéresser de la Ruhr et de la Rhénanie pour nous créer des embarras, le temps est passé. Le Reich entend bien laisser aux communes des régions occupées une certaine autonomie d'ailleurs assez onéreuse; mais économiquement et politiquement, il tient à reparaître dans les régions occupées. Il demande le rétablissement des relations entre la Ruhr et le reste de l'Allemagne; il demande la restauration de l'administration allemande, complètement désorganisée par les expulsions. Il respecte les accords passés avec les industriels de la Ruhr et qui d'ailleurs ne sont valables que jusqu'au 15 avril; il admet, et il est bien obligé d'admettre, l'occupation militaire; mais il a besoin de rentrer en contact avec les industriels de la Ruhr et de reprendre l'administration des régions occupées : tel est le fait. Les journaux allemands d'ailleurs s'expriment sur ce sujet sans détour. « Les tendances au séparatisme économique, dit par exemple la *Gazette de Voss*, ont été incontestablement renforcées par la manière dont les négociations ont été conduites entre l'in-

dustrie du Rhin et de la Ruhr et le Micum... On paraît maintenant comprendre à Berlin à quel point est critiquable au point de vue du droit politique le contrat avec le Micum, qui impose aux industriels le devoir de payer directement des impôts aux autorités d'occupation. Le gouvernement du Reich aurait mieux fait d'exercer alors qu'il était temps, une plus grande influence sur les négociations, de façon à ne pas donner aux Français et aux Belges l'impression que pour régler la question des réparations, on n'avait plus besoin de s'occuper de Berlin. Le gouvernement du Reich veut réparer le mal qui est né de là, et il a l'intention d'entrer sans retard en négociations avec les puissances alliées. Et la condition préalable de ces négociations paraît déjà acquise, puisque les autorités d'occupation reconnaissent maintenant que la résistance passive a cessé. »

On discerne bien l'intérêt de l'Allemagne, et on discerne aussi l'intérêt que nous pouvons avoir à écouter ses propositions. Mais il est naturel que nous prenions certaines précautions. Les fonctionnaires expulsés de la Ruhr ne peuvent sans doute pas rentrer, certains ayant été éconduits, en raison de leur attitude hostile, et il est probable d'ailleurs que le Reich ne fera pas de difficulté sur les questions de personne. Les fonctionnaires de Rhénanie, d'autre part, ne sauraient être des fonctionnaires prussiens, et nous avons toujours manifesté notre désir de voir à leur place des fonctionnaires rhénans. Ce n'est pas tout. Supposons que les Allemands parviennent à s'arranger avec les Belges et les Français au sujet d'un *modus vivendi* dans les régions occupées. Les accords de Dusseldorff, signés avec les industriels de la Ruhr, et destinés à procurer enfin des ressources à la Caisse des réparations expirent le 15 avril. Les Allemands considèrent que ces accords sont une lourde charge; ils ne paraissent même pas très sûrs que tous les industriels seront en état de s'y conformer; ils ne cachent pas en tous cas qu'au 15 avril l'industrie, qui reste leur principale richesse, se trouvera fort gênée par les livraisons qu'elle aura dû faire. D'où viendront après le 15 avril les ressources destinées aux réparations? C'est ainsi que le problème restreint du *modus vivendi* des régions occupées rejoint le problème plus vaste et tou-

jours en suspens des réparations. Aussi voit-on le gouvernement allemand lier l'étude des questions touchant les régions occupées à une nouvelle politique générale, ou plutôt à la reprise d'une politique d'exécution du traité : « L'Allemagne, dit la *Gazette de Francfort*, ne peut pas abandonner à leur sort les régions occupées... C'est justement pour ne pas laisser aux Français toute liberté d'action, et pour trouver une solution qui soit vraiment franco-allemande et non pas seulement française, que le Reich s'efforce d'engager des négociations directes avec la France... L'Allemagne ne va pas au devant des Français dans un esprit de dispute. Ce que nous voulons, nous autres Allemands, ce sont de véritables négociations de paix avec la France. C'est une tentative pour établir un véritable compromis franco-allemand, une tentative pour donner la tranquillité aux deux peuples. »

Et c'est ici, il faut le proclamer, que l'Allemagne a besoin de prouver sa sincérité et sa bonne foi. Sa politique d'exécution rappelle des souvenirs décevants. Nous en avons déjà fait l'expérience. Promettre de payer afin de mieux pouvoir ne rien payer, telle était la formule. Promettre de payer, afin d'endormir le créancier et d'éveiller la sympathie du reste du monde. Se servir de cette torpeur et de cette sympathie pour obtenir peu à peu la réduction des paiements à rien. Le chancelier Wirth proclamait que l'Allemagne paierait dans la limite de sa capacité de paiement. Ensuite, il proclamait que l'Allemagne n'aurait aucune capacité de paiement, si on ne lui assurait pas des moratoires et des réductions de dettes. Le gouvernement Marx-Stresemann déclare que l'Allemagne n'aura aucune capacité de paiement si la Ruhr n'est pas évacuée, et si nous voulons prendre des gages particuliers. C'est bien le retour à la politique d'exécution. Le chancelier Marx et son ministre Stresemann répètent que l'Allemagne a toujours fait preuve de bonne volonté. Elle fera encore preuve de bonne volonté, si on lui laisse la libre disposition de la Ruhr et de la Rhénanie. Elle est à la veille d'une nouvelle catastrophe financière, mais celle-ci sera évitée, si on rend la Ruhr au Reich. Elle a besoin de crédits étrangers. Mais le remboursement de ces crédits, pour que l'Allemagne puisse les obtenir, devra avoir la priorité sur le paiement des réparations. Et l'Allemagne pourra

arguer de cette nouvelle charge pour repousser un peu plus loin le paiement des réparations. Les journaux reprennent les mêmes arguments. Ils dénoncent l'accord des industriels avec la Micum comme un nouveau traité de Versailles, imposé par la contrainte, et par conséquent sans valeur. Les industriels l'exécuteront dans la mesure de leur capacité d'exécution. La presse espère que le Comité des experts aboutira à cette conclusion que la Ruhr doit être évacuée. Le *Berliner Tageblat* compare les plans belges et les plans français au sujet des réparations. Les Belges proposent de prendre simplement des gages généraux, tandis que les Français veulent des gages particuliers. Le premier procédé, à condition que les gages soient très réduits, est jugé acceptable, le second procédé est repoussé. La politique d'exécution ainsi conçue, il semble que les nationalistes eux-mêmes soient disposés à l'accepter. La *Kreuz Zeitung*, après avoir fait observer que les élections anglaises affaibliront l'Angleterre pendant quelque temps, et que l'Allemagne doit compter moins que jamais recevoir d'elle un secours efficace, ajoute que personne ne peut contrecarrer la France par les armes ni par des menaces sérieuses, et que l'Allemagne n'a plus qu'une politique extérieure à suivre à l'heure actuelle : le gouvernement du Reich doit liquider le conflit de la Ruhr, placer le Rhin et la Ruhr dans une situation en une certaine mesure supportable et possible, et travailler à une Conférence d'experts qui apporte enfin à l'Allemagne une solution définitive, le moratorium, la fixation des charges des réparations à un taux économiquement supportable, et la possibilité d'obtenir des crédits. Bref, si l'on voulait et sans prendre beaucoup de peine, on pourrait supposer que la démarche du chancelier Marx n'est pas exempte de toute arrière-pensée. Les commentaires qu'on en donne déjà à Berlin sont de nature à en laisser entrevoir quelques-unes. Le chancelier fait dire que son objet est d'abord d'arriver au rétablissement de la souveraineté germanique dans la Ruhr et en Rhénanie. On est naturellement amené à penser qu'il vise les accords récemment signés dans les territoires occupés et que en reprenant les relations avec la France, le gouvernement allemand cherchera à se substituer d'abord aux autorités locales dans le règlement des questions qui touchent aux

territoires occupés. En outre, on ne peut manquer d'être frappé de la coïncidence qu'il y a entre la démarche allemande à Paris et le résultat des élections anglaises d'une part, l'information, d'autre part, selon laquelle l'Allemagne se tournerait vers la Société des Nations. La démarche d'apparence conciliante, que le gouvernement allemand esquisse, s'adresse, en même temps qu'à la France, à la nouvelle majorité anglaise qui est apparemment disposée à accorder à l'Allemagne, pourvu qu'elle fasse montre de quelques dispositions pacifiques, un crédit encore plus large que celui qu'elle avait trouvé auprès du précédent gouvernement. Le Cabinet Marx prend-il simplement la suite de la politique de révolte contre le Traité, et juge-t-il que les circonstances lui sont devenues plus favorables? On est obligé de se poser ces questions. Encore une fois, ce n'est pas une raison de ne pas poursuivre les pourparlers et de ne pas s'assurer des dispositions réelles de l'Allemagne : si elle est sincère, elle a des moyens de le prouver.

***

Le gouvernement allemand paraît enfin travailler sérieusement à l'assainissement financier. Il peut réussir s'il fait preuve d'autorité et s'il ne se laisse pas arrêter par l'obstruction socialiste. Les socialistes résistent et s'efforcent d'entraver l'œuvre du gouvernement : ils ne peuvent se résigner, après avoir jeté l'Allemagne dans le chaos, à la voir relevée par d'autres mains que les leurs. Cependant on peut noter dans l'esprit un changement qui est de nature à favoriser la guérison espérée; la fièvre de l'inflation se dissipe. Le Rentenmark a agi comme un tonique. Ce n'est certes pas la monnaie idéale. L'emprunt or est un succédané d'argent bien rudimentaire. Mais tous ces signes monétaires n'ont été délibérément conçus que comme des constructions de secours pour une période de transition. Ils peuvent être bons et rester bons, si pendant cette période de transition on travaille énergiquement à assainir les finances allemandes. Mais ils prendront le même chemin que le mark papier, si on ne réussit pas cette fois à remettre l'ordre dans le chaos financier. Beaucoup trop d'Allemands croient encore que cet ordre

financier ne pourra être rétabli si on n'obtient pas d'abord des crédits étrangers. « C'est l'inverse qui est vrai. Il faut d'abord frapper à sa propre porte et mettre en ordre ses propres affaires afin de mériter des crédits. » C'est ce qu'ose enfin dire la *Gazette de Voss*. Les crédits étrangers ne peuvent être qu'un secours provisoire, comme le Rentenmark. Ils constituent même une charge nouvelle. Si les finances ne sont pas remises en ordre, quand il faudra les rembourser, ils n'auront servi qu'à doubler le déficit et la misère. Quelques Allemands commencent à faire sur ce sujet des aveux bien intéressants. On s'aperçoit tardivement que la politique suivie par l'Allemagne depuis cinq ans mène à la faillite, et on le dit. « Si la propagande allemande, écrit la *Gazette de Voss*, et la politique allemande avaient réussi à pousser le monde à une révision rapide du Traité de Versailles, le mal qu'elle aurait produit en Allemagne même, n'aurait pas été trop grand. *Après la révision du Traité, la grève de l'impôt des citoyens allemands aurait cessé d'avoir une excuse*, et le pessimisme aurait disparu automatiquement avant de se changer en désespoir. *Mais pendant des années on a fait en vain de la propagande.* » On n'a rien obtenu à l'extérieur, et à l'intérieur, avec le concours actif de ceux qui ont tiré de gros pénéfices du chaos financier et de l'inflation, on a de plus en plus profondément enfoncé dans le peuple cette idée qu'il était inutile de payer des impôts qui ne pouvaient en fin de compte profiter qu'à des puissances étrangères au lieu de servir au relèvement économique. On paraît malheureusement continuer cette propagande absurde, et pleurer encore misère. « On n'obtiendra que le contraire de ce qu'on veut. » Payer des impôts, économiser, voilà le seul moyen pour l'Allemagne de se relever.

Le gouvernement allemand a pris une série de mesures. Peut-être, après la défaite de la Ruhr, l'Allemagne se résigne-t-elle à comprendre sa situation. Elle se trouve au bord du gouffre. Le meilleur moyen pour elle de se tirer d'affaire est encore de reconnaître les conséquences de la guerre qu'elle a provoquée et perdue, et de tenir ses engagements. En tous cas, le chancelier Marx semble faire un effort. Le poursuivra-t-il? Il a repris le programme d'économies et d'assainis-

sement préparé par le cabinet Stresemann : budget en or, impôts en or, réforme fiscale, décentralisation, arrêt de l'inflation sur le mark-papier, le Rentenmark fournissant des ressources à l'État, en attendant le rétablissement de l'équilibre budgétaire, réduction du nombre des fonctionnaires et des ouvriers de l'État, traitements provisoirement restreints sur une base stable et soustraite aux fluctuations des prix, augmentation de la durée du travail et de la production, etc. Pourra-t-il imposer ce programme aux intérêts particuliers qui croient être lésés et ne se soumettent jamais que par force à l'intérêt général? En Allemagne, chacun s'est accoutumé à considérer l'État comme la chose publique en ce sens que chacun a le droit d'en être secouru, de puiser à sa caisse, et de vivre à ses dépens. Mais personne ne veut comprendre que cette chose publique est faite de l'apport de tous. Tout le monde veut être payé, mais personne ne veut payer. On ne peut guère songer, pour le moment, à de fortes rentrées fiscales. Même si les contribuables étaient disposés à payer, il faudrait commencer par réformer l'absurde système d'impôt sur le capital et sur le revenu qui, en tous pays, aurait chassé l'argent à l'étranger. Réduire le nombre des fonctionnaires, augmenter la production, et la durée du travail, c'est fort bien. Mais les intéressés résistent. Les socialistes consentent qu'on produise davantage, mais à condition qu'on ne travaille pas davantage. Avant tout, il y a en Allemagne un problème politique. Le jour où l'Allemagne aura un gouvernement assez fort, il ne lui sera pas impossible de réaliser les conditions nécessaires à tout règlement international, c'est-à-dire d'accepter le contrôle d'une véritable Commission de la dette et de retrouver une monnaie saine. Est-ce sincèrement la pensée de ses dirigeants d'aujourd'hui? C'est ce que les semaines qui vont venir nous apprendront.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sous la direction de M. Pierre de Nolhac se poursuit une série de savantes publications sur le uvement littéraire de la Renaissance. M. **Pierre Villey** dont les travaux sur Montaigne sont bien nus vient de faire paraître dans cette collection une très importante étude sur **Marot et Rabe-**. La méthode critique de M. Villey semble devoir apporter sur le sujet des résultats particu-ement féconds. Il répudie, en effet, le point de vue « statique » qui consiste, comme on le sait, égager d'une œuvre, considérée dans son ensemble, les caractéristiques psychologiques essen-les de son auteur. Ce procédé qui n'est d'ailleurs pas à répudier systématiquement comporte effet un grave inconvénient : il ne permet pas de suivre l'évolution de l'écrivain étudié. Or la estion est d'importance particulière lorsqu'il s'agit de la Renaissance où tant de courants d'idées ont brassés, où tant d'influences se sont superposées, contribuant incessamment à repétrir l'esprit nçais pour l'amener — sans aucune transition brusque d'ailleurs — de son état médiéval à sa me classique. M. Villey s'est donc imposé l'établissement d'un tableau chronologique des œuvres Marot et cette base solide lui a permis de pousser très avant l'étude de leur genèse. Par ailleurs trouvera dans cet exposé détaillé une suite d'informations précieuses sur la persistance des formes étiques médiévales au XVIe siècle et sur le vif succès qu'un Marot leur a fait obtenir auprès de ce qui nstituait alors le public. Des opinions religieuses de Marot, de son « protestantisme » sur lequel a déjà tant discuté, M. Villey a donné une bien fine analyse, dont la conclusion semble à peu s être qu'il y eut chez l'auteur des *Psaumes* au moins autant d'esprit de contradiction que conviction. Il y avait d'ailleurs dans le Calvinisme une sécheresse dont l'esprit léger de Marot pouvait s'accommoder et l'ennui profond qu'il ressentit à Genève en fut une assez bonne preuve. le sens critique que les humanistes mirent au service de la Réforme eut toute la sympathie du ète, l'esprit protestant même n'était peut-être pas fait pour le séduire complètement. — Dans tude des œuvres de Rabelais, la chronologie joue un rôle plus important encore. Les dates parution respectives de chacun des fameux Cinq Livres corroborent en effet la conclusion qu'il loisible déjà de tirer de l'examen même des textes. Cinq romans différents sont rangés sous la ème rubrique, l'auteur ayant voulu que les derniers venus bénéficiassent du succès remporté r les œuvres de début, mais il est bien certain que, depuis le Gargantua (1532) jusqu'au 4e livre 552), tous les volumes de Rabelais nous révèlent un plan différent. Il n'y a pas de lien véritable tre eux, et les géants de la première heure semblent même au *Tiers livre* devenus des hommes de ille ordinaire... L'authenticité du cinquième livre a été, on le sait, l'objet de longues controverses : . Villey a personnellement l'impression qu'il n'a pas été écrit par Rabelais et n'en aborde pas tude. Examen des idées religieuses de Rabelais : comme tous les humanistes il tint pour l'évan-élisme et l'étude des textes sacrés, mais repoussa très vivement les doctrines protestantes. L'abbaye e Télème nous révèle un individualiste faisant un ample crédit à la nature et par là on peut voir n Rabelais une sorte de précurseur de Rousseau... Certains ont d'ailleurs vu en messire Alcofribas asier, un arrière-grand-père de la Révolution. Son œuvre, souvent énigmatique, laisse le champ bre à toutes les imaginations... M. Villey, demeuré dans le domaine de l'érudition, a fait franchir ux études rabelaisiennes une étape importante.

En 1856, Alexandre Bixio fonda un dîner mensuel que le patron du restaurant Philippe, où il eut eu d'abord, appela le dîner des gens d'esprit. On le baptisa ensuite plus simplement dîner Bixio. 'institution comporte (elle dure encore) vingt membres. Pour faire partie de cette petite Académie faut être élu à l'unanimité. Ainsi tous les convives sont censés avoir la sympathie la plus vive s uns pour les autres. Jules Claretie fut nommé en 1881. On sait que l'Administrateur de la Comédie-rançaise répétait volontiers : « J'écris... je note... je note ». Les dîners Bixio ont fourni à cette habi-ude un aliment intéressant. M. **Georges Claretie** publie aujourd'hui les notes recueillies par son ère sur les dîners auxquels il assista de 1881 à 1913 (**Souvenirs du dîner Bixio**). En 81 les membres taient Dumas fils, Labiche, Sardou, Meissonnier, Hetzel, etc. Puis, la mort ayant fait son œuvre autres vinrent qui comblèrent les vides : Pailleron, Galliffet, R. Poincaré, Hanotaux, Bourget. Parmi tous les convives, dont il note soigneusement les propos, un semble avoir retenu particuliè-ement l'attention de Claretie : ce fut Galliffet. Le rude général le fascinait, et il lui a réservé dans es souvenirs une place particulièrement importante. Il faut convenir que l'homme était original : ans ses mots âpres et spirituels se révèle une nature violente, fine, curieuse...; il y avait en lui uelque chose du condottiere. Le livre est des plus attachants : théâtre, littérature, politique, Affaire Dreyfus, « Aurons-nous la Guerre avec l'Allemagne? » : toutes les préoccupations de l'époque y revivent. Mais tout cela nous permet-il de pénétrer plus avant dans la connaissance de quelques-uns des illustres habitués de ce dîner? On en peut douter. En dépit de l'apparent laisser-aller, on se défiait un peu du voisin; la communauté d'esprit, de préoccupations existait peu; et puis l'on devait bien avoir l'impression que quelqu'un notait les entretiens sur ses manchettes... pour l'histoire. Quoi qu'il en soit, une véritable collection de mots d'esprit se trouve réunie dans ces pages : cela orse agréablement le texte.

Si quelque jour, par une suite de mauvais hasards, les divers éléments composant l'empire colonial de la Grande-Bretagne venait à se dissocier, nul doute que les Anglais de ces temps d'infor-tune ne se penchent sur les ouvrages de **Rudyard Kipling** avec cette nuance de douloureux regret et d'admiration profonde qu'inspirent les aïeux illustres et puissants aux petits-fils misérables. Le nouveau recueil de contes, **Sa Majesté le Roi**, que M. Fabulet vient de traduire demeure dans cette note émouvante et splendide avec laquelle nous sommes maintenant familiarisés. Qu'il s'agisse de convalescences à Simla, d'exploits de « subaltern » ou de visites de jeunes mariés dans les quartiers pauvres de Bénarès, il nous semble qu'au-dessus de toutes ces intrigues, de tous ces héroïsmes ou de toutes ces misères, claque allègre et victorieux, le pavillon de la Grande-Bretagne. Et nous, lecteurs, nous ne tardons pas à nous incliner, gagnés à la cause, subjugués, vaincus... et pleins d'attendris-sement en songeant à ces vieilles maisons tranquilles qui attendent là-bas au pays, bourrées de jeunes filles très roses et très fraîches et si douces, le retour de ces vigoureux gaillards bien rasés et courageux qu'ont formé Oxford et Cambridge. Ce qui donnera peut-être à ce nouveau volume égal en qualité aux précédents, c'est-à-dire à peu près parfait, sa physionomie particulière, ce sont les deux charmants contes d'enfants — entendez sur les enfants et non pour les enfants, — qu'il contient. De l'enfance Kipling — a une intelligence exquise à laquelle presque seule sans doute celle de M. Valéry Larbaud peut être comparée.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.